

2011, 3015.9

Université de Montréal

L'abbé Barthélemy et *Le voyage du jeune Anacharsis*

par

Audrey Nadeau

Département d'Histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître ès arts (M.A.)

août 2001

(c) Audrey Nadeau, 2001

D

17

1154

2002

N. 010

Identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

ce mémoire intitulé:

L'abbé Barthélemy et *Le voyage du jeune Anacharsis*

présenté par

Audrey Nadeau

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Mémoire accepté le :



Sommaire

Ce mémoire de maîtrise est consacré au *Voyage du Jeune Anacharsis* de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy qui relate le périple qu'effectua un Scythe dans la Grèce du milieu du IV^e siècle avant Jésus-Christ. Un voyage tout droit sorti de l'imagination de l'auteur, mais qui se veut un portrait vraisemblable des institutions, de la société, de la vie économique, de la religion et des lettres et des arts, quelques années avant la prise du pouvoir par Philippe de Macédoine. Un ouvrage immense et foisonnant qui connut un immense succès jusque vers le milieu du XIX^e siècle et qui a été presque complètement oublié par la suite.

Il suscite, évidemment, de nombreuses réflexions. D'abord, parce qu'il témoigne de l'intérêt soutenu que suscitait toujours la civilisation gréco-latine au XVIII^e siècle qui était comme une deuxième partie intellectuelle pour les lettrés, qui connaissaient très bien le latin, et dans une moindre mesure, le grec, et qui s'y référaient constamment, quand ils ne rédigeaient pas directement encore leurs travaux érudits en latin, beaucoup plus rarement en grec. Ensuite parce que ce texte suscite de nombreuses questions.

Pourquoi et à l'intention de qui son auteur a-t-il rédigé ces milliers de pages, riches d'enseignement par son ampleur et la qualité de son information, mais aussi singulières par la méthode d'écriture utilisée qui n'est pas celle d'un récit linéaire et structuré, mais plutôt celle d'un journal de voyage, comme il s'en écrivit beaucoup au XVIII^e siècle. Enfin parce que Barthélemy entre de plain-pied dans la grande querelle érudite qui mit aux prises les partisans de Sparte et ceux d'Athènes. Vaste débat intellectuel qui agita les milieux érudits mais dont il ne faut pas mésestimer l'importance car elle mettait en cause et un projet de société et aussi la mise en place

de nouvelles institutions politiques. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit évidemment d'un regard utopique, mais qui illustre très bien les grands débats du siècle auquel la plupart des grands intellectuels français ou européens ont participé.

Je me propose, dans ce mémoire de brosser d'abord un tableau de la présence du monde gréco-latin dans le monde des lettres françaises au XVIII^e siècle, que ce soit dans les collèges et universités, les Académies ou tout simplement les cercles érudits, pour aborder ensuite l'histoire de la vie, de la carrière et de l'oeuvre de Barthélemy et des divers milieux dans lequel il a évolué, les deux derniers chapitres étant respectivement consacrés à sa vision de la civilisation athénienne et de la civilisation spartiate.

Table des matières

Identification du jury, i

Sommaire, ii

Table des matières, iv

Dédicace, vi

Introduction générale, 1

Chapitre I, le contexte, 5

1. L'enseignement, 5
 2. L'Académie des inscriptions et belles-lettres, 13
 3. Le mouvement du siècle, 15
- conclusion du premier chapitre, 27

Chapitre II, Jean-Jacques Barthélemy, 28

1. Les débuts, de 1716 à 1754, 28
 2. Le voyage en Italie, de 1755 à 1757, 32
 3. Vers le succès, de 1757 à 1787, 35
 4. Du Voyage du jeune Anacharsis à la mort, de 1788 à 1795, 41
- conclusion du second chapitre, 51

Chapitre III, Athènes, 53

1. Les institutions, 54
2. Société et économie, 59

3. Vie religieuse, 65
 4. Vie intellectuelle, 67
- conclusion du troisième chapitre, 75

Chapitre IV, Sparte, 76

1. Les institutions, 78
 2. Société et économie, 83
 3. Vie religieuse, 89
 4. Vie militaire, 91
 5. L'Arcadie, 93
- conclusion du quatrième chapitre, 95

Conclusion générale, 96

Sources documentaires, 101

Annexes, 107

- A: Auteurs latins et grecs étudiés dans les collèges jésuites et oratoriens, 107
- B: La Querelle homérique, 108
- C: Éditions et traductions du Voyage du jeune Anacharsis, 109
- D: Table des matières de l'ouvrage de Barthélemy, 112
- E: Quelques textes sur la Cryptie, 117
- F: Comparaisons entre Barthélemy (l'*Anacharsis*) et Chateaubriand (*Essai sur les Révolutions*), 118

Dédicace

A vous chers parents,

qui avez su me soutenir tout au long de l'aboutissement de plusieurs mois de travail et d'efforts que représente ce mémoire.

Je vous adore et vous serai toujours reconnaissante. Je vous remercie de m'avoir donné l'opportunité d'entreprendre mes études et j'en profite ici pour vous témoigner tout ma gratitude.

A vous M. Claude Sutto,

qui m'avez fait confiance, aidée et dirigée intelligemment et gentiment malgré certaines de mes réticences. Vous avez toujours eu le mot juste et l'encouragement nécessaire.

Pour toutes ces raisons, ce mémoire vous est dédié

Merci,

Audrey Nadeau

Introduction générale

Le siècle des Lumières fascine depuis longtemps. Certes, de nombreuses images peuplent notre imaginaire, l'*Encyclopédie*, Voltaire, la montée de l'irréligion, Mozart et, à l'extrême fin du siècle, la Révolution. On oublie trop souvent que ce siècle foisonnant, que l'on a cru préoccupé presque uniquement par l'idée de progrès et de lutte contre les superstitions, s'est à ce point passionné pour l'Antiquité qu'il en a fait progresser la connaissance. Sans doute ne faut-il pas trop s'en étonner. La langue et la littérature latine et grecque constituaient une part importante du programme des collèges, et le latin était toujours la langue d'enseignement à l'Université. L'Antiquité demeurait présente dans tous les esprits, que venaient d'ailleurs conforter en ce sens la sculpture, la peinture et l'architecture. Le monde ancien «*était un legs, une tradition, en un siècle qui s'est méfié des héritages*».¹

L'élite cultivée restait à l'affût des nouveaux travaux sur l'Antiquité. La découverte des ruines de Pompéi et d'Herculanum suscita un intérêt considérable et provoqua la naissance d'une nouvelle science: l'archéologie. Les voyageurs anglais et français qui se rendaient dans la Péninsule y recherchaient d'abord des vestiges mais aussi des lieux de mémoire dont l'existence leur avait été révélée par les *grands* textes. Sans doute l'Antiquité romaine leur était la plus familière, à la fois parce que le latin occupait la première place dans l'enseignement des langues anciennes, et aussi parce que le monde grec, hormis sa littérature, apparaissait plus lointain. Peu de voyageurs s'aventuraient au sud de Naples et encore moins en Sicile où les vestiges grecs étaient fort nombreux. Et ceux qui s'étaient rendus en Grèce, sous occupation ottomane, se comptaient presque sur les doigts de la main. Leur déception était à la mesure de leurs attentes: ruines dispersées et peu identifiables, peuple chez lequel ils

¹E. FLAMARION, C. VOLPILHAC-AUGER. «L'Antiquité au 18^e siècle: état des recherches et tendances actuelles, la source est un miroir», *Dix-huitième siècle*, no 27, p.6.

ne reconnaissaient pas ses grands ancêtres tant il leur paraissait abêti, une langue différente du grec classique, et des Turcs partout, qu'ils assimilaient souvent, d'ailleurs, à des Perses!

Mais le regard que les érudits commencent à jeter sur le monde ancien se modifie peu à peu. La querelle des Anciens et des Modernes qui s'était amorcée à la fin du XVII^e siècle et aussi l'intérêt majeur que suscitait la recherche du meilleur type de gouvernement, obligeaient les contemporains à considérer l'Antiquité d'une autre manière. Sans doute moins admirative qu'aux siècles précédents, mais il n'empêche que les érudits cherchent dans les mondes grec et latin des modèles politiques susceptibles de faire progresser la pensée politique. Athènes et Sparte, la Rome républicaine et la Rome impériale leur apparaissaient comme des prototypes sur lesquels il convenait de réfléchir. Tout au long du XVIII^e siècle, se livra une bataille d'érudits à propos du meilleur régime politique entre Sparte et Athènes.

Pendant le Moyen âge et la Renaissance, l'histoire du monde grec avait été réduite à Athènes, dont l'héritage s'était perpétué sans partage et sans rupture jusqu'aux temps présents. La seule querelle d'importance portait sur l'acceptation ou le rejet de l'aristotélisme et du platonisme. Sparte apparaissait surtout comme une rivale d'Athènes, comme l'avait si bien rapporté Thucydide dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse* et son héritage intellectuel et artistique semblait des plus minces. Or, le grand débat sur l'excellence de tel ou tel régime politique pose le problème de l'Athènes démocratique, riche, raffinée mais oppressive et corrompue, et qui rappelait la Rome impériale dont le déclin avait été magistralement analysé par le grand historien anglais Gibbon dans *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776), et la Sparte militaire et vertueuse, qui se prolongeait dans la Rome républicaine que l'on admirait fort.

Il est piquant de constater que ce préjugé en faveur de Sparte et, par ricochet, de la Rome républicaine, a perduré jusqu'au XX^e siècle. La propagande nazie s'en servit pour inculquer à ses jeunes soldats le culte du pouvoir militaire fondé sur l'abnégation et l'austérité. Les livres de classe ne tarissaient pas d'éloges sur cette société dont le patriotisme et la frugalité paraissaient sans limites, même si elle apparaissait complètement illettrée. Même les sportifs s'en inspiraient en s'efforçant d'acquérir une discipline spartiate. Enfin, le regard que les Européens jetaient sur les *Sociétés primitives* ou le *Bon sauvage* depuis le XVI^e siècle et qu'avait avivé la découverte des sociétés polynésiennes au XVIII^e siècle, posait la question de l'excellence de l'état de nature. C'était en tout cas le sentiment de Rousseau, et partiellement de Diderot, dans son *Supplément au voyage de Bougainville* (publication posthume: 1796). De là à comparer la société spartiate à ces mondes extra-européens, il n'y avait qu'un pas à franchir.

Ce faisceau de questions suscitées par le regard jeté sur l'Antiquité se retrouve chez un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, l'abbé Jean-Jacques Barthélemy qui a rassemblé tout ce qu'il était possible de connaître sur l'Antiquité grecque dans *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV^e siècle avant l'ère vulgaire*, qui lui a valu de connaître une grande réputation comme en témoigne d'ailleurs Terence Spencer: «*the Abbé Barthélemy's Anacharsis, and its imitators, were educating Europe to an appreciation of the life and sensibility of the ancient Greek.*»²

Qu'est ce qui a pu pousser Barthélemy à entreprendre un travail aussi monumental? Peut-être s'agissait-il pour lui de livrer au grand public un testament

²T. SPENCER, *Fair Greece sad relic; literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*. Angleterre, Weidenfeld and Nicolson, [1954], p.194.

intellectuel dans lequel, étaient rassemblées les recherches et l'expérience de toute une vie. Sans doute aussi, voulait-il donner sur la Grèce un travail exhaustif. Il entraînait dans ses dessins de prendre parti dans la querelle opposant les partisans de Sparte et ceux d'Athènes. Barthélemy est résolument dans le camp de ceux-là. Anacharsis est un Scythe, un *bon sauvage* d'Asie, intelligent et curieux, qui entreprend un *Grand tour* de la Grèce qui lui permet de visiter le pays, de le décrire et aussi de rencontrer les personnages importants vivant au milieu du IV^e siècle. Or Anacharsis, c'est le double de Rica et d'Usbek des *Lettres persanes* de Montesquieu, ou d'Otapi du *Supplément au voyage de Bougainville*. Et il permet à Barthélemy de se dissimuler derrière ce prête-nom pour faire connaître ses sentiments.

Le genre littéraire utilisé est donc la relation de voyage, à l'instar des *Voyages de Gulliver* de Swift ou du *Journal de voyage du président de Brosses en Italie* ou du *Journal de voyage de Bougainville*. Genre littéraire qui ralliait bien des suffrages, mais qui, en même temps, témoignait de l'importance accrue de la géographie dans le bagage intellectuel des Européens. Le journal de voyage avait l'avantage d'être attrayant et de laisser une grande liberté de ton à l'auteur. Il s'adressait à des lecteurs cultivés, mais pas nécessairement érudits. Un peu comme dans l'*Encyclopédie*, de Diderot et d'Alembert, ou encore dans l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, Barthélemy procède à un vaste tour d'horizon de la civilisation grecque du IV^e siècle, qu'il décrit et tente d'expliquer non sans donner libre cours à ses préjugés en faveur de Sparte.

Nous nous proposons, dans ce mémoire, de brosser un tableau de la place de la civilisation classique dans la France des Lumières. Puis nous tenterons de retracer la carrière de Jean-Jacques Barthélemy. Nous aborderons enfin, dans les deux derniers chapitres, le regard qu'il jette sur Athènes et Sparte.

Chapitre I: le contexte

Le XVIII^e siècle est un siècle complexe, délibérément ouvert sur la modernité, qui remet en question bien des idées reçues. Il n'en est pas moins, à bien des égards, fortement ancré dans le passé. Comme ce fut le cas dans les siècles précédents, la culture gréco-latine nourrit le système d'éducation par la fréquentation des grands auteurs étudiés dans le texte. Pour mieux éclairer notre propos, nous tenterons de démontrer, dans ce premier chapitre, jusqu'à quel point l'Antiquité fut présente dans un siècle qui, paradoxalement, a vu naître les sciences modernes et a senti le besoin de rejeter, dans un certain sens, l'ordre établi.

Nous aborderons successivement le monde de l'enseignement dans les collèges, celui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui a regroupé la majorité des érudits passionnés par les *Anciens*, pour terminer par l'évolution du regard jeté par les contemporains sur l'Antiquité, que ce soit l'influence de celle-ci sur les arts et les lettres, la découverte d'Herculanum et de Pompéi, la controverse politique mettant aux prises les partisans d'Athènes et ceux de Sparte, et le jugement, souvent désabusé, que portent les voyageurs sur la Grèce ottomane, si éloignée de la Grèce classique.

1. L'enseignement

Il existait, depuis le Moyen âge, et bien davantage depuis la Renaissance, toute une tradition pédagogique d'enseignement de la langue et de la littérature latine et grecque, irriguée par les travaux des grands humanistes. Celle-ci reposait en particulier sur *l'Institution oratoire* de Quintilien, ouvrage de référence obligé. Que l'on songe au *Modus Parisiensis*, une méthode d'enseignement dont l'origine remonte aux Frères de la Vie commune aux Pays-Bas au XV^e siècle, qui influencera beaucoup plus tard les *Colloques* et le *De pueris instituendis* d'Érasme et la *Ratio Studiorum* de la Compagnie de Jésus (1599), ou aux manuels proposés aux élèves des petites écoles de Port-Royal par leurs maîtres jansénistes.

La *Querelle des Anciens et des Modernes* au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles avait eu des répercussions dans le monde de l'enseignement¹. Le Jésuite Jouvençy défendit avec intransigeance l'absolue nécessité de la connaissance du latin et du grec dans son *De ratio discendi et docendi (De l'art d'apprendre et d'enseigner)* en 1703. Il y exposait d'une manière particulièrement éloquente le programme d'enseignement dispensé dans les collèges de la Compagnie de Jésus tel qu'il avait été présenté dans la *Ratio studiorum* (1599), et utilisé sans changements notables depuis. Un programme très élaboré, fondé sur des méthodes pédagogiques éprouvées, un ambitieux projet intellectuel et un souci moral et religieux de tous les instants. La langue d'enseignement était le latin, ce qui n'excluait d'ailleurs pas l'apprentissage de la langue maternelle.

Contemporain de Jouvençy, Charles Rollin publia en 1726-1728 un *Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les Belles-lettres*. Curieusement, mais était-ce là un signe des temps, cette défense des *Humanités* gréco-latines était rédigée en français! L'ouvrage est une sorte de témoignage de ce qui se faisait plutôt qu'un projet de réforme. Il comprend sept livres dont l'objet est de former l'esprit et les moeurs et d'étudier la religion. Il propose un véritable cheminement de l'apprentissage du latin et du grec par l'étude des textes des grands auteurs dont la difficulté devait aller croissant. Par contre, son insistance pour l'étude du français et de l'histoire peut apparaître comme véritablement nouvelle.

C'est ainsi qu'il préconisa l'enseignement de l'histoire comme discipline autonome. Il avait constaté la rareté de manuels d'histoire, singulièrement pour celle de la Grèce antique et aussi du Proche-Orient. C'est pour cette raison qu'il composa

¹Sur le système éducatif en France au XVIII^e siècle, voir C. GRELL, *Le dix-huitième siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*. Voltaire Foundation, Oxford, 1995, p.3 à 106. Et de la même auteure, «Histoire grecque et romaine en France au XVIII^e siècle», *Histoire et conscience historique à l'époque moderne*, Paris, P.U.P.S., Association des historiens modernistes des universités, bulletin no 11, 1986, p.59 à 79.

son *Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Grecs* et une *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. Mais ces ouvrages étaient surtout destinés aux érudits ou aux professeurs. En classe, il prônait l'utilisation de thèmes commentés par le professeur, par exemple: la grandeur d'Athènes, la naissance de Rome, l'essor et le déclin de la République. On voit que l'intention morale n'était jamais absente.²

L'enseignement des langues a occupé une place prédominante dans la formation des érudits du XVIII^e siècle. En effet, ceux qui ont étudié l'Antiquité n'ont pu, en réalité, y avoir accès que parce qu'ils avaient étudié le latin et le grec dans les collèges. Le latin fut longtemps privilégié au détriment du grec; au point où l'on enseigna la langue grecque en latin. Ce dernier dominait donc l'enseignement mais aussi la vie des intellectuels en général qui l'utilisaient encore, quoique beaucoup moins qu'aux siècles précédents, aussi bien dans les harangues publiques que dans leurs travaux.

L'enseignement du grec devait commencer en sixième avec des versions simples tirées de l'*Évangile* selon Saint-Luc et des Fables d'Esopé et l'apprentissage du vocabulaire était fondé sur le *Jardin des racines grecques* de Lancelot. En quatrième et en troisième, on retrouvait les *Actes des apôtres*, des *Dialogues* choisis de Lucien, des extraits des *Histoires* d'Hérodote, de la *Cyropédie* de Xénophon et quelques textes d'Isocrate. En seconde, les élèves abordaient Homère et Plutarque, et en Rhétorique, Plutarque et Démosthène. Pour les classes de Philosophie, Aristote était largement préféré à Platon.³

²C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, *ibid.*, p.41.

³*Ibid.*, p.11.

Les élèves devaient aborder le latin avec Phèdre, quelques extraits faciles de Cicéron, de Cornelius Nepos, de Tite-Live, de César, de Sénèque et de Valère Maxime. À partir de la quatrième, l'étude se poursuivait avec des textes plus difficiles, dont ceux de César, de Cicéron, de Tite-Live, d'Ovide, de Virgile; bref, surtout des auteurs latins mais quelques auteurs grecs, traduits en latin, dont le plus recherché était Démosthène.⁴

Au XVIII^e siècle, l'enseignement supérieur n'était dispensé que dans les facultés de droit civil, de droit canonique, de médecine et de théologie. Ce qui signifie que les facultés des arts, formées de collèges, avaient la responsabilité de la formation générale. Il n'existait donc pas d'apprentissage historique proprement dit. Seuls les bénédictins de Saint-Maur prirent conscience des carences en histoire ancienne, mais ils se concentrèrent en fait sur l'histoire ecclésiastique plutôt que sur celle de l'Antiquité classique.⁵ Le cheminement des études comprenait les cours de grammaires (*infima, media et suprema classis grammaticae*), correspondant aux trois premières années du cours, et les humanités (*humaniores litterae*) pour les deux suivantes. Le cycle se terminait par les cours de Rhétorique puis ceux de Philosophie. Ces derniers ouvraient la porte aux études supérieures.

Les Jésuites dirigèrent la majorité des collèges jusqu'à la dissolution de l'Ordre en France en 1764. Fidèles aux traditions humanistes qu'ils s'appliquèrent à privilégier dans la *Ratio studiorum* (1599), ils surent puiser dans l'Antiquité les fondements de leur pédagogie mais aussi des modèles littéraires. Il va de soi que leur enseignement

⁴*Ibid*, p.12-14.

⁵À ce sujet, consulter B. NEVEU. «L'histoire littéraire de la France et l'érudition bénédictine au siècle des Lumières», *Journal des savants*, avril-juin 1979, p.73-113.

ne pouvait être donné autrement qu'en latin.⁶ Mais les auteurs dont ils proposaient l'étude demeuraient sensiblement les mêmes que dans les autres établissements.

Ils accordaient, pour des raisons purement esthétiques, une grande importance à la poésie. Virgile, Horace, Homère, Pindare, Anacréon, étaient les auteurs les plus étudiés, de même que Sophocle et Euripide dont les pièces étaient censées élever l'âme. La rhétorique était pour eux une discipline essentielle. L'art de composer un discours bien construit, bien écrit, porteur de valeurs morales élevées demeurait pour les étudiants fondamental. Les pièces de théâtre qu'ils faisaient représenter constituaient pour ceux-ci un excellent exercice. Cicéron et Démosthène étaient, à cet égard, les meilleurs maîtres. Enfin, comme leurs prédécesseurs du Moyen âge, ils demeuraient fidèles à la philosophie aristotélicienne et à la pensée scientifique qui en découlait, ce qui revenait à minimiser quelque peu les acquis scientifiques de l'époque moderne.

Ils s'efforcèrent d'accorder la même importance à la langue grecque, quoique beaucoup plus tardivement. Il ne faut pas oublier que l'intérêt pour la Grèce ne se développera qu'au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Par contre, nous pouvons déjà remarquer que dans les collèges jésuites, le choix des auteurs anciens grecs fut plus diversifié que dans les autres collèges, ce qui illustre le soin mis à l'étude d'une littérature encore largement méconnue. Le commentaire en latin des auteurs grecs prit une place tout de même assez importante dans les classes d'humanités et de rhétorique. On y retrouvait Démosthène, Lucien, Hérodote, Thucydide, Plutarque, Homère, Sophocle, Euripide, Pindare et Anacréon.⁷

⁶Sur la pédagogie des Jésuites, voir F. De DAINVILLE. *L'éducation des Jésuites*. Paris, Éditions de minuit, 1978. Voir aussi F. CHARMOT. *La pédagogie des Jésuites*. Paris, Éditions Spes, 1951. Et finalement, A. SCHIMBERG. *L'éducation morale dans les collèges de la compagnie de Jésus en France sous l'Ancien régime (XVI, XVII, XVIII^e siècle)*. Paris, Honoré Champion, 1913.

⁷*Ibid.*, p.18-19. Voir l'annexe A: *Auteurs latins et grecs étudiés dans les collèges jésuites et oratoriens* à la page 107.

L'enseignement était tout différent chez les Oratoriens, qui étaient les seuls véritables rivaux des Jésuites.. Contrairement à ceux-ci, ils prirent conscience des grandes mutations culturelles du siècle et s'efforcèrent d'y adapter leurs programmes. L'enseignement de l'Antiquité conservait son importance, moins toutefois que chez les Jésuites. Sans abandonner le latin, dont ils appréciaient les vertus pédagogiques et intellectuelles, ils l'enseignaient comme une langue étrangère, ce qui en compromettait, conséquemment, sa parfaite maîtrise par les étudiants. Quant à l'enseignement du grec, son recul fut encore plus marqué que dans les autres collèges puisqu'il cessa d'être obligatoire vers 1757.⁸

Jésuites et Oratoriens n'étaient pas insensibles à la valeur exemplaire de l'histoire, mais elle ne fit pas l'objet d'un enseignement particulier. Elle était évoquée pour situer les événements les uns par rapport aux autres. Elle servait aussi à fournir des précisions sur les institutions, les mœurs, les coutumes et la religion, mais sans qu'on recourût à une méthode rigoureuse ou à une chronologie très élaborée.⁹ Charles Rollin prôna donc pour l'histoire un enseignement spécifique qui se voulait ordonné. Bien que chez les Oratoriens l'idée ne fût pas nouvelle, l'histoire était dissociée de l'enseignement pour amuser les élèves dans les jours de congé. L'étude de l'histoire romaine, comme celle de l'histoire grecque, reposaient essentiellement sur les textes des grands auteurs de l'Antiquité comme Hérodote, Thucydide, Tite-Live, César ou Cicéron, étudiés dans les collèges, ce qui veut dire que les renseignements qu'on pouvait y puiser n'étaient pas passés par le moulin de la critique historique. En fait, l'étude de l'Antiquité grecque n'était accessible qu'à ceux qui maîtrisaient les langues anciennes.

⁸*Ibid.*, p.22.

⁹*Ibid.*, p.39.

Certes, les érudits commencèrent à publier de véritables manuels d'histoire de l'Antiquité. Signalons ici *l'History of Greece* de Temple Stanyan traduit par Diderot en 1743¹⁰, sans compter les ouvrages de Rollin déjà cités. Ceux qui n'avaient pas lu ces ouvrages devaient donc se rabattre sur Plutarque, Homère, Xénophon, Isocrate ou Démostène, que seuls, en vérité, les érudits pouvaient apprécier. L'étude de l'histoire grecque restera longtemps réduite à ces ouvrages. Dans les années 1780, deux compilations parurent sous le même titre *Histoire générale et particulière de la Grèce*. La première, de Delisle de Sales, en 1783, comptait 12 volumes, la seconde, de Cousin-Despréaux, de 1780 à 1786, 16 volumes. Mais ces deux oeuvres n'attirèrent que très peu l'attention du public.¹¹

En revanche, l'histoire romaine était très connue. De nombreuses éditions et traductions virent le jour; entre autres: *l'Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine* de l'abbé de Vertot, *l'Histoire romaine* de Catrou et Rouillé, et enfin *l'Histoire romaine* de Charles Rollin.¹²

L'Antiquité présentée aux collégiens était donc synonyme de *normes* et de *modèles* à suivre. Il fallait s'inspirer d'elle pour pouvoir éduquer convenablement les élèves. Sans doute l'étude des sciences modernes menaçait-elle la culture humaniste. Celle-ci, paradoxalement, apparaissait pour les traditionalistes comme un bastion efficace contre les idées nouvelles qui semblaient menacer la religion, de même que l'ordre politique et social, ou plus prosaïquement, c'était la lutte de la vertu contre l'originalité.

¹⁰R. TROUSSON. «Diderot et l'Antiquité grecque», *Diderot Studies*, no 6, 1994, p.216.

¹¹C. GRELL. *Histoire grecque et romaine...*, *op. cit.*, p.63.

¹²C. GRELL, *loc. cit.*

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, une crise secoua les collèges. C'est que le système d'éducation traditionnel était loin de faire l'unanimité. Rousseau et d'Alembert¹³, entre autres, le critiquèrent assez sévèrement et lui reprochèrent son archaïsme, la prééminence des belles-lettres et, surtout, l'entêtement du maintien du latin. La suppression de la Compagnie de Jésus en 1764 porta un coup très dur à l'enseignement humaniste et chrétien qu'elle dispensait.¹⁴ D'aucuns y virent l'amorce d'une nouvelle éducation *civique* inspirée de Sparte telle que l'avait décrite Lycurgue. L'idée sous-jacente était bien entendu la prééminence de la loi civile et l'intérêt national contre les idéaux abstraits issus des rêves de la Renaissance.¹⁵

Les nouveaux programmes proposent alors une plus grande part à l'enseignement du français, la réduction de celle du latin et l'introduction précoce d'une formation scientifique moderne. Pourtant, même après l'expulsion des Jésuites, les auteurs classiques restent au programme, quoique dans des proportions plus restreintes. Il est donc évident que les études, en particulier celles des érudits plus âgés, ont largement contribué à forger les esprits à la *mode* du retour à l'antique. Mais il ne faut pas se leurrer; la base de l'enseignement reposait en très grande partie sur des assises littéraires plutôt qu'historiques.¹⁶

¹³«Un jeune homme après avoir passé dans un *collège* dix années (...) en sort, lorsqu'il a le mieux employé son temps, avec la connaissance très imparfaite d'une langue morte, avec des préceptes de rhétorique et des principes de philosophie qu'il doit tâcher d'oublier...» F. ANGUÉ, A.LAGARDE, L. MICHARD. (Dir.) *Encyclopédie, extraits*. Paris, Bordas, 1985, p.68.

¹⁴Le Parlement déclara les constitutions de l'Ordre contraires aux lois du royaume. Louis XV proclama sa dissolution en 1764 et le Pape abolit la Société de Jésus en 1773. Voir F. LEBRUN. *L'Europe et le monde; XVI^e, XVII^e XVIII^e siècle*. 4^e édition. Coll. U. Paris, Armand Collin, 1997, p.247.

¹⁵C. GRELL. *L'histoire entre érudition et philosophie; études sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*. Coll. Questions. France, Presses universitaires de France, 1993, p.135-136.

¹⁶*Ibid.*, p.133.

2. L'Académie des inscriptions et belles-lettres

Fondée par Colbert en 1663, l'ancienne Académie des inscriptions et des médailles était une sorte de petit conseil privé qui avait pour mission de donner son avis sur tout ce qui concernait l'image du roi. C'est en 1701, que ses compétences furent élargies et qu'elle fut invitée à favoriser la connaissance de l'Antiquité. De plus, les lettres patentes et les statuts de 1716 ont favorisé l'essor de l'érudition en faisant de l'étude des belles-lettres une priorité. Dès lors, elle acquit une grande notoriété dans l'étude de l'Antiquité jusqu'à la Révolution et devint, par le fait même, le lieu par excellence du monde de l'érudition.¹⁷

La réorganisation de 1716 lui permit de publier les travaux de ses membres. Les études sur l'Antiquité représentent pour le XVIII^e siècle près de 80% des mémoires. Mais ce pourcentage ne concerne pas seulement l'Antiquité gréco-romaine¹⁸, mais aussi celle des civilisations de l'Orient méditerranéen: Chaldée, Assyrie, Perse, Phénicie, Chine et Inde. Mais, au cours du premier tiers du XVIII^e siècle, les académiciens délaissèrent Rome pour la Grèce. Peut-être la *Querelle homérique*¹⁹ de 1711 à 1717 et la défense de la Grèce en sont-elles la cause. De 1734 à 1748, les érudits se sont tournés vers l'Orient puis reviennent en force, vers 1749, avec les études grecques.²⁰

¹⁷Au sujet de cette Académie voir C. GRELL. *Le dix-huitième siècle en France...op. cit.*, P.107 à 123; ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*. Paris, Académie des Inscriptions et belles-lettres, 1717-1808.

¹⁸Au début du siècle, les mémoires portant sur le monde non gréco-romain ne représentent que 15% puis totalisent plus de 40% à la fin du même siècle.

¹⁹La «querelle homérique» fut le résultat d'une algarade entre les «Anciens» et les «Modernes». Elle débuta lorsque la façon traditionnelle de voir l'Antiquité fut bouleversée. Jusqu'à maintenant, les «Anciens» avaient été d'admirables modèles; ce qui fait dire à Paul Hazard, qu'ils avaient donné au monde une morale que le christianisme n'avait eu qu'à compléter. Ils étaient donc devenus des héros. Mais certains «Modernes» commencèrent à critiquer cette manière de voir ces personnages. Trivelin de Marivaux, entre autres, affirma qu'avoir 4 000 ans, n'était pas une gloire mais un fardeau. Homère fut pris dans cet engrenage de 1711 à 1717. Consulter l'annexe B sur ce sujet à la page 108.

²⁰C. GRELL. *Le dix-huitième siècle... op. cit.*, p.117.

Selon les mémoires publiés dans les recueils de l'Académie, nous constatons qu'il y a eu, pour la période de 1701 à 1730, 478 titres dont 246 mémoires complets et 232 résumés. Pour ce qui a trait à l'histoire de France, seulement cinquante mémoires (10.46%) y figurent; nous pouvons toutefois ajouter les onze mémoires (2.30%) consacrés à l'histoire de la Gaule. Par contre, 302 mémoires (63.18%) portent sur l'Antiquité classique dont 139 sur Rome, 140 sur la Grèce et 23 traitant des deux à la fois.²¹

Pour la période qui s'étend de 1730 à 1752, on retrouve 561 mémoires dont 154 titres (27.45%) traitent de l'histoire de France et 37 (6.60%) de l'histoire de la Gaule. Par contre, l'histoire romaine perd quelques plumes avec 108 titres (18.59%) comparativement à l'histoire grecque qui réussit à se maintenir avec 138 titres (24.60%). Cependant, les mémoires portant à la fois sur la Grèce et sur Rome comptent 253 titres (45.10%). Et cette croissance continue pour la dernière période, soit de 1753 à 1793, qui regroupe à elle seule 692 mémoires. En effet, 335 mémoires (48.41%) traitent de l'Antiquité grecque et romaine dans le même ouvrage, 161 (23.27%) de l'histoire grecque et 170 mémoires (24.57%) de l'histoire romaine. L'histoire de la France se maintient loin derrière avec seulement 91 mémoires (13.5%). La nature des recherches a également évolué durant le siècle. De 1701 à 1725, les études sur les vieux manuscrits, les statues, les médailles ou les sceaux diminuent de 35 à 10%; de 1730 à 1760, les études portent davantage sur les édifices, les oeuvres d'art et les simples objets; et pour la période de 1760 à la Révolution, les académiciens se tournent plutôt vers les textes grecs.²²

²¹Pour ces données quantitatives, et celles contenues dans les deux prochains paragraphes, voir M. RASKOLNIKOFF. *Histoire et critique historique dans l'Europe des Lumières: la naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*. Coll. École française de Rome. Strasbourg, Palais Farnèse, 1992, p.73 et 264-265.

²²C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, op. cit., p.122.

L'Académie put donc jouir d'un précieux prestige. Mais en réalité, sa situation s'affaiblissait, parce que les véritables savants étaient fort peu nombreux; et aussi parce que ses travaux ne réussirent pas à intéresser le grand public.

3. Le mouvement du siècle

Les causes du retour à l'antique trouvent leur source dans les fouilles archéologiques effectuées à Herculaneum et à Pompéi.²³ Il fallut attendre près d'une dizaine d'années pour que la nouvelle ne circule en France. Ce silence de la part des académiciens présuppose un certain «désintéressement» ou du moins un manque de discernement sur la valeur des fouilles qui avaient permis de découvrir deux villes anciennes. Ils semblaient plus préoccupés par les débats théoriques sur l'esthétique des Anciens que par la découverte d'oeuvres d'art. Ce n'est que vers le milieu du XVIII^e siècle qu'une véritable passion toucha la population.

Le site d'Herculaneum fut repéré par Ambrogio Leone en 1513 et celui de Pompéi par l'architecte Domenico Fontana en 1592. Plus d'un siècle et demi à deux siècles plus tard, ils commencent véritablement à susciter un intérêt important, assez du moins pour que l'on entreprenne les fouilles. En effet, les premiers sondages eurent lieu à Herculaneum en 1709, et à Pompéi en 1738. Il faudra attendre 1735-40 pour voir apparaître les premiers chantiers d'Herculaneum, et 1760 pour ceux de Pompéi.²⁴

Et encore là, ce ne fut qu'en 1764 que les fouilles permirent le déblaiement de tout un quartier de la ville de Pompéi. Les travaux se firent avec une extrême lenteur.

²³Concernant les fouilles archéologiques sur ces deux villes, se référer à C. GRELL. *Herculaneum et Pompéi dans les récits des voyageurs français du XVIII^e siècle*. Coll. Mémoires et documents sur Rome et sur l'Italie méridionale. Naples, Institut français de Naples, 1982. Voir également E.CHEVALLIER. *Iter italicum. Les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*. Coll. Le monde romain. Paris, Genève, 1984, p.22 à 41.

²⁴C. GRELL. *Herculaneum et Pompéi...*, *op. cit.*, p.31.

Ils avaient d'abord débuté en 1738, au moment où les fouilles à Herculaneum commençaient à ralentir. L'inverse se produisit lorsqu'on découvrit la *Maison des Papyrus* à Herculaneum; l'attention se détourna encore quelque temps de Pompéi et ne revint que lorsque les chantiers d'Herculaneum ne donnèrent plus rien d'intéressant.²⁵ Au fond, les fouilles servaient à augmenter les collections royales et s'arrêtaient lorsqu'elles n'avaient plus rien à offrir.²⁶

Ces fouilles influencèrent les oeuvres littéraires. Directement liée à la connaissance ou non des langues latine et grecque, la littérature refléta très bien l'incompréhension, voire même l'amateurisme qui régna à cette époque.²⁷ Ne connaissant pas la langue grecque, la majorité de la population lisait des traductions, souvent inexactes.

L'étude des ruines des deux cités -Herculaneum et Pompéi- dans les récits de voyages présente un grand avantage: celui de la diffusion des connaissances accessibles à tous les lecteurs, quoique les informations ne s'avèrent pas toujours exactes. Nous retrouvons dans les récits des voyageurs du milieu du siècle un style impersonnel, rempli de détails et de descriptions, occultant entièrement toutes les émotions ressenties durant leurs visites. Il faut examiner les correspondances pour comprendre la nature de ces émotions. Alors que dans les années 1770, les sentiments sont désormais présents pour démontrer l'idée réelle des ruines et les impressions qui s'en dégagent.²⁸

²⁵*Ibid.*, p.32-33 et 57.

²⁶E. CHEVALLIER, *op. cit.*, p.22.

²⁷Se référer à C. GRELL. *Herculaneum et Pompéi...*, *op. cit.* Voir aussi M. BADOLLE. *L'abbé Jean-Jacques Barthélemy et l'hellénisme en France*. Paris, Presses universitaires de France, 1927, deuxième partie: «L'hellénisme en France de 1750-1789».

²⁸C. GRELL. *Herculaneum et Pompéi...*, *op. cit.*, p.112 et 116.

Le roi de Naples tenta, sans succès, de se réserver toute l'exclusivité de la diffusion des informations relatives aux fouilles et aux découvertes en fondant en 1755 l'Académie d'Herculanum. Celle-ci avait pour mandat d'expliquer et de faire graver les vestiges antiques qui venaient d'être découverts dans les *Antichità di Ercolano esposte*, publiés par l'imprimerie royale de 1757 à 1792. Le roi donna ces volumes aux personnes qu'il voulait honorer; l'abbé Barthélemy et Wickelmann, se virent offrir le premier volume.²⁹

On publia à Paris, à partir de 1780, l'équivalent des *Antichità*: les douze tomes des *Antiquités d'Herculanum*. Les textes étaient dûs à Sylvain Maréchal et les gravures à F. A. David, mais ni les explications, ni les illustrations ne correspondaient à la réalité; leur seul avantage fut celui d'être accessibles.³⁰ Il convient de mentionner aussi les dictionnaires encyclopédiques où était exposé le récit des découvertes d'Herculanum et de Pompéi. Mais généralement, tous ces ouvrages étaient trop savants et trop portés sur des détails; la curiosité elle-même était orientée vers les petits objets que les fouilles archéologiques avaient permis de découvrir.³¹

La publication des découvertes suscitèrent une multiplication des livres d'histoire, particulièrement celle de l'Antiquité. L'histoire grecque fut mise de l'avant en français grâce à Charles Rollin et à Diderot. Mais il faudra attendre quelques décennies avant que ceux de Cousin-Despréaux et de Delisle de Sales, ne viennent s'ajouter. Pour ce qui est de l'histoire romaine, quoique toujours estimée, elle subit un certain recul à partir de la seconde moitié de ce siècle.³²

²⁹E. CHEVALLIER, *op. cit.*, p.23.

³⁰*Ibid.*, p.41.

³¹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.224.

³²C. GRELL. *L'histoire entre érudition et philosophie...*, *op. cit.*, p.139.

D'autres types d'ouvrages attirèrent l'attention, comme des réflexions, des considérations ou des observations critiques. Ces ouvrages étaient en fait des interprétations personnelles où les auteurs tentaient de trouver dans l'Antiquité «*la Vérité*» sur des polémiques propres aux Lumières, comme la question de la tyrannie et du despotisme ainsi que la morale et la politique.³³

Mais il ne faut pas s'étonner si plusieurs auteurs ont littéralement copié les Anciens. Il peut y avoir une explication fort simple et qui repose essentiellement sur l'idée de la perfection que ceux-ci avaient atteinte dans beaucoup de domaines; par respect, l'historien ne pouvait qu'imiter et copier ces modèles antiques, leur rendant ainsi hommage.³⁴

Quoiqu'il en soit, beaucoup de voyageurs vont parcourir l'Italie, puis tardivement la Grèce, pour tenter de retrouver ou de reconstituer le paysage de l'Antiquité, de découvrir les vestiges et d'y trouver quelque chose d'inoubliable. Ils trouveront des inscriptions à traduire et des monuments à découvrir afin de participer, eux-aussi, à la «renaissance» de l'Antiquité.³⁵ Ils mettront à la mode les voyages en Grèce et en Italie, les méditations solennelles sur les ruines d'Athènes et de Rome.³⁶ Rome fut, et de loin, la ville de destination des voyageurs. Ceux-ci avaient des idées préconçues sur son destin glorieux, sur les fastes et les triomphes impériaux qu'ont décrits les auteurs anciens. Mais ils ne furent pas nombreux à trouver des vestiges à

³³C. GRELL. *L'histoire entre érudition et philosophie...*, loc. cit.

³⁴*Ibid.*, p.151.

³⁵P. JAGER. «Voyageurs au Levant», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.97.

³⁶F.-M. TSIGAKOU. *La Grèce retrouvée: artistes et voyageurs des années romantiques*. [Paris], Seghers, 1984, p.XI et G. LUCIANI. «Voyageurs français en Italie», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.99-107.

l'image de la Rome idéale qu'ils avaient à l'esprit.³⁷ Ils visitèrent surtout les sites d'Herculanum et de Pompéi, ils se rendirent quelques fois à Naples et dans les cités vésuviennes, mais rarement à Paestum, et la Sicile n'était qu'exceptionnellement inscrite à leur programme.

Les voyageurs qui se rendaient à Rome suivaient des itinéraires définis par des générations de visiteurs. Ils se devaient de visiter tel ou tel monument et même de ressentir telle ou telle émotion. Comme il n'existait pas de descriptions laissées par les Anciens sur Herculanum et Pompéi, le voyageur se trouvait en quelque sorte privé de toute référence érudite et laissé à lui-même. Abandonné aux seules ressources de son imagination et de sa culture, il examinait et appréciait seul les vestiges. La visite de ces sites comportait certaines difficultés, car les ruines ne se laissaient découvrir que dans des tranchées ou des galeries. Le faible éclairage, la respiration difficile, le froid, l'humidité et parfois le brigandage, présentaient autant de difficultés. En plus, les responsables des fouilles furent plus intéressés par la collecte des objets d'art que par le souci d'éviter destructions et vandalisme.³⁸

Lors de son voyage en Italie, l'abbé Barthélemy fut témoin de la destruction de centaines de manuscrits au moment du déroulement des papyrus; il a écrit sa déception au comte de Caylus, lettre publiée dans son *Voyage en Italie*.³⁹ Mais, dans l'ensemble, les voyageurs ont été confrontés à une réalité totalement différente des vestiges, pas toujours représentative de ce qu'ils avaient imaginé.

³⁷Pour plus d'information au sujet des itinéraires et des sentiments, voir en particulier C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.195-198 et 231.

³⁸C. GRELL. *Herculanum et Pompéi...*, *op. cit.*, p.47.

³⁹J.-J. BARTHÉLEMY. *Voyage en Italie*. Paris, Buisson, 1802 [2e édition], p.256-260.

L'intérêt pour la Grèce s'est pendant longtemps limité, pour les voyageurs français à tout le moins, au site de Paestum, à cause, entre autres, de l'absence de cartes pour pouvoir s'orienter. La menace turque empêchait, pour des raisons militaires évidentes, tout repérage nouveau; ce qui fait que les seuls relevés disponibles dataient du XVI^e siècle. De plus, il n'y avait pas d'auberges ni de routes pour les voyageurs; c'est pourquoi ils furent moins nombreux à visiter cette Grèce moderne, aussi méconnue que la Grèce antique.⁴⁰ Par contre, les voyageurs se devaient, évidemment, de rapporter médailles et manuscrits. Malgré leur retard par rapport aux étrangers, les Français surent dominer le marché athénien des antiquités vers la fin du XVIII^e siècle. Et comme chacun travailla à augmenter le prestige de son pays respectif, cela contribua au développement de rivalités franco-britanniques qui allèrent jusqu'à provoquer pillages et destructions.⁴¹

Ces découvertes archéologiques eurent des répercussions dans le domaine des arts.⁴² Cette Antiquité, importante dès le XV^e siècle, retrouve au XVIII^e siècle un second souffle. Au théâtre, on s'est contenté de traductions des chefs-d'oeuvres grecs. Du côté de la poésie, nous retrouvons des figures, des comparaisons, des images ou des sujets fournis par la Grèce antique. Les sculpteurs cherchent à introduire un certain respect et une connaissance de l'Antiquité. Mentionnons Bouchardon et sa *Fontaine de la rue de Grenelle* et *Amour taillant son arc dans la massue d'Hercule* et Houdon pour ses oeuvres religieuses et mythologiques dont *Diane chasseresse*. Chez les peintres, on utilise des sujets moraux associés à l'Antiquité, par exemple Greuze avec

⁴⁰C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.234.

⁴¹*Ibid.*, p.242.

⁴²Pour les arts, voir J. DEBICKI, J.-F. FAVRE. *Histoire de l'art*. Paris, Hachette, 1995, chapitres 11 et 12, ainsi que certaines parties dans des ouvrages généraux comme F. LEBRUN, *op. cit.*, p.233-235, et S. BERSTEIN, P. MILZA. *Histoire de l'Europe*, tome 3: *États et identité européenne; XVI^e siècle-1815*. Paris, Hatier, 1994, p.249-250.

La Malédiction paternelle. On chercha à peindre des personnages antiques remplis de vertus civiques romaines comme Jacques Louis David dans ses tableaux historiques dont *Le Serment des Horaces*; ou encore des scènes mythologiques comme Boucher et *Diane sortant du bain*, ainsi que Watteau avec *l'Embarquement pour l'île de Cythère*.

Beaucoup d'églises, construites au XVIII^e siècle, s'inspireront du style antique: *Saint-Philippe-du-Roule* par Chalgrin; l'église des *Capucins* par Brongniard; la chapelle du *Carmel de Saint-Denis* par Mique et le *Panthéon de Sainte-Geneviève* par Soufflot. À Bordeaux, l'architecte Louis édifia pour la première fois une salle de théâtre indépendante qui avait une allure imposante de temple antique. L'exemple fut suivi à Paris avec l'*Odéon* par Peyre et aussi à Nantes par Crucy.

L'architecture classique avait pu être reconstituée au XV^e siècle grâce à la lecture de l'oeuvre de Vitruve. Cette adaptation au monde contemporain par l'architecture ancienne trouve son aboutissement avec Palladio au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle.

Le culte de l'Antiquité se fit également sentir chez les Philosophes, plus particulièrement Rousseau et Montesquieu. L'Antiquité, beaucoup plus qu'au siècle précédent, sert de sujet de réflexion, voire de modèle pour la pensée politique. Rousseau prôna un retour à la nature, en prenant appui sur l'idée qu'il se faisait des Anciens. Selon lui, l'Antiquité représente le temps de la pureté et de la vertu; en s'en éloignant, la société a fait de l'homme un être malheureux et dépravé.⁴³ Il admira Sparte pour la force des institutions qui a su imposer ses lois à toute la Grèce. Il rêva donc d'une société calquée sur celle de Sparte au détriment d'Athènes, et se concentra

⁴³C. GRELL, C. MICHEL. *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*. Coll. Mythes, Critiques et Histoire. Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 1989, p.180-181.

donc sur les hommes des civilisations grecque et latine, vus à travers *Les vies des hommes illustres* de Plutarque.⁴⁴ Pierre Andrivet souligne même que la lecture de ce texte détourna Rousseau de son époque pour laquelle il ne pouvait trouver ni vertu, ni héroïsme, et l'initia à se tourner vers celle des Anciens.⁴⁵

Quant à Montesquieu⁴⁶, il fut à l'origine d'une innovation en mettant l'accent sur l'étude des institutions et des constitutions. Grâce à lui, l'État devint une entité à part entière. Ce qui tombe à point pour les érudits et les philosophes qui, désormais, auront une nouvelle vision de l'histoire; celle de l'Antiquité comprise. Sparte et Athènes seront maintenant étudiées dans cette optique.⁴⁷

Quoi qu'il en soit, les auteurs des Lumières ne se sont pas réellement souciés de l'exactitude historique dans leurs publications; Rousseau ne bâtit que des hypothèses; Mably ignora volontairement des pans entiers de l'histoire de Sparte; Turpin n'aurait pas été davantage exact. En fait, ces auteurs ont construit un mythe historico-politique: Sparte et Rome devinrent les bases de la morale représentées par le fondement de la politique et servirent à démontrer que les bonnes moeurs sont une condition essentielle à la grandeur des États.⁴⁸

Pour en arriver à la construction des deux modèles que sont Sparte et Athènes, les érudits du XVIII^e siècle se tournèrent vers le législateur antique qui devait assurer

⁴⁴M.BADOLLE, *op. cit.*, p.159-160.

⁴⁵P. ANDRIVET, «Jean-Jacques Rousseau: quelques aperçus de son discours politique sur l'Antiquité romaine», *Studies on Voltaire*, no 51, 1976, p.146.

⁴⁶Sur Montesquieu: L. ALTHUSSER. *Montesquieu, la politique et l'histoire*. Coll. Initiation philosophique. Paris, Presses universitaires de France, 1969.

⁴⁷C. GRELL. *L'histoire entre érudition et philosophie...*, *op. cit.*, p.169.

⁴⁸C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op.cit.*, p.499.

la sécurité de l'État. Pour qui suivait Rousseau, Mably, Jaucourt ou Turpin, Lycurgue fut bien ce législateur modèle. Pour Mandeville, Melon et Voltaire, ce fut Solon, le législateur d'Athènes. Le fait que l'on commença à s'intéresser à eux démontre la cassure entre l'histoire traditionnelle et l'histoire rationnelle; le législateur est le symbole de la raison; il ne saurait être associé aux guerres et aux batailles. Les érudits et les philosophes l'associeront au thème de l'éducation, estimant que c'était l'une de ses premières tâches. Cette tâche leur permit de juger de l'application et surtout de la réussite de ce système.⁴⁹

Suite à ces débats, une nouvelle polémique survint; celle qui concernait les *Magnotes*, un peuple de la côte du Péloponnèse, qui, croyait-on, descendait directement des Spartiates. Habitant le Magne, ils se seraient vu reconnaître une forme d'autonomie par les Turcs. Bien entendu, il s'agissait d'un mythe destiné à préconiser les idéaux spartiates. Certains érudits français prétendaient, de leur côté, que la France, vivant symbole des vertus républicaines associées à Sparte, auraient transmis ces valeurs aux *Magnotes* qui les avaient peu à peu oubliées. Mythe aussi que cela!⁵⁰ Mais à trop idéaliser Sparte, on ne pouvait que la desservir.

C'est ainsi que le polygraphe Serieys rédigea en 1800 le *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce*, pendant les années V et VI et idéalisa la Sparte antique. Mais, il l'idéalisa tellement qu'elle suscita la méfiance et le désir de démystification des prochains voyageurs. Donc, la fin du XVIII^e siècle emporta avec lui toutes les naïvetés et le mythe *magnote*⁵¹ se dissipa peu à peu. Le modèle spartiate apparut vers cette

⁴⁹C. GRELL et C. MICHEL, *op. cit.*, p.155.

⁵⁰S. MOUSSA. «Le débat entre philhellènes et mishellènes chez les voyageurs français de la fin de XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle», *Revue de littérature comparée*, 68, 1994, p.427.

⁵¹Il est intéressant de remarquer combien le mythe «insulaire» peut être présent dans les récits de voyages. Moussa constate que «l'île» (un lieu physique) représente un contre-monde euphorique où le bonheur, disparu ailleurs, y règne copieusement. Ce qui peut être le cas du Magne, renfermant les héritiers spartiates. *Ibid.*,

époque comme une tromperie qu'il fallait dénoncer. Même Chateaubriand s'inscrit dans cette lignée en affirmant dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811, que les *Magnotes* sont des voleurs et ne sont pas les descendants des anciens Spartiates.⁵² L'idée n'est pas de s'en prendre aux valeurs spartiates, mais plutôt à la prétention des *Magnotes* de se croire descendants spartiates.⁵³

Le modèle spartiate perd donc toute crédibilité avec la venue du XIX^e siècle. Il faut peut-être prendre en considération la conquête de l'indépendance grecque officiellement proclamée en 1832; les voyageurs, qui ont représenté les Grecs comme des gens opprimés sous la domination turque tout en les qualifiant de barbares, ressentent vraisemblablement un malaise intellectuel concernant la Grèce moderne.⁵⁴ Comme le mentionne Moussa, la perception qu'avaient ces voyageurs peut aussi trouver son compte dans la mentalité des Spartiates. Leur esprit guerrier a sûrement contribué à l'avènement de comparaisons de peuple voleur et brigand. Et selon Chateaubriand, les habitants de l'ancienne Sparte ne connaissent même pas leur passé.

Par contre, nous pouvons être assurés que les deux modèles -Sparte et Athènes- ont représenté et nourri une critique ouverte de l'absolutisme monarchique des temps modernes et le succès obtenu démontre bien l'actualité de ce problème. Antoine Yves Goguet écrivit en 1758 *De l'origine des lois, des arts et des sciences, & de leurs progrès chez les anciens peuples du Déluge au retour des Hébreux de la captivité de*

p.419.

⁵²*Ibid.*, p.425 et 427-428 et F.-R. De CHATEAUBRIAND. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans *Oeuvres romanesques et voyages*, tome II, M. Regard (éd.), coll. Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, p.811.

⁵³Voir sur les Français par rapport aux Grecs modernes: D. NICOLAÏDIS. *D'une Grèce à l'autre: représentations des Grecs modernes par la France révolutionnaire*. Coll. Histoire. Paris, les Belles-Lettres, 1992, chapitre I et plus particulièrement les pages 179-194; voir aussi S. MOUSSA, *op. cit.*, p.428.

⁵⁴*Ibid.*, p.429.

Babylone. Il y contredit les propos du Discours de Rousseau. Malgré l'anarchie évidente d'Athènes, il compara les Athéniens aux Français du XVIII^e siècle; puis il fit l'éloge de la législation de Solon. Goguet approuva Solon sur la question du caractère parasitaire de la noblesse. Il dénonça le mirage spartiate et critiqua les privilèges favorables à la monarchie.⁵⁵

Sur le plan politique, la Grèce fut longtemps sous la domination de l'empire ottoman. Cette domination turque souleva de nombreuses critiques. En effet, les voyageurs qui se rendaient en Grèce, trouvèrent cette situation exaspérante puisque les Turcs et les Grecs, ne semblaient pas prendre en considération les *vestiges* de cette ancienne civilisation grecque au passé si grandiose. S'imposent alors des sentiments partagés entre ce passé d'un peuple si brillant et envié -voire admiré- par opposition à un peuple perdu, pillé, soumis et ayant vraisemblablement oublié son passé glorieux.⁵⁶ Par conséquent, il n'y a pas que la Grèce antique qui semble attirer l'attention; la Grèce moderne, elle aussi, fascine.

En effet, il existe un mishellénisme chez certains humanistes. Mais il y a plus; la Grèce moderne apparaît jusqu'au XVIII^e siècle comme un négatif de la Grèce antique et aussi de l'Occident; par le double fait que ses habitants sont de religion orthodoxe et qu'ils sont les sujets de l'Empire ottoman, ennemi traditionnel de la chrétienté occidentale. En aucun cas, cette Grèce moderne ne se révèle comme fille de la Grèce antique. La Grèce ne devient grande que lorsqu'elle est évoquée au passé.⁵⁷

⁵⁵C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.512.

⁵⁶D. NICOLAÏDIS, *op. cit.*, chapitre I et S. MOUSSA. *op. cit.*, p.411-412.

⁵⁷*Ibid.*, p.413-414.

En 1717, le voyageur Joseph Pitton de Tournefort publia la *Relation d'un voyage du Levant* dans laquelle il dénonce la tyrannie du gouvernement ottoman tout en qualifiant les opprimés d'aussi barbares que leurs oppresseurs. Comme les Grecs lui semblent être des gens encore plus misérables que les Turcs, la question qui nous vient à l'esprit est de savoir pourquoi les Grecs ont pu oublier un passé si prestigieux.⁵⁸

Cependant, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, naît un intérêt nouveau pour la Grèce, lié directement à l'affaiblissement politique de l'empire ottoman. Parmi les philhellènes, le comte de Choiseul-Gouffier et son *Voyage pittoresque de la Grèce* place la Grèce en position héroïque (spartiate).⁵⁹ Selon l'auteur, les Grecs assimilés sous la domination turque, n'ont peut-être pas perdu la mémoire de leurs ancêtres; il faudrait seulement déclencher le souvenir de leur passé glorieux pour qu'ils puissent réaliser jusqu'à quel point la déchéance présente des Grecs devient insupportable. Choiseul-Gouffier plaça donc ici le voyageur français dans une situation de supériorité car c'est à lui qu'incombe la tâche de révéler aux Grecs modernes leur identité oubliée.⁶⁰

Ce courant philhellène perdura jusqu'à l'indépendance grecque en 1830. Par contre, il suscita de nombreuses contre-réactions et plus particulièrement celles de de Pauw avec ses *Recherches philosophiques sur les Grecs* (1788) dans lesquelles il dénonce les points de vue de Guys et Choiseul-Gouffier. La même année, Claude-Étienne Savary publia ses *Lettres sur la Grèce*; il n'accusa pas le despotisme ottoman

⁵⁸*Ibid.*, p.414.

⁵⁹*Ibid.*, p.417-418 et C. GRELL «Les ambiguïtés du philhellénisme: l'ambassade de Choiseul-Gouffier auprès de la Sublime Porte», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.222-235.

⁶⁰S. MOUSSA, *op. cit.*, p.418.

mais compara les Grecs à des esclaves lâches et ignorants.⁶¹ Chateaubriand les trouva vieillis par l'usure du temps et dégradés pour être devenus, au fil du temps des esclaves dominés par les Turcs.⁶²

Conclusion du premier chapitre

Comme nous avons pu le constater, l'hellénisme était largement présent à plusieurs niveaux; celui de l'enseignement, qui a sûrement influencé les élèves au goût de l'Antiquité à travers ses auteurs classiques; celui du monde de l'érudition avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres et ses publications; celui des idéologies et des débats chez les érudits; celui des différentes couches sociales qui purent y avoir accès notamment avec les différentes traductions littéraires, poétiques et théâtrales puis, les voyages, particulièrement en Italie et en Grèce qui ont, eux aussi, alimenté de nombreuses publications, notamment sur les vestiges.

Cette mode de l'Antiquité parut aussi dans la vie quotidienne; on décora les appartements avec des meubles, des décors, des peintures *à la grecque*, on porta des bijoux d'inspiration grecque, on se divertit avec des romans, supposément traduits du grec. Mais, cette passion pour l'Antiquité s'estompa au cours du XIX^e siècle. Les temps où l'on faisait confiance à cette époque lointaine pour guider et aider à comprendre le présent s'effiloça peu à peu.

⁶¹*Ibid.*, p.420-422.

⁶²*Ibid.*, p.412-413 et F.-R. De CHATEAUBRIAND. *op. cit.*, p.908.

Chapitre II: Jean-Jacques Barthélemy

Comme nous l'avons vu, l'Antiquité était présente partout: dans les arts, dans l'enseignement, dans la pensée politique, mais surtout dans la littérature. On écrivait des romans supposément traduits du grec, mais aussi des travaux rédigés par les érudits les plus remarquables. Ces derniers appartenaient presque tous à l'Académie des inscriptions. Ils consacrèrent leurs recherches à l'études des monuments, des médailles et des inscriptions. En tentant d'expliquer au mieux de leurs connaissances certaines trouvailles, ils agrandissaient ainsi leur champs de vision au sujet de cette Antiquité qu'ils s'efforçaient de mieux connaître.

Le nom de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy est inconnu aujourd'hui. Dans la *Littérature française du XVIIIe siècle* de Michel Delon et Pierre Malandain¹, il n'est nullement question de lui. Il avait cependant acquis, en son temps, une grande réputation. Excellent numismate, érudit distingué, il fut garde-adjoint puis garde des médailles au cabinet du roi et membre de l'Académie des inscriptions. Il fit de nombreuses découvertes, notamment celles des alphabets palmyrénien et phénicien. Son succès s'accrut lors de la publication de son chef-d'oeuvre, *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, paru en 1788.

1. Les débuts, de 1716 à 1754

Barthélemy naît à Aubagne en 1716 d'une famille de la petite bourgeoisie, commerçante de père en fils.² Désirant embrasser l'état ecclésiastique, il étudia chez les Oratoriens à Marseille. Le père Raynaud, numismate et lettré qui s'était fait remarquer à l'Académie de Marseille et l'Académie française, lui enseigna.³

¹M. DELON, P. MALANDAIN. *Littérature française du XVIII^e siècle*. Coll. Premier Cycle. Paris, Presses universitaires de France, 1996.

²Au sujet de la biographie et de la bibliographie, consulter M. BADOLLE, *op. cit.*

³*Ibid.*, p.6.

Mais, les collèges des Oratoriens faisaient, à cette époque, concurrence à ceux des Jésuites. Cette rivalité entre les deux institutions mena l'évêque de Marseille à refuser de conférer les ordres aux jeunes qui étudiaient à l'Oratoire. Barthélemy choisit donc de poursuivre ses études chez les Jésuites, jusqu'à ce qu'il tombe malade et revienne à Aubagne. Il les termina au séminaire des Lazaristes. En 1740, il renonça définitivement à entrer dans un ordre religieux.⁴

Par contre, nous ne savons pas s'il était vraiment «abbé» ou non. Était-ce pour se donner un titre? La chose n'est pas impossible car le mot *abbé* facilitait énormément la création de relations importantes et l'accès aux salons les plus influents. Nous savons qu'il entretenait une correspondance avec Mme du Deffand qui tenait un salon. Deux registres de l'état civil d'Aubagne contiennent la signature de Barthélemy: *Jean-Jacques Barthélemy, prêtre*. De plus, il aurait prêché deux carêmes aux Ursulines d'Aubagne et Mgr de Bausset lui proposa le poste de vicaire général; cela permet donc de supposer qu'il aurait reçu les ordres sacrés comme prêtre séculier. Mais il n'en existe aucune trace dans les archives.⁵

Quoi qu'il en soit, Barthélemy connaissait parfaitement le grec, le latin, l'hébreu et l'arabe. Comme la ville d'Aubagne était riche en érudits, Barthélemy sut s'entourer des meilleurs d'entre-eux. Parmi ceux-ci, mentionnons M. Cary qui lui enseigna la numismatique et l'histoire ancienne, et l'abbé Fournier, chanoine de St-Victor, qui l'initia à celle du Moyen âge.

Barthélemy partit pour Paris -ville par excellence pour les passionnés de l'Antiquité- en 1744. Avec une lettre de recommandation de M. Cary, il accéda au

⁴*Ibid.*, p.3-10.

⁵*Ibid.*, p.10-11.

poste de garde-adjoint des médailles du roi auprès de M. Gros de Boze, un influent numismate. Ce dernier était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et aussi de l'Académie française. Barthélemy entra donc en relations avec d'éminents savants parisiens et par conséquent, dans le monde de l'érudition. Il fit ainsi la connaissance, entre autres, du comte de Caylus.

Sans n'avoir jamais rien publié jusqu'à ce jour, il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions en 1747. Titulaire de ses deux fonctions prestigieuses, garde-adjoint des médailles et membre de l'Académie, Barthélemy se signala par l'étude des monuments anciens et surtout, des médailles. Il suscita beaucoup d'intérêt avec sa première publication, *Réflexions sur une médaille de Xerxès, roi d'Arsamosate* qui parut deux mois après son entrée à l'Académie.⁶ Les érudits de l'époque ne s'entendaient pas au sujet de cette médaille; à savoir si elle représentait le roi Xerxès ou son petit-fils. Barthélemy prouva que ce n'était ni l'un ni l'autre, car la médaille ne portait ni leur nom, ni leur figure.⁷ En s'appuyant sur certaines considérations esthétiques et logiques, il reporta la date de la médaille au temps des successeurs d'Alexandre. Il ne lui restait plus qu'à chercher un autre Xerxès. Dans un fragment inédit de Polybe publié en 1634, il trouva un roi Xerxès d'Arsamosate qui avait été vaincu par le roi de Syrie, Antiochus III. Il rédigea donc l'histoire d'Arsamosate au troisième siècle avant Jésus-Christ, histoire que personne ne semblait avoir connue avant lui. Sa méthode rigoureuse tient principalement à ce que, pour identifier un objet ou un monument, il faut le comparer avec d'autres.⁸

⁶*Ibid.*, p.12-19.

⁷*Ibid.*, p.20.

⁸M.BADOLLE, *loc. cit.*

Après avoir écrit ses *Recherches sur le Pacole* en mars 1748 et un mémoire sur la *Numismatique des Hébreux* en 1749, il lut à l'Académie, en 1749 et 1750, deux dissertations, dans lesquelles il tentait d'expliquer le contenu d'une inscription trouvée par Fourmont une dizaine d'années plus tôt. Elle représentait une liste de prêtresses, mais c'est lui qui, le premier, en comprit le sens. Il découvrit qu'elle avait été établie selon leurs fonctions respectives. Il décoda la signification de «+» qui n'est qu'un trait d'union ancien.⁹ Il démontra donc que le Temple d'Apollon Anycléen était desservi par des prêtresses dont les unes portaient le titre de *Mateep*, les autres celui de *Kopa*.

Le 20 janvier 1750, il publia le premier ouvrage sur lequel s'est fondée la science numismatique au XVIIIe siècle; *Essai de paléographie numismatique*. Barthélemy pouvait être considéré comme le premier épigraphiste de France à cette époque, car il avait préparé les éléments de chronologie épigraphiques que Franz a développé au siècle suivant.¹⁰

Il démontra l'importance de considérer la date de frappe des médailles car, jusqu'alors, cette question était presque toujours négligée par les savants. Barthélemy prouva donc la fragilité des bases historiques, faute de vouloir dater précisément une médaille. Il constata qu'au revers des médailles grecques, il y avait un carré creux, parfois assorti de quatre petits carrés réguliers ou de quatre empreintes en forme d'ailes de moulin. Les savants avaient attribué la signification du carré à des explications assez cocasses, à tout le moins fantaisistes. Ce carré a tantôt symbolisé la Macédoine, qui avait la forme d'un parallélogramme, mais aussi la ville de Syracuse, qui était divisée en quatre quartiers.¹¹

⁹*Ibid.*, p.24.

¹⁰*Ibid.*, p.23.

¹¹*Ibid.*, p.25-26..

Barthélemy découvrit que ce creux était simplement dû au mode de fabrication de la monnaie de façon à éviter le déplacement lors de la frappe, et il détermina que ces pièces étaient antérieures à l'an 400 avant Jésus-Christ. Avec cette découverte, qu'il publia dans son essai sur la numismatique, il fut désormais considéré comme le premier spécialiste de cette discipline. Mais cet essai devait contenir d'autres parties que Barthélemy ne termina jamais. Quoi qu'il en soit, on s'en est tout de même tenu à sa théorie pendant plus d'un siècle. Par contre, s'il les avait achevées, il aurait peut-être acquis le titre de fondateur de la numismatique avant Eckhel.¹²

En plus de sa renommée de numismate, il acquit celle de premier orientaliste de France. Suite à la découverte d'inscriptions en palmyrénien et en grec par deux voyageurs anglais, sur les ruines de Palmyre, l'un des deux publia son récit avec les inscriptions palmyréniennes qu'il n'avait pu traduire. Grâce à cette publication, Barthélemy put comparer le texte grec et le texte palmyrénien pour établir un alphabet complet de cette nouvelle langue et ainsi lire les inscriptions. Il publia le fruit de cette découverte dans les *Réflexions sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*, en février 1754. L'ouvrage connut deux éditions à Paris et fut traduit en anglais la même année.¹³

2. Le voyage en Italie, de 1755 à 1757

A la mort de de Boze en 1753, Barthélemy devint garde des médailles au cabinet du roi. Désireux de l'enrichir, il partit en 1755 pour l'Italie chez son ami le duc de Choiseul, ambassadeur à Rome.¹⁴ Son périple dura deux années. C'est à la demande et aux frais du gouvernement qu'il effectua ce voyage.

¹²*Ibid.*, p.27-29.

¹³*Ibid.*, p.32-35.

¹⁴*Ibid.*, p.39-40.

Grâce aux lettres qu'il écrivit à son ami le comte de Caylus, nous pouvons le suivre depuis son départ de Paris jusqu'à son retour. Cette correspondance est très précieuse parce qu'elle nous permet de constater que Barthélemy ne se démarque pas de ses contemporains. Il représente, comme eux, le voyageur typique, à la recherche de vestiges laissés par les Anciens. Mais c'est dans son souci d'en donner un compte-rendu scientifique qu'il montre sa véritable personnalité.

Caylus joua ici plusieurs rôles. Il fut d'abord et avant tout le témoin de chaque découverte, de chaque réflexion et aussi le conseiller attentif de Barthélemy, le confident qui lui rendit de nombreux et signalés services. Nous pouvons même constater que certaines théories, opinions ou traductions de ses contemporains, ont été réfutées par Barthélemy.¹⁵

Alors même qu'il se trouvait en France, Barthélemy examinait avec la plus grande attention les vestiges romains, particulièrement nombreux en Provence. Il fut décontenancé par les nombreuses destructions qu'il y vit, singulièrement à Nîmes, où il constata que les ruines avaient subi l'injure du temps et la profanation par les hommes. Comme la majorité des voyageurs qui se rendaient en Italie, Barthélemy fut, lui aussi, émerveillé par l'ampleur des richesses et la quantité des vestiges qui se trouvaient à Rome, la *Ville éternelle*. Paradoxalement, il fut choqué parce que Rome le plaça dans une position intellectuellement inférieure. En effet, il constata la disproportion entre la pauvreté des collections françaises et celles qu'il put admirer à Rome. Il se sentait même déconcerté d'avoir eu la naïveté de montrer à des étrangers quelques objets, maintenant classés au rang de babioles, qu'il détenait dans son cabinet.

¹⁵J.-J. BARTHÉLEMY. *Voyage en Italie, op. cit.*, p.7 [lettre II: Toulon, 7 septembre 1755].

Barthélemy se plaignait de la cherté des prix, à laquelle il dut faire face plus d'une fois: mais cela ne l'empêcha pas d'acheter à Pompéi, pour son ami Caylus, une peinture antique, qu'il croyait authentique. Cette peinture fut l'objet de beaucoup d'inquiétude, si l'on se fie au nombre de fois qu'elle réapparaît dans la correspondance entre Caylus et Barthélemy. Effectivement, Caylus convia Barthélemy au silence au sujet de son acquisition et il lui avoua qu'il craignait pour sa réputation à cause de cet achat.¹⁶ Sur les conseils de son ami, Barthélemy l'envoya à Paris pour la faire analyser; et comme l'avait prévu Caylus, elle s'avéra fausse. Et Barthélemy, pour se défendre, écrivit plus tard qu'il ne s'y connaissait tout simplement pas en matière de tableau et qu'il avait commis l'erreur de faire confiance aux antiquaires de Rome.¹⁷

Dans une lettre datée du 28 janvier 1756, nous apprenons que Barthélemy fut provoqué en duel à Capoue par un lieutenant de grenadiers pour avoir entrepris la transcription d'une inscription.¹⁸ Pourtant, il nous faudra attendre la lettre du 9 mars 1756 pour obtenir de plus amples détails.¹⁹ Nous avons vu dans le premier chapitre que le roi de Naples avait tenté d'interdire toute publication concernant les fouilles et les découvertes. Bien que Barthélemy ait cherché à copier cette inscription, qui est la cause du dit duel, le roi ne lui en tint pas rigueur et lui envoya le premier volume des *Antichità*.

Pour ce qui concerne la réputation de Barthélemy en Italie, nous pouvons peut-être nous fier à ce qu'en dit le principal intéressé, notamment au sujet de la réaction italienne face à sa découverte de l'alphabet palmyrénien; les Italiens en ont paru

¹⁶*Ibid.*, p.63. [lettre XI: Naples, 1er janvier 1756]

¹⁷*Ibid.*, p.93. [lettre XV: Rome, 10 février 1756].

¹⁸*Ibid.*, p.75-76. [lettre XII: Rome, 28 janvier 1756].

¹⁹*Ibid.*, p.117-120 [lettre XVIII: Rome, 9 mars 1756].

satisfaits. La *Dissertation* a été traduite en italien pour être insérée dans les *Mémoires de Cortone*, ce qui lui a assuré une place dans l'Académie du même nom.²⁰

De toute façon, les savants français étaient souvent considérés comme supérieurs aux savants italiens. Cette suprématie fut d'abord reconnue et acceptée par les Italiens eux-mêmes. C'est pourquoi, ces derniers reconnurent Barthélemy «...*pour le plus grand connaisseur de médailles qu'il y ait au monde.*»²¹ Pour pouvoir mettre la main sur certaines collections afin d'enrichir son cabinet, Barthélemy s'est largement servi de son pouvoir pour faire miroiter telle ou telle place de membre correspondant ou d'associé à l'Académie des Inscriptions.²² C'est ainsi qu'il proposa à l'Académie des noms comme ceux de Gori, Passioneï et Mazzochi. Barthélemy alla jusqu'à utiliser le chantage pour obtenir certaines médailles que leurs propriétaires s'obstinèrent à conserver. Barthélemy savait que Muselli, un antiquaire de Vérone, avait très envie d'appartenir à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il en profita pour obtenir de lui une médaille d'un certain petit roi, qu'il mourait d'envie d'acquérir. Si Muselli acceptait de lui céder la médaille, il s'engageait à lui donner quelque espérance. S'il refusait, Barthélemy lui faisait savoir en termes courtois qu'il s'opposerait fermement à sa candidature.²³

3. Vers le succès, de 1757 à 1787

A son retour, Barthélemy écrivit un roman, *Carite et Polydore*. Cet ouvrage est divisé en quatre parties et traite de la Religion, des Parents, de la Patrie et des Amis.

²⁰*Ibid.*, p.145 [lettre XXIV: Rome, 9 juin 1756].

²¹F. WAQUET. *Le modèle français et l'Italie savante; conscience de soi et perception de l'autre dans la république des lettres (1660-1750)*. Coll. De l'École française de Rome. Rome, École française de Rome, 1989, p.100.

²²*Ibid.*, p.316.

²³J.-J. BARTHÉLEMY, *Voyage en Italie, op. cit.*, p.152-153.

Carite et Polydore, malgré le sujet un peu banal -une histoire d'amour quasi impossible- connut le succès, et Diderot en fit même un résumé critique.²⁴

Après avoir découvert l'alphabet phénicien en 1758, il écrivit ses *Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent*.²⁵ La même année, il poursuivit son travail avec, cette fois-ci, un mémoire sur la mosaïque de *Palestrina* pour le *Recueil des peintures antiques*.²⁶ En 1761, il publia *Mémoire sur quelques médailles des rois parthes*.

En 1762, il avança l'idée que les hiéroglyphes des monuments égyptiens, étaient réunis dans des cartouches représentant probablement les noms de rois ou de dieux. Il avait ainsi établi qu'il ne fallait pas chercher du côté des auteurs grecs ou latins pour les décrypter, mais plutôt étudier les monuments.²⁷ En 1763, il déchiffra des inscriptions de *Carpentras* qui étaient écrites en deux langues: en égyptien et en phénicien. Il donna donc, la même année, ses *Réflexions générales sur les rapports entre des langues égyptienne, phénicienne et grecque*.²⁸ Ces travaux annoncent, quoique d'une manière lointaine, le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique par Champollion au siècle suivant.

Il fut donc une fois de plus, considéré parmi les Grands; il reçut des ouvrages en dédicace et réussit à entrer au *Journal des savants* où seuls les membres les plus

²⁴M. BADOLLE. *op. cit*, p.90-94.

²⁵*Ibid.*, p.68.

²⁶*Ibid.*, p.72.

²⁷J. LACOUTURE. *Champollion, une vie de lumières*. Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1988, p.388.

²⁸M. BADOLLE, *op. cit*, p.75-76.

méritants de l'Académie pouvaient écrire.²⁹ Ce journal, qui fut fondé par Denis de Sallo en 1665, était en fait le premier périodique savant ayant pour mandat la diffusion des nouveautés dans le monde de l'érudition. Il avait donc acquis une grande réputation.³⁰ Il perdit toutefois de son importance à partir du milieu du XVIII^e siècle, face à d'autres revues qui s'imposèrent de plus en plus.

Il n'y eut pas que des moments de gloire. Barthélemy fit l'erreur d'envoyer quelqu'un d'autre examiner sur place une médaille d'Antigonus. Cet intermédiaire alla après coup voir un certain M. Swinton de l'université Oxford, pour lui *vendre* le fruit des recherches de Barthélemy. Celui-ci les publia sous son nom dès 1750, en accusant par le fait-même Barthélemy de l'avoir plagié. Il est vrai que Barthélemy avait lu sa dissertation à l'Académie en 1749, mais elle ne fut publiée qu'en 1756. Quoi qu'il en soit, et ce, malgré les accusation de plagiat de Swinton, il en sortit vainqueur.³¹ Barthélemy critiqua assez sévèrement son propre ami, Joseph Pellerin, qui lui aussi, se consacrait à la numismatique ancienne. Parfois, tous deux furent sur la même piste, mais Barthélemy dépassa toujours Pellerin dans ses recherches. Jaloux, Pellerin rappela sans cesse l'accusation de Swinton.³²

Barthélemy avait de nombreuses relations dans l'aristocratie, notamment les Lauzun, Boufflers et Auriac. Mais la plus importante fut probablement celle qu'il

²⁹*Ibid.*, p.78.

³⁰R. BIRN. «Le Journal des Savants sous l'ancien régime». *Le Journal des savants*, janvier-mars 1965, p.16 et le document électronique de la Bibliothèque Nationale française: <http://www.bnf.fr/web-bnf/pedagos/dossism/gc189-35.htm>

³¹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.80-82.

³²*Ibid.*, p.83-86.

entretint avec le duc et la duchesse de Choiseul.³³ C'est à Choiseul que plusieurs attribuent la modernisation de l'armée et de la marine, l'acquisition de la Lorraine et de la Corse; il fut aussi un défenseur des Encyclopédistes et un des destructeurs de la compagnie de Jésus.³⁴ Devenu ministre des Affaires étrangères, il alloua à l'abbé une pension pour lui mais aussi pour subvenir aux besoins des trois enfants de son frère aîné décédé. Lorsqu'il décida d'emménager dans un appartement plus confortable, la duchesse de Choiseul se fit un plaisir de le meubler et de le décorer entièrement.

Très lié à eux, Barthélemy fut atterré lorsque le duc fut disgracié en 1770. Il put aller le rejoindre à Chanteloup avec la fonction de secrétaire des Suisses, car Choiseul avait pu conserver sa charge de colonel général des Suisses jusqu'en 1771, date à laquelle Barthélemy remit, lui aussi sa démission. Il quitta donc Paris, son cabinet et *son* académie pendant plusieurs années, c'est ce qui explique sans aucun doute la nomination d'un de ses neveux, l'abbé de Courcay, André Barthélemy, pour l'*aider* ou comme le souligne Maurice Badolle, pour le remplacer. Quoi qu'il en soit, Barthélemy demeura quelques années à Chanteloup, effectuant de temps à autre quelques visites chez les gens de lettres parisiens ici et là, préférant soutenir ses amis dans le malheur.

Une autre amitié importante fut celle de Mme du Deffand (1697-1780). La correspondance qu'il entretint avec elle est très précieuse car elle nous renseigne sur ses goûts et ses occupations.³⁵ Nous prenons ainsi connaissance, entre autres, des recherches qu'il entreprit à la bibliothèque de Chanteloup, de ses lectures, etc. Et c'est

³³Au sujet des Choiseul, voir un ouvrage assez vieux mais amusant: G. MAUGRAS. *La disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul: la vie à Chanteloup, le retour à Paris, la mort*. Paris, Plon et Nourrit, 1903.

³⁴Document électronique: <http://www.lire.presse.fr/Français/269> p.1. (J.-P. Tison, «La première épouse de Choiseul», *Arpège*, octobre 1998.)

³⁵SAINTE-AULAIRE (publié par). *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt*. Coll. Bartin, Paris, Lévy, 1866.

ainsi qu'il profita de cet exil pour commencer à travailler à la composition de l'*Anacharsis*.

Cette relation, entre Mme du Deffand et Barthélemy, n'est pas négligeable. Mme du Deffand était une femme importante; elle rencontrait des gens d'esprit et des écrivains. Le salon qu'elle tenait, rue Saint-Dominique, fut l'un des plus recherchés. Il était fréquenté, entre autres, par Montesquieu, d'Alembert, Choiseul, et les plus illustres représentants des Lumières. Elle présenta même Barthélemy à Walpole. Lorsqu'elle devint aveugle, elle prit pour dame de compagnie Julie de Lespinasse, une jeune fille que son frère avait élevée. Discernant en elle une concurrente redoutable à cause de son esprit, elle la chassa; ce qui permit à celle-ci d'ouvrir à son tour son propre salon.³⁶

Les liens unissant Mme du Deffand et Barthélemy se croisent en quelque sorte en la personne de la duchesse et du duc de Choiseul. La grand-mère de Mme du Deffand s'était mariée en seconde nocces avec le duc de Choiseul; par conséquent, Mme du Deffand était aussi devenue la grand-mère par alliance du comte de Stainville, devenu duc de Choiseul à la mort de son frère. Choiseul épousa une femme beaucoup plus jeune que lui, Louise-Honorine Grozat du Châtel, qui était aussi la fille d'amis de Mme du Deffand. C'est ce qui explique que dans leur correspondance, Mme du Deffand nomma la duchesse de Choiseul «grand-maman» en souvenir du second mariage de sa propre grand-mère.³⁷

C'est la duchesse qui proposa le nom de Barthélemy comme successeur de Marmontel au *Mercure*. On se rappellera que Marmontel fut envoyé à la Bastille en

³⁶S.N. *Les épistolaires du XVIII^e siècle: extraits*. Paris, Renaissance du Livre, s.d., p.115-116.

³⁷G. DOSCOT. *Mme du Deffand ou le monde où l'on s'ennuie*. Lausanne, Rencontre, 1967, p.191.

1759 pour avoir parodié publiquement le duc d'Aumont. En proposant le nom de l'abbé, la duchesse sut intéresser sa soeur, Mme de Grammont, ainsi que la marquise de Pompadour. Au début de 1760, le roi accorde la place à Barthélemy qui la refusa, estimant qu'en l'acceptant, il s'attirait la haine de ceux qui n'acceptaient pas le sort réservé à Marmontel.³⁸

En refusant, Barthélemy tenta d'intervenir auprès du duc d'Aumont pour faire gracier Marmontel, mais sans succès. La *démission* de l'abbé lui procura une pension de 5 000 livres payée par le *Mercur*. Cette conduite lui attira quelques blâmes parmi les encyclopédistes, surtout de la part de d'Alembert, qui, dans une lettre à Julie de Lespinasse, écrivait qu' «*un seul Marmontel valait mille Barthélemy*». Toute cette histoire se termina quelques années plus tard lorsque l'abbé se défit, en 1765, d'une partie de cette pension au profit de M. Marin, censeur royal et ami de Caylus ainsi qu'à M. de la Place, successeur de Marmontel au *Mercur*. En 1768, il renonça à la totalité de sa pension au profit de M. de Chabanon, M. de Guignes et M. de la Place.³⁹

En 1773, Barthélemy dut éclaircir un point important en matière de droit anglais. En effet, le Parlement anglais était alors aux prises avec le problème de l'origine de la fortune des généraux et des officiers de la Compagnie des Indes. On avait statué que toutes les acquisitions faites militairement, appartenaient de droit à l'État. Conséquemment, n'était-ce pas à la Couronne que revenaient les trésors? Car le roi pouvait être à la fois chef de l'État et capitaine général des armées. Mais le problème était encore plus complexe; la Compagnie des Indes, pressée d'argent, déclarait que la fortune des officiers lui avait été remise. Barthélemy, à qui Stanley demanda d'éclaircir ce problème de droit anglais, écrivit donc deux mémoires sur les

³⁸Au sujet de toute cette histoire relative au *Mercur*, voir M. BADOLLE, *op. cit.*, p.97-100.

³⁹M. BADOLLE, *loc. cit.*

coutumes des Grecs et des Romains sur ce sujet. Il arriva à la conclusion que dans l'Antiquité, le butin revenait presque toujours aux généraux, ce qui permit de clore le débat en Angleterre en laissant aux généraux et aux officiers de la compagnie l'ultime avantage de pouvoir conserver leur fortune amassée aux Indes.⁴⁰ Plus tard, Barthélemy insérera au chapitre X de l'*Anacharsis*, le résumé de ces deux mémoires.

4. Du Voyage du jeune Anacharsis à la mort, de 1788 à 1795

En 1788, il écrivit *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce*⁴¹ qui connut un immense succès et ce, dès la première édition; la Révolution française n'y changea rien. Cet engouement s'accrut avec ses multiples rééditions et traductions. Barthélemy sut donc se démarquer des autres savants par ses nombreuses recherches, mais aussi et surtout par la nouvelle forme du tableau général de la civilisation grecque antique qu'il présenta dans son roman. C'est probablement grâce à lui qu'on a continué pendant longtemps de considérer les Grecs tels qu'on se les imaginaient, et peut-être pas comme ils étaient.

Le succès considérable qu'a connu *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, est le fruit de trente-deux années de recherches. Pour y parvenir, il dut presque renoncer à ses travaux d'érudition pendant plus de vingt ans. Mais la qualité de l'oeuvre tient au fait qu'il a réussi à rassembler dans un seul ouvrage, divisé en 82 chapitres, tout ce que l'on pouvait savoir de l'Antiquité grecque au XVIII^e siècle. Par contre, ceux qui n'ont pas compris ce principe, ne retinrent que Barthélemy ne s'était jamais rendu en Grèce, ce qui, à leurs yeux, rendait l'entreprise absurde.⁴² A deux reprises il sonda le

⁴⁰*Ibid.*, p.116-118.

⁴¹J.-J. BARTHÉLEMY. *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire*. Paris, De Bure, 1789, 9 volumes.

⁴²S. BASH. *Le mirage grec; la Grèce moderne retrouvée devant l'opinion française*. Coll. Confluences. Paris, Hatier, 1995, p.93-94.

terrain pour connaître l'opinion du public en publiant, en 1779, *Les entretiens sur la musique grecque vers le milieu du IV^e siècle avant Jésus-Christ* et en 1782 *Le voyage pittoresque de la Grèce*. Son travail fut achevé à la fin de 1787, époque où, on songeait surtout à la prochaine convocation des États généraux plutôt qu'à la Grèce ancienne.⁴³

Mais les rééditions démontrèrent, à elles seules, le vif succès que l'ouvrage connut; la première édition fut rapidement épuisée, la deuxième parut en 1789, la troisième en 1790, la quatrième en 1792, suivie de nombreuses autres. Il fut aussitôt traduit en anglais, en allemand et au XIX^e siècle en espagnol, en italien, en danois, en néerlandais, en grec moderne et en arménien.⁴⁴ Juste avant sa mort, il était en train d'annoter son manuscrit en vue de la cinquième édition. Son neveu, l'abbé de Courcay la fit paraître. C'est celle-ci qui sera publiée en 1799 et maintes fois reproduites à cause de ses importants ajouts, notamment sur les jeux olympiques.⁴⁵ Écorné par le succès de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, *Le voyage du jeune Anacharsis* fut néanmoins considéré comme un indispensable ouvrage de référence jusqu'aux abords du XX^e siècle.

Badolle nous livre quelques réactions critiques au sujet de cet ouvrage. Dans le *Journal des savants* de février 1789, Gaillard rend un vibrant hommage pour cette trentaine d'années de recherches consacrées à l'*Anacharsis*, jugé comme un monument de gloire de ce siècle. Dans le *Mercure de France* du trois janvier 1789, Naigeon le situa aux côtés des *Histoires* de Tacite et de Voltaire et le félicite d'avoir «*embelli la raison par la grâce*». Madame de Staël le compara à Homère:

⁴³M. BADOLLE, *op. cit.*, p.227-229.

⁴⁴Voir l'annexe C, les différentes éditions du *Jeune Anacharsis*, à la page 109

⁴⁵M. BADOLLE, *op. cit.*, p.230-231.

«A vous vanter, chacun s'empresse
 Dans des vers qu'on fait de son mieux.
 Louer le peintre de la Grèce
 Me semble trop audacieux.
 De cette Athènes qu'on révère,
 Vous seul avez su rapporter
 La lyre d'or du vieil Homère;
 Prêtez-la-moi pour vous chanter.»⁴⁶

Fontanes (1757-1821) admire les qualités de vulgarisation de son auteur:

«Hélas! L'homme est trop fatigué de s'instruire,
 Et qui veut l'éclairer doit surtout le séduire.»⁴⁷

Comme l'abbé Delille, il approuve ce succès littéraire:

«Toute l'antiquité [sic], par vos soins rajeunie,
 Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs
 Et vous nous rendez son génie.»⁴⁸

Il écrit également:

«Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
 Se fatigue à chercher des succès éphémères,
 Et, dans sa folle ambition,
 Prête une oreille avide à tous les vents contraires
 De l'inconstante opinion,
 Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
 Trente ans, médite en paix ses travaux solitaires;
 Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
 Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
 L'oeil fixé sur l'avenir.»⁴⁹

⁴⁶Cité par M. BADOLLE, *ibid.*, p.233.

⁴⁷M. BADOLLE, *loc. cit.*

⁴⁸Cité par M. BADOLLE, *ibid.*, p.234.

⁴⁹M. BADOLLE, *loc. cit.*

Dans le *Tableau historique de l'érudition française ou Rapport sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789*, Napoléon 1er demanda qu'il y soit question de l'*Anacharsis*.⁵⁰

Il y eut des critiques plus sévères comme celles du rédacteur du *Journal Historique et Littéraire* pour qui l'*Anacharsis* n'est qu'un mystère difficile à expliquer. Geoffroy attribue ce succès à la popularité de Barthélemy; il a «...*de la fortune (...), des protections considérables...n'est-il pas naturel que ses nombreux amis s'empressent d'y contribuer par leurs éloges et qu'ils se montrent jaloux de répandre des fleurs sur la fin de sa carrière?*» Meister, beaucoup plus cruel ira même jusqu'à dire que si l'auteur a pris trente ans pour écrire, le lecteur pourrait bien prendre lui aussi une trentaine d'années pour le lire.⁵¹

L'ouvrage raconte 26 années de l'histoire de la Grèce, de 363 à 337 avant Jésus-Christ, années pendant lesquelles, un philosophe scythe, du nom d'Anacharsis, traverse la Grèce en homme curieux et qui rencontre tous les hommes célèbres se l'époque. Il s'y fera expliquer les coutumes, les lois et les institutions politiques.

Dans l'introduction, Barthélemy aborde les principaux événements de l'histoire grecque jusque vers 404 avant Jésus-Christ. Il y est donc question de Cécrops, d'Hercule, des Héraclides, d'Homère, des Ioniens et des guerres de Troie, de Thèbes et des Epigones. Il traite, en seconde partie de Solon, de Dracon, de Pisistrate, de Thémistocle, d'Aristide et de Péricles mais aussi des batailles de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et de Platées et de la guerre du Péloponnèse.⁵²

⁵⁰C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, op. cit., p.141.

⁵¹Pour les critiques se référer à M. BADOLLE, op. cit., p.234-235.

⁵²J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, op. cit., vol.1, Introduction, p.1-372.

Dans les deux premiers chapitres, nous suivons Anacharsis qui part de la Scythie pour la Grèce avec son esclave Timagène. Tous les deux iront en Chersonèse Taurique, franchiront le Pont-Euxin pour atteindre Byzance où Anacharsis étudiera les origines de la civilisation grecque et les lois. Ils poursuivent leur périple en passant par Lesbos, Eubée où il sera question de l'histoire et de la géographie ainsi que de la rivalité entre les petites cités de cette île, Thèbes et Athènes où Anacharsis apprend la géographie physique et humaine et où il fait la rencontre, entre autres, des philosophes Platon et Aristote, d'hommes politiques et orateurs tels Eschine et Démosthène.⁵³

C'est aussi à Athènes qu'il étudiera l'organisation militaire, le théâtre, les institutions politiques et judiciaires, le rôle du Lycée, le fonctionnement des gymnases et des palestres.⁵⁴ Anacharsis se penchera également sur la vie sociale des Athéniens comme par exemple les rites funéraires, les fêtes, l'éducation, la religion, la vie familiale, les habitudes alimentaires, la vie intellectuelle, le commerce et la vie économique. Son voyage se poursuivra ainsi dans toutes les régions et villes de la Grèce, et même en Egypte et en Perse, pour revenir en Scythie en 337 avant Jésus-Christ.⁵⁵

Pour ce qui concerne la valeur historique de ce récit de voyage imaginaire, nous ne pouvons qu'être frappés par l'abondance des références. Barthélemy dut lire tous les auteurs anciens et recueillir avis et opinions de quelques-uns de ses contemporains les plus savants. Il prit souvent la peine de lire plusieurs éditions pour un même ouvrage, comme pour Eschyle ou Démosthène, et consulta en fait plus de 150 auteurs tout origine et toute époque confondue. La liste des ouvrages consultés constitue en

⁵³*Ibid.*, vol. 2.

⁵⁴*Ibid.*, vol. 2 et 3.

⁵⁵Voir l'annexe D: La table des matières du *Jeune Anacharsis* à la page 112.

fait une encyclopédie de l'érudition et de l'humanisme.⁵⁶ Il contredit aussi souvent l'opinion de certains hellénistes qui considéraient la langue d'Homère comme archaïque et imparfaite. Barthélemy la présentera simplement comme la langue commune d'une époque donnée.⁵⁷ Mais ses commentaires en bas de pages apparaissent quelquefois excessifs, voire même inutiles.

Néanmoins, Barthélemy a réussi à donner une nouvelle vie à l'Antiquité grecque. Son livre ne se différencie-t-il pas des grandes histoires grecques comme celle de Rollin par exemple? Oui, mais à quel prix! En évoquant la Grèce antique sous forme de roman, il put faire voyager Anacharsis et lui permit de raconter, comme il l'aurait fait dans son journal intime, son expédition. Mais l'auteur a, pour ce faire, utilisé un plan assez confus, voire même parfois incohérent.

Barthélemy jette-t-il son dévolu sur un sujet quelconque qu'il y met fin abruptement, sans raison apparente, pour y revenir parfois plus tard. Et nous constatons que Barthélemy ne respecte pas un plan rigoureux. Par exemple, dans son introduction, il résume tous les événements survenus avant 404 avant Jésus-Christ et raconte donc la bataille de Platées, mais il omet celle de Mycale pour n'y revenir que très brièvement au chapitre LXXIV.⁵⁸

L'histoire de la littérature, de même que presque tous les autres sujets, est éparpillée dans tout l'ouvrage. Dans le chapitre consacré aux ouvrages philosophiques (chapitre XXIX), il n'est question ni d'Aristote, ni de Platon. Il en va de même pour la poésie (chapitre LXXX): où il oublie notamment Homère et Pindare. Barthélemy

⁵⁶M. BADOLLE, *op. cit.*, p.255.

⁵⁷*Ibid.*, p.273.

⁵⁸*Ibid.*, p.241.

préfère leur consacrer quelques lignes dans des chapitres où, a priori, on ne s'attendrait pas à les rencontrer.⁵⁹ Au contraire, dans d'autres chapitres, il amène plusieurs sujets qui n'y ont pas leur place: le chapitre XXVI porte sur l'éducation athénienne où sont malheureusement insérés, entre autres, une étude sur Socrate, un exposé sur la morale aristotélicienne et sur la métaphysique de Platon.⁶⁰ Rien ne justifie un plan aussi décousu, si ce n'est le désir de ne pas présenter un texte qui sentirait trop la dissertation structurée comme celles qui étaient présentées à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Peut-être, aussi a-t-il voulu créer un effet de surprise. Si tel est le cas, cette méthode l'a desservi.

Et que dire du personnage principal, Anacharsis, si ce n'est son inutilité. Un *barbare* qui fait la leçon aux fondateurs de la démocratie grecque, berceau de la civilisation!⁶¹ Les autres personnages qu'il rencontre sur son chemin, qu'ils soient connus ou pas, importants ou non, sont tellement artificiels que leur figuration, leur pertinence sont remises en cause. Il suffit qu'Anacharsis souhaite rencontrer telle ou telle personne pour que, quelques lignes ou paragraphes plus tard, son désir soit exaucé.⁶²

Autre fait gênant pour le lecteur; Barthélemy a décidé que la ville d'Athènes serait le lieu de résidence principal d'Anacharsis. Ce qui pourrait de prime abord être judicieux, devient vite fastidieux, car durant ses voyages, *ces amis* lui écrivent des lettres dans lesquelles ils décrivent les événements courants. Ceci suscite chez le lecteur ennui et lassitude. Barthélemy nous inflige alors la lecture presque intégrale

⁵⁹*Ibid.*, p.242.

⁶⁰*Ibid.*, p.242-243.

⁶¹*Ibid.*, p.289.

⁶²Pour plus de détails et d'exemples, voir M. BADOLLE, *ibid.*, p.244-246.

des lettres provenant de *ces amis* athéniens.⁶³ Certes, le XVIII^e siècle aimait les romans par lettres -le meilleur exemple étant *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau-, mais l'histoire se prête assez peu à ce genre, au point de s'en voir complètement dénaturée.

Barthélemy nous transmet souvent, par la bouche de ses personnages, des événements, bien sûr, mais aussi des idées d'auteurs anciens. La traduction qu'a fait l'auteur de leurs oeuvres n'est pas toujours exacte. Il transpose et adapte les passages qu'il leur emprunte en faussant leur sens original, en changeant l'ordre ou simplement en fabriquant des phrases ou des paragraphes de son crû. Pour fâcheuse qu'elle fût, cette méthode d'exposition était encore assez fréquente au XVIII^e siècle. C'est d'ailleurs l'une des principales caractéristiques du succès de l'*Anacharsis*: Badolle tente de nous le prouver en affirmant que Schlegel n'a relevé que deux erreurs, bien que certaines affirmations aient été révisées et même rejetées depuis. Cet ouvrage serait ainsi l'un des plus solides en matière d'histoire grecque, car l'auteur s'est constamment rapporté aux Anciens.⁶⁴ Il est regrettable que l'ouvrage ait été à ce point oublié que les études critiques qui lui sont consacrées sont extrêmement rares. A défaut d'une édition critique -indispensable vu l'ampleur de l'oeuvre- sans doute serait-il utile que des travaux d'ensemble lui fussent consacrés, à l'instar de ce qui a été fait récemment pour le *Tableau de Paris* de l'exact contemporain de Barthélemy, Louis-Sébastien Mercier.

Par contre, il est indéniable que Barthélemy est l'un des meilleurs hellénistes du siècle. Ce qu'il nous livre, c'est la fine fleur des connaissances en histoire politique, économique, sociale et religieuse. Et celles-ci ne varieront guère avant la seconde moitié du siècle suivant, lorsque les hellénistes allemands, français, anglais,

⁶³*Ibid.*, p.247-248.

⁶⁴*Ibid.*, p.267-268.

italiens et américains entreprendront des recherches plus poussées qui remettaient parfois en question ce qui semblait acquis, notamment dans le domaine de la religion et de l'archéologie. Barthélemy ne semble pas avoir tenu compte des travaux de J.-J. Winckelmann, père de l'archéologie.

Brisant la tradition d'écrire des dissertations trop spécialisées, comme le voulait la mode, Barthélemy entreprit de réunir dans un seul ouvrage tous ces détails et présenter à ses lecteurs des rencontres fictives avec de grands hommes de l'Antiquité grecque sous l'oeil attentif et curieux de son héros. Il va même nous amener au marché, nous introduire dans une cuisine antique et nous livrer quelques recettes que madame Vigée-Lebrun fit préparer lors d'une soirée *à la grecque!*⁶⁵

Grâce à cet ouvrage qui fut considéré à l'époque comme un chef-d'oeuvre, il fut reçu à l'Académie française en 1789, il fut donc le dernier académicien élu par l'ancienne Académie. Son élection eut lieu le 5 mars en dépit des difficultés dues à l'agitation politique qui devait déboucher sur la Révolution, son ami, le chevalier de Bouffler, directeur de l'Académie, étant retenu à Versailles en tant que député aux États Généraux. Les circonstances hors de l'ordinaire n'empêchèrent pas Barthélemy de participer aux sessions de l'Académie avant même qu'il n'y fût *officiellement* reçu. Il put occuper le vingt-cinquième fauteuil, occupé avant lui par Patru, l'abbé Boileau, Duclos; et qui appartiendra deux décennies plus tard, à Chateaubriand. On a reproché à Barthélemy son discours de réception à l'Académie le 25 août 1789, jugé futile, dans lequel il tenta de faire un éloge de son prédécesseur, un grammairien, physicien et traducteur: M. Nicolas Beauzée (1717-1789). Cet échec eut même des échos dans la *Correspondance littéraire* de septembre 1789.⁶⁶

⁶⁵*Ibid.*, p.383-384 et M. MOSSER. «Le souper grec», *Dix-huitième siècle*, no 15, 1983, p.157-160.

⁶⁶M. BADOLLE, *op. cit.*, p.126-131.

En 1790, il fut nommé membre de l'Académie de Marseille et membre aussi de la commission mandatée pour désigner le directeur de l'établissement des sourds-muets. Il dut également, cette même année, se faire représenter à la *Commission des Monuments* votée par la Constituante et en fut nommé vice-président.

En 1788, son ami, M. de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur à Constantinople, avait acheté une inscription et le lui en avait envoyé une copie. La difficulté était considérable et accentuée par les erreurs du copiste. Barthélemy réussit à les surmonter et en 1791 il rédigea une *Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens*. Il mit fin, grâce à cette dissertation, au débat sur l'ordre des mois athéniens. Fait remarquable pour l'époque, Barthélemy tenta de traiter scientifiquement de l'économie antique et devint donc un modèle à suivre dans ce domaine. Et comme les presses de l'Académie avaient cessé de fonctionner, Barthélemy décida de défrayer lui-même les coûts de l'édition en 1792.⁶⁷

A la suite de la suppression des académies en 1793, il fut arrêté après qu'un des commis de la Bibliothèque nationale l'ait dénoncé comme *coupable du crime d'aristocratie*.⁶⁸ Il en sortit seize heures plus tard. Il reçut la visite du ministre de l'Intérieur, Paré, pour être nommé aux fonctions de garde de la Bibliothèque nationale, offre qu'il refusa car tout ce qu'il désirait, et obtint d'ailleurs, c'était de conserver la fonction de garde des médailles au Cabinet. En 1792, il rédigea ses *Mémoires* et mourut le 30 avril 1795.⁶⁹

⁶⁷*Ibid.*, p.132-134.

⁶⁸*Ibid.*, p.135.

⁶⁹*Ibid.*, p.137-141.

A sa mort, plusieurs éloges furent prononcés: le premier, par le duc de Nivernais, Louis Mancini, et le second, par M. de Sainte-Croix. Deux autres furent publiés par Millin, qui travaillait avec le neveu de Barthélemy au cabinet des médailles et par de Lalande. Ces éloges, assez superficiels, furent éclipsés par celui que fit M. de Boufflers le 13 août 1806 et qui s'imposa en définitive. Il faudra attendre 1809 pour que Dacier insère une notice sur son ancien collègue dans le tome XLVII du Recueil de l'Académie des Inscriptions.⁷⁰

Conclusion du second chapitre

En dépit de l'oubli dans lequel il a sombré, Barthélemy connut une très belle carrière et acquit rapidement une certaine prestance dans le monde de l'érudition française. Il était également membre des Académies de Londres, de Madrid et de Pesaro. Son *Voyage du jeune Anacharsis* rassemble à lui seul toutes les données et les connaissances connues sur l'Antiquité grecque au XVIII^e siècle.

Nous avons pu remarquer que, vers la fin de sa vie, l'opinion publique était plus ou moins partagée à son sujet. Chateaubriand utilisa le même canevas, mais avec une conclusion et une orientation différentes dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. C'est probablement une des multiples raisons qui ont provoqué le déclin de l'influence de Barthélemy et de son *Anacharsis*. Mais c'est surtout parce que l'objet de recherche du monde de l'érudition française a simplement changé. D'une sage idéalisation de l'Antiquité au XVIII^e siècle, le XIX^e siècle a, quant à lui, suscité des études marquées au coin de la critique historique la plus exigeante et a donc suggéré le doute le plus sérieux. Comme l'a si remarquablement écrit Paul Hazard;

⁷⁰*Ibid.*, p.142.

« L'histoire fit faillite. Si l'on abandonna le passé, c'est qu'il apparut inconsistant, impossible à saisir, et toujours faux. On perdit confiance dans ceux qui prétendait le connaître; ou bien ils se trompaient, ou bien ils mentaient. Il eut comme un grand écroulement, après lequel on ne vit plus rien de certain, sinon le présent...»⁷¹

⁷¹P.HAZARD. *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*. Paris, librairie Arthène Fayard, 1961, p.27.

Chapitre III: Athènes

L'oeuvre de Barthélemy est monumentale, en ce sens qu'il a réussi à broser un tableau pertinent et assez complet du monde grec à l'époque classique. Sans doute ses contemporains en avaient-ils une vue assez juste, mais leurs connaissances étaient puisées à différentes sources: textes historiques, littéraires, philosophiques, géographiques, juridiques grecs et parfois latins; mais de synthèse, point. Or, *Le voyage du jeune Anacharsis* répond à ce besoin, sur un mode que les gens du XVIII^e siècle pouvaient trouver accessible, ce qui explique son extraordinaire succès. C'est que son travail est une véritable encyclopédie qui traite un peu de tout comme *l'Essai sur les moeurs* de Voltaire ou *l'Encyclopédie* de Diderot¹ et d'Alembert. En tant qu'*ancien*, Anacharsis aurait dû juger en *ancien*. Mais il examine les faits en *moderne*. En effet, il se complaît dans les moindres petits détails comme le faisaient les contemporains de Barthélemy. Mais cet anachronisme fit en même temps le succès de ce roman puisque l'on retrouvait en fait tout ce qui avait trait à l'Antiquité en tant que connaissance acquise au long des siècles.

En quelques milliers de pages, un lecteur tant soit peu curieux et cultivé pouvait trouver aisément tout ce dont il avait besoin pour connaître le monde grec dans ses manifestations politiques, sociales, économiques, religieuses et intellectuelles. Mais ce tableau qui a toutes les apparences de la véracité est en réalité marqué au coin des idées de son époque ou des siennes propres, et le jeune Anacharsis est en fait un voyageur des Lumières égaré dans le monde grec.² On retrouve les mêmes propos et préoccupations qu'au temps des Lumières malgré le fait qu'il y ait près de 22 siècles d'écart entre Barthélemy et Anacharsis. Et le meilleur exemple est, à notre avis, la

¹Au sujet de Diderot et ses opinions sur l'Antiquité grecque, voir R. TROUSSON, *op. cit.*, 1994, p.215-245.

²Pour approfondir le sujet, voir M. BADOLLE, *op. cit.*, p.280-331.

dualité Sparte-Athènes, si présente au XVIII^e siècle, qui s'est glissée dans cet ouvrage *antique*. Si Barthélemy décrit longuement les institutions, la société et l'économie, la religion, la vie intellectuelle des Grecs, il ne peut s'empêcher de porter un jugement sur ce qu'il décrit. C'est particulièrement vrai du portrait du régime politique d'Athènes et de Sparte. Sans aucune ambiguïté de sa part, il porte un jugement défavorable ou neutre sur Athènes et réserve toutes ses louanges pour Sparte.

Fidèle aux préoccupations de son époque marquée par la publication des grands travaux de Locke, Voltaire, Montesquieu et Rousseau sur la nature des régimes politiques, Barthélemy lui accorde une grande place. C'est pourquoi, nous nous proposons de traiter dans ce chapitre des institutions, mais aussi de la société, de la vie religieuse et de la vie intellectuelle à Athènes. Quant au chapitre suivant, il portera sur Sparte.

1. Les institutions

Lorsque les érudits abordaient l'histoire grecque, ils privilégiaient d'abord les institutions qu'ils connaissaient bien par les descriptions qu'en avaient laissées les historiens grecs eux-mêmes, et aussi parce que celles-ci étaient toujours présentes dans les textes littéraires ou même esthétiques.³ Ils pouvaient, en outre, réfléchir à loisir sur ce qu'avaient pu écrire sur celles-ci Platon, Aristote et Polybe. La politique d'Aristote, en particulier, servait de référence obligée lorsque l'on examinait les vertus et les mérites de tel ou tel type de régime. Il n'est donc pas étonnant que Barthélemy ait à

³Pour en savoir plus sur les institutions athéniennes, voir P. CABANES. *Introduction à l'histoire de l'Antiquité*. Coll. Cursus, série Histoire. Paris, Colin, 1992, chapitre IV; aussi un article de C. MOSSÉ. «La démocratie athénienne», *L'Histoire*, no 9, février 1979, p.24-31; et finalement, É. WILL, C. MOSSÉ et P. GOUKOWSKY. *Le monde grec et l'Orient*, tome II, *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*. Coll. Peuples et civilisations. Paris, Presses universitaires de France, 1975, particulièrement le second chapitre de la deuxième partie.

son tour annoncé une discussion sur la pertinence des trois régimes politiques monarchie, oligarchie et démocratie, et de leurs sous-groupes. Barthélemy choisit la monarchie comme modèle idéal, ce qui va l'amener à privilégier Sparte par rapport à Athènes.⁴

Barthélemy traite de la nature des gouvernements en imaginant, entre autres, une conversation entre Anacharsis et Aristote.⁵ Celui-ci estime qu'il faut examiner les causes qui créent, maintiennent ou détruisent les États au cours des siècles, et donc proposer un modèle cohérent de gouvernement. Ce modèle est celui de l'utilité publique. Il part du principe qu'elle compte ou ne compte pas pour tout. Là où elle compte pour tout, on retrouve la monarchie tempérée (un seul homme au pouvoir), le gouvernement aristocratique (plusieurs hommes ont le pouvoir) et le gouvernement républicain (le peuple a le pouvoir). Si au contraire elle compte pour peu, c'est la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie. Ce qui est intéressant, c'est que les trois derniers sont en fait la corruption des trois premiers.⁶

La monarchie tempérée est assurément le meilleur gouvernement car elle est dirigée par un seul homme qui obéit aux lois et se distingue par sa puissance, ses lumières et ses vertus. Les lois y ont une importance primordiale car elles représentent en fait l'âme de l'État. Par contre, elles doivent être excellentes. Barthélemy s'avance jusqu'à penser que l'obéissance aux lois, même mauvaises, vaut mieux que l'inobservance de bonnes. Elle devient tyrannie lorsque le souverain rapporte tout à lui et détient un pouvoir excessif; le gouvernement aristocratique exige que ceux qui

⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 6, chap. LXII

⁵J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁶J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

se partagent le pouvoir possèdent l'amour de la patrie et du bien. Mais il peut facilement dégénérer en oligarchie lorsque le choix des gouvernants repose sur leurs richesses matérielles. Quant au gouvernement républicain, qui est en fait une aristocratie élargie en nombre, il peut facilement se pervertir en démocratie lorsque les plus pauvres ont trop d'influences dans les délibérations publiques.⁷

L'étude qu'il fait des institutions d'Athènes est évidemment marquée par ce présupposé initial, et il ne faut pas être grand clerc pour voir en filigrane une critique acérée de la démocratie athénienne. Sans doute décrit-il en détail le fonctionnement et les pouvoirs du conseil (*Boulè*) et de l'assemblée (*Apella*), de même que le rôle qu'y jouent ceux qui y sont convoqués. Mais il s'applique surtout à prouver que ces institutions ne remplissent aucunement leur tâche et qu'en réalité, elles ne peuvent être que frappées d'incapacité.⁸

Sans doute Barthélemy consent-il à reconnaître quelque vertu à la démocratie. Elle est le régime des peuples civilisés. Elle présente donc certains avantages en ce sens qu'elle facilite l'examen minutieux des lois. Mais là s'arrêtent ses mérites car innombrables sont ses déficiences.⁹

La démocratie est, par nature, inefficace parce que les discussions s'y éternisent, qu'un accord entre les membres d'une même assemblée y est impossible et que les relations entre le Conseil et l'Assemblée du peuple sont par essence laborieuses. Solon tenta bien au V^e siècle de la faire fonctionner, mais sans succès durable. Au contraire,

⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁸*Ibid.*, vol. 2, chap. XIV-XIX.

⁹*Ibid.*, vol. 2, chap. XIV, p.296-297.

le régime monarchique est plus efficace car la volonté d'un seul est immédiatement exécutoire. Donc, Pisistrate représente le tyran qui, devenu roi, fit le bonheur de ses sujets.¹⁰

Souvent, aussi, Barthélemy estime que l'abus de pouvoir déçoit, mais que celui de la liberté déçoit encore plus.¹¹ Il félicite même Lysandre d'avoir détruit tous les gouvernements démocratiques, synonymes de cruauté, de despotisme et d'anarchie.¹² Et même s'il indique, à un certain moment, que la démocratie est le régime des peuples civilisés, il ne fait seulement que reconnaître la complexité de la chose en affirmant qu'il faut un certain degré d'intelligence pour être à la fois sujet et souverain, sans, toutefois, prétendre être d'accord avec cette doctrine.¹³

Comme bon nombre de ses contemporains, Barthélemy considère Périclès comme celui qui, le premier, a plongé la Grèce dans la guerre et le désordre pour assouvir ses besoins d'argent et ses ambitions personnelles. Il a corrompu son peuple en reléguant aux oubliettes la grandeur de la vertu que l'on peut retrouver, par exemple, chez Lycurgue et Epaminondas. Périclès fut un politicien dangereux et cruel parce qu'il a fait vendre 5 000 citoyens pour promulguer une loi pour ensuite la violer.¹⁴ Les héros, pour les gens du XVIII^e siècle, doivent être parfaits, ceux qui ne brillent par aucune action d'éclat se voient, à tort ou à raison, accablés de tous les défauts. Comme le souligne Badolle, cette attitude n'est pas étrangère au sentiment et au désir de liberté

¹⁰*Ibid.*, vol.6, chap. LXII.

¹¹*Ibid.*, vol. 6, chap. LXI.

¹²*Ibid.*, vol. 6, chap. LXII.

¹³M. BADOLLE, *op. cit.*, p.297.

¹⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 2, chap. VI.

de la société des années 1780. Les modèles directement tirés de l'Antiquité vont prendre de l'importance. Les révolutionnaires en ont largement tiré profit.¹⁵

Anacharsis affirme que les Athéniens;

«...sont moins effrayés que les étrangers, des vices de la démocratie absolue. L'extrême liberté leur paroît un si grand bien, qu'ils sacrifient jusqu'à leur repos. D'ailleurs, si les dénonciations publiques sont un sujet de terreur pour les uns, elles sont, pour la plupart, un spectacle d'autant plus attrayant qu'ils ont presque le goût décidé pour les ruses et les détours du barreau: ils s'y livrent avec cette chaleur qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. Leur activité se nourrit (...) Des sublimes discussions de leurs intérêts, et c'est peut-être à cette cause, plus qu'à toute autre, que l'on doit attribuer cette supériorité de pénétration et cette éloquence importune qui distinguent le peuple de tous les autres.»¹⁶

Il y a seize tribunaux de justice à Athènes.¹⁷ Être juge, nous affirme Barthélemy, ce n'est ni une charge, ni une magistrature, mais plutôt une commission passagère, une fonction avilie par les motifs qui déterminent la plupart à s'en acquitter car l'appât du gain les rend assidus aux tribunaux, ainsi qu'à l'assemblée générale. Il y a dix tribunaux principaux regroupant environ 500 juges chacun, ce qui nous paraît un peu excessif. Il semble que cet intérêt marqué de Barthélemy pour le système judiciaire en général ait une connotation contemporaine. Anacharsis *a vu* des juges distraits, *a vu* des hommes puissants insulter des pauvres, *a vu, a vu, a vu...* Badolle estime que l'on pourrait tirer un parallèle avec la poésie *J'ai vu* de Voltaire qui lui a valu la Bastille.¹⁸

¹⁵*Ibid.*, p.305-306.

¹⁶J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...op. cit.*, vol. 2, chap. XVIII, p.334.

¹⁷*Ibid.*, vol. 2, chap. XV.

¹⁸M. BADOLLE, *op. cit.*, p.335.

Anacharsis nous renseigne aussi sur les lois et les peines. Les lois sont gravées sur des colonnes, mais elles ne suffisent plus. Il faut donc les compléter par la jurisprudence. La peine de mort est réservée à ceux qui commettent des sacrilèges, des profanations, des crimes contre l'État, à ceux qui désertent ou livrent une ville à des ennemis et enfin aux criminels de tout acabit, que leurs motifs soient religieux ou privés. La corde, le fer, le poison punissent ceux qui ont tué quelqu'un, bien qu'il arrive que ce soit avec la bastonnade, la noyade ou la chute dans un gouffre dont le fond était hérissé de pointes. Ceux qui sont en attente de jugement, de leur exécution ou encore de l'extinction définitive de leurs dettes, demeurent confinés en prison. On pouvait sévir aussi en privant l'individu de ses droits.¹⁹

2. Société et économie

Dans la foulée de Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*, Barthélemy accorde une place importante à la société et à l'économie. Il prend d'abord acte de la diversité des structures sociales. Les habitants de l'Attique sont, soit des citoyens, soit des étrangers domiciliés, soit des esclaves. Au départ étaient reconnus comme citoyens tous ceux qui venaient s'y établir. Une fois le pays peuplé, ce privilège ne fut accordé qu'à ceux qui arrivaient avec leur famille et finalement à ceux qui avaient rendu quelques services à l'État et qui étaient considérés comme athéniens d'adoption. Le titre de citoyen devint synonyme de groupe social privilégié, supérieur à tous les autres. Il régnait là un certain arbitraire. Le titre fut refusé à Perdicas, roi de Macédoine, qui en était pourtant digne, et accordé par contre à Denys, tyran de Syracuse, et Evagoras, roi de Chypre.²⁰

¹⁹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 2, chap. XIX, p.335-340.

²⁰*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.113.

A l'époque où Anacharsis visite la Grèce, la classe des citoyens est formée de gens nés d'un père et d'une mère qui sont l'un et l'autre citoyens. Mais si un enfant naît d'un Athénien et d'une étrangère, il jouira seulement de la condition de la mère. Cette restriction fut apportée par Périclès, ce qui lui permit de retrancher du groupe des citoyens près de 5 000 hommes désormais considérés comme esclaves et qui, partant, furent vendus à l'encan. Mais il transgressa la loi qu'il avait imposée au profit de son fils illégitime, pourtant né d'une mère étrangère.²¹

Les citoyens les plus riches bénéficiaient, du fait même de leur aisance, de très nombreux avantages qui échappaient au règne de la loi. Ils étaient étroitement solidaires les uns des autres et s'entraidaient dans de multiples occasions, pour autant que leurs intérêts concordassent. Pour augmenter leur influence, ils n'hésitaient pas à se constituer une véritable clientèle formée de pauvres qui leur rendaient de nombreux services, en contrepartie de leur protection.²²

Les étrangers domiciliés étaient environ 10 000 en Attique.²³ La plupart exerçaient des métiers ou servaient dans la marine. Libres et indépendants, ils étaient protégés par l'État, mais ils ne pouvaient pas participer à la vie politique. Anacharsis estime qu'ils étaient utiles à la République qui les redoutait, car ils représentaient la liberté mais, considérés comme apatrides, ils étaient méprisés par le peuple. Ils devaient payer un tribut annuel au trésor public, sinon ils perdaient leur liberté et devaient se trouver un patron sinon, ils se voyaient dépouillés de leurs biens. L'exemption de tribut pouvait être accordée à celui qui rendait des services à l'État. Même dans les

²¹*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.112.

²²*Ibid.*, vol 2, chap. IV, p.112-113

²³*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.110-111.

cérémonies religieuses, ils étaient mis en quelque sorte à l'écart. S'ils osaient s'immiscer subrepticement dans la classe des citoyens, ils étaient poursuivis en justice ou vendus comme esclave. Les affranchis jouissaient des mêmes privilèges et étaient frappés des mêmes incapacités.²⁴

L'esclavage est largement répandu. Le nombre d'esclaves supplantait celui des citoyens, comme c'était le cas partout ailleurs en Grèce. Rien que dans l'Attique, ils étaient, selon Anacharsis, environ 400 000. Ces esclaves, le plus souvent d'origine étrangère, provenaient de Thrace, de Phrygie, de Carie et des pays habités par des barbares, ou encore des Grecs d'origine, souvent vaincus par les armes.²⁵ Les esclaves sont des hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes qui, comme dans les temps modernes d'ailleurs, seront traités comme de la véritable marchandise, procurant d'énormes bénéfices.²⁶

Leurs tâches étaient considérables: cultiver les terres, travailler dans les manufactures, exploiter les mines, suer dans les carrières et aussi dans les maisons. S'ils étaient oisifs, ils devaient être privés de nourriture. L'affranchissement demeurait toujours possible quand ils combattaient pour la République ou s'ils pouvaient témoigner d'un attachement exceptionnel à leur maître. S'ils manquaient à leurs devoirs, le maître pouvait les marquer au fer, les condamner à faire tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, les séparer de leur femme, mais il ne pouvait, en aucun cas, attenter à leur vie. Si l'esclave pouvait prouver, hors de tout doute

²⁴*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.110-115.

²⁵*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.105-109.

²⁶Sur l'esclavage voir C. MOSSÉ, «L'esclavage a-t-il existé?», *L'Histoire*, no 64, février 1984, p.26-33 et P. VIDAL-NAQUET. *Le chasseur noir: formes de pensée et formes de sociétés dans le monde grec*. Paris, La Découverte/Maspero, 1983, chapitre III.

raisonnable qu'il était maltraité, il devait se rendre au temple de Thésée et demander d'être confié par l'État à un maître moins rigoureux.²⁷ Il est vrai que les plus intelligents d'entre-eux arrivaient à servir leurs intérêts aussi bien que ceux de leur maîtres. Certains les enrichissaient et s'enrichissaient en même temps ce qui leur permettait de se procurer des protections et de vivre dans un luxe qu'Anacharsis qualifie de révoltant.²⁸

Barthélemy ne limite pas son étude à l'analyse des classes sociales. Il consacre plusieurs passages à ce que nous appellerions aujourd'hui la vie privée. C'est ainsi qu'il s'intéresse à la condition féminine. Celle-ci varie en fonction du rang social des femmes, mais elles sont soumises à un certain nombre de contraintes, dont celle d'obéir à leur mari et de respecter en tout temps des règles de décence extrêmement strictes. La bienséance voulait qu'elles ne sortent pas seules, de jour comme de nuit. En réalité, cette loi n'était guère respectée. Celles qui appartenaient au groupe des citoyens les plus pauvres vquaient librement à leurs occupations. Quant aux autres, il était d'usage qu'elles fussent accompagnées de femmes-esclaves ou d'eunuques, surtout dans les cérémonies civiques ou religieuses. Barthélemy estime que les femmes, écartée du pouvoir politique, étaient portées à la volupté, car elles étaient plus sensibles que les hommes à l'influence du climat. Il semble que leur principale ambition était d'être aimées et de soigner leur mise, ce qui semble avoir été surtout le cas des courtisanes. A vrai dire, leur vertu reposait sur la crainte du déshonneur.²⁹

²⁷J.-J. BARTHÉLEMY. *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 2, chap. VI, p.108.

²⁸*Ibid.*, vol. 2, chap. VI, p.108-109.

²⁹*Ibid.*, vol. 2, chap. XX, p.353-359.

Barthélemy consacre quelques paragraphes à l'étude du caractère athénien. Regard ambigu, pas toujours défavorable, mais qui en fin de compte met en exergue sa légèreté, son insouciance, sa paresse, son goût effréné du divertissement, mais aussi son orgueil et son insolence, sa méchanceté parfois tempérée par une certaine aménité. Les traits de caractère doivent sans nul doute être mis en parallèle avec l'incapacité des Athéniens à se gouverner d'une manière raisonnable.³⁰ Il va de soi que Barthélemy ne peut ignorer l'apport considérable d'Athènes à la vie intellectuelle et artistique, aussi reconnaît-il que les Athéniens peuvent être éclairés, raffinés, sensibles et plein de goût.³¹

Bien qu'il n'établisse pas clairement le lien entre la vie sociale et la vie économique, il consacre quelques passages à celle-ci. Sans doute ses propos ne sont-ils pas rigoureux car les renseignements qu'il fournit sont dispersés et sans véritables liens les uns avec les autres.³² Il faut tout de même noter ici que Barthélemy est sensible à l'intérêt que suscitent les questions économiques au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ce qui entraîna la publication d'ouvrages importants, véritables fondements des sciences économiques modernes. Que ce soient *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith (1776) ou les ouvrages des physiocrates français qui prônaient la supériorité de l'agriculture comme source de richesse, par exemple, François Quesnay dans le *Tableau économique* (1758) ou Jacques Turgot dans *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* (1776). Il faut tout de même faire remarquer que les quelques passages qu'il consacre à la vie économique lui permettent de se démarquer de nombre d'historiens contemporains pour lesquels l'histoire économique n'existait tout simplement pas.

³⁰*Ibid.*, p.365-366.

³¹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.302.

³²J.-J. BARTHÉLEMY. *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, entre autres vol. 5, chap. LV et LVI.

Barthélemy insiste sur la valeur de l'agriculture fondée essentiellement sur le blé, la vigne et l'olivier dont l'importance était si considérable que les Athéniens les ont en quelque sorte sacralisés en les mettant sous la protection de trois divinités: Déméter, Dionysos et Athéna. Il s'intéresse aussi aux techniques agricoles et à leur perfectionnement par Démocrite, Archytas et Epicharme qui ont conduit à l'amélioration des rendements et des espèces. Il en allait de même pour l'élevage, essentiellement celui des moutons.³³

Il accorde une grande place au commerce international qui était une composante majeure du monde grec. Il constate que les Grecs ont mis sur pied un véritable empire colonial qui n'avait pas d'autre but que de servir les intérêts de la métropole. Il décrit aussi les relations commerciales que les Athéniens entretiennent avec les pays riverains de la mer Noire auxquels ils achètent du bois de construction, des esclaves, du sel, du miel, de la cire, de la laine et des peaux contre de l'huile, des métaux comme l'argent ou des objets finis comme les armes.³⁴

Barthélemy consacre plusieurs passages au système fiscal athénien. Il constate la place prépondérante que s'est appropriée l'État qui possède terres, forêts, maisons qu'il loue ou aliène et qui se réserve 1/24 de la production argentifère. Là ne s'arrête pas son rôle. Il perçoit un tribut sur les affranchis et les étrangers, multiplie amendes, prélèvements ou confiscations selon les besoins. Mais le budget n'en demeure pas moins déficitaire. L'État athénien procède alors à des levées forcées ou oblige les citoyens fortunés à équiper des galères, nourrir les pauvres, entretenir les gymnases.³⁵

³³*Ibid.*, vol.5, chap. LIX.

³⁴*Ibid.*, vol 5, chap. LV.

³⁵*Ibid.*, vol. 5, chap. LVI.

Ces descriptions consacrées à la vie économique permettent à Barthélemy de livrer quelques réflexions sur la valeur morale de la richesse. Il rappelle la théorie de Platon dans la République qui voulait que l'or et la vertu fussent comme deux poids sur une balance, de telle sorte que l'un monte pendant que l'autre descend. Ainsi donc, Athènes ville vouée à l'argent est menacée de dépravation, alors qu'une ville de l'intérieur -et sans doute Barthélemy pense-t-il à Sparte- est beaucoup plus susceptible, parce que plus pauvre, de demeurer vertueuse.³⁶

3. Vie religieuse

Barthélemy aborde les questions religieuses dans le livre III. Il rappelle que les douze dieux principaux étaient originaires d'Égypte et de Libye. Par la suite, les Grecs en acceptèrent d'autres, originaires de Thrace et de Phrygie. Ces dieux en vinrent à éclipser les rois plus ou moins légendaires comme Thésée et Erechthée.³⁷

Contrairement aux religions d'origine chrétienne, il n'existait pas, dans la religion grecque, de corps de doctrine, d'institutions ou de liturgie fermement établies et qui s'imposaient jusque dans les moindre détails de la vie quotidienne. Seuls se détachent des célébrations solennelles comme les fêtes et les mystères d'Eleusis, les fêtes de Délos ou les jeux olympiques. La croyance suffisait: celle qui persuadait que les dieux existaient et qu'ils récompensaient la vertu autant dans la vie terrestre que dans l'Au-delà.³⁸

³⁶*Ibid.*, vol. 5, chap. LV.

³⁷Au sujet de la religion et de son influence, voir M. JOST. *Aspects de la vie religieuse en Grèce, du début du V^e siècle à la fin du III^e siècle av. J.-C.* Coll. Regards sur l'histoire. Paris, Sedes, 1992.

³⁸J.-J. BARTHÉLEMY. *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 3, chap. XXI, p.4.

On peut se demander si Barthélemy, par le truchement d'Anacharsis, n'accorde, en fin de compte, que peu de place à la religion. Celle-ci apparaît comme un instrument de domination qui facilite l'exécution des lois et l'ordre social. Les prêtres ne répandraient-ils pas l'erreur et ne chercheraient-ils pas à en profiter?³⁹ Et assez curieusement, il n'accorde presque pas de place à la mythologie, pourtant très appréciée chez ses contemporains. Mais peut-être ne souhaitait-il pas s'étendre davantage sur un sujet qu'il jugeait sans doute banal et bien connu. Comme le remarque Badolle, il lui importe peu que les dieux portent des noms latins, et donc que la mythologie grecque ait influencé la religion romaine.⁴⁰ Il faut préciser que les gens du XVIII^e siècle considéraient la religion au double point de vue de l'histoire et de la théologie.

A l'époque des Lumières, l'évolution de la religion grecque était méconnue, et la théologie grecque, étant plus que sommaire, ne suscitait aucun commentaire. Bien entendu, les érudits du XVIII^e siècle ne jugeaient pas nécessaire de discourir sur les *superstitions* grecques, un faux problème, selon eux. La religion relevant de la littérature ou de l'art ne pouvait susciter aucun jugement d'ordre moral. Seul son aspect esthétique comptait. Barthélemy partageait, sans aucun doute, ce point de vue. Le monde musulman ou le monde chrétien offrait, à cet égard, plus d'intérêt. Quant à la religion considérée comme un phénomène anthropologique, nous en sommes encore très loin à cette époque.

³⁹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.293.

⁴⁰*Ibid.*, p.268 et 294.

4. Vie intellectuelle

Habité par des préoccupations intellectuelles et conscient que la vie de l'esprit était un maillon important dans toute civilisation, Barthélemy s'est longuement étendu sur ce sujet, d'autant plus que la France du XVIII^e siècle s'abreuvait volontiers à la culture athénienne. Il accorde évidemment une grande place à la philosophie qui jouissait au siècle des Lumières d'un prestige sans faille.⁴¹ Du même souffle, il adhère sans sourciller aux préjugés de ses contemporains, ce qui signifie que Socrate et Aristote occupent l'un et l'autre une place importante dans l'oeuvre de Barthélemy.

Quant à Platon, bien que Barthélemy l'ait souvent cité et évoqué, et qu'il lui ait consacré tout un chapitre, il n'occupa jamais la place de son maître et de son disciple. Peut-être faut-il mettre en cause les accusations de charlatanisme portées contre lui par Voltaire, provoquées probablement par le mépris de ce philosophe à l'égard des poètes.⁴² Plus largement, il faut prendre en compte que le XVIII^e siècle a préféré Aristote à Platon. L'idéalisme et le caractère mystique de la philosophie platonicienne ne pouvaient être appréciés par les intellectuels des Lumières, presque tous habités par l'idée de raison. Singulier retour des choses qui avait vu Platon supplanter Aristote chez nombre d'intellectuels de la Renaissance.

Barthélemy s'intéresse aux fondements de la philosophie grecque et constate que celle-ci est indissociable des sciences, singulièrement de l'astronomie et des mathématiques. Il imagina une discussion entre Anacharsis et Euclide sur la pluralité des mondes, les théories concernant le mouvement des planètes qui changent au gré des conceptions des astronomes, le dilemme entre la primauté de l'observation ou celle de

⁴¹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 3, chap. XXIX.

⁴²M. BADOLLE, *op. cit.*, p.307-308.

la théorie, et enfin, l'évolution possible de l'astronomie.⁴³

Il s'intéresse aussi à Thalès qui eut le mérite d'étudier la nature par des voies simples et qui s'imposa comme un grand mathématicien. Quant à Pythagore, il est surtout célèbre par sa philosophie initiatique qui déboucha sur une véritable école. Selon l'auteur, c'est Thalès qui a formé Anaxagore, qui a produit la plus saine théologie, qui a fait naître Socrate et la morale la plus pure.⁴⁴ Socrate s'est même vu consacrer un chapitre tout entier dans lequel il expose les grandes lignes de sa philosophie et de son enseignement.⁴⁵ Les dernières lignes qui racontent sa mort, sont un véritable hommage: *«ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice»*.⁴⁶

Barthélemy estime que deux sujets suscitent l'attention des philosophes: comment le monde est gouverné et comment il convient de gouverner les hommes. Platon, à qui un chapitre entier est consacré, veut former dans sa République un gouvernement où les vertus rendent les peuples heureux; ce qui ressemble étrangement au gouvernement de Sparte.⁴⁷

⁴³J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, col.3, chap. XXIX-XXXI.

⁴⁴*Ibid.*, vol. 3, chap. XXIX.

⁴⁵J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 7, chap. LXVII.

⁴⁶*Ibid.*, vol. 7, chap. LXVII, p.168.

⁴⁷*ibid.*, vol. 5, chap. LIV.

Barthélemy fait de la philosophie un éloge, sans doute parce que nombre de ses contemporains qui la pratiquaient ont été persécutés pour s'être consacrés à la Vérité. Par contre, il ose affirmer, en plein XVIII^e siècle, que la philosophie ne peut suffire à former les hommes d'État et les grands généraux.⁴⁸ Il lui arrive aussi d'en dénoncer les égarements.⁴⁹ Mais ces deux côtés de la médaille sont en fait très représentatifs de la pensée de Barthélemy; il nous donne l'impression de ne jamais se compromettre mais, concernant la philosophie, les insinuations négatives ont été placées dans la bouche d'un prêtre dont la réputation est détestable, ce qui pourrait laisser entendre, en fin de compte qu'il estime fort la philosophie. D'ailleurs, une de ses branches, la logique, attire son attention, surtout les rapports entre l'individuel et le général.⁵⁰

Les ouvrages qu'Anacharsis trouva dans la bibliothèque d'Euclide sur la logique sont en petit nombre puisque le phénomène est relativement nouveau à cette époque. La logique naturelle veut que nous comparions deux ou plusieurs idées pour en démontrer la raison ou l'opposition. D'où l'importance d'aller au-delà de l'individualité de chaque chose pour pouvoir permettre la généralisation. Mais cette dernière a provoqué chez les peuples éclairés l'éclosion d'un monde idéal.⁵¹ Ceci n'est sûrement pas étranger à la perception qu'avaient Barthélemy et ses contemporains. L'idéalisation de Sparte au XVIII^e siècle, on l'a vu, a été telle, qu'il est presque totalement impossible d'en fixer les bornes. Barthélemy transpose ainsi ses intuitions sur Sparte, sur la cité idéale du monde classique: que ce soit celle de Platon ou non.

⁴⁸*Ibid.*, vol. 3, chap. XXIX.

⁴⁹*Ibid.*, vol. 3, chap. XXX.

⁵⁰M. BADOLLE, *op. cit.*, p.294 et 296.

⁵¹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. LVII.

De la logique, l'art de penser, Barthélemy passa à la rhétorique, l'art de parler. Il remarque que celle-ci s'opposa autrefois à la poésie parce qu'elle permettait de célébrer les dieux, les héros et ceux qui avaient péri glorieusement. Mais elle finit par la surpasser. Il estime qu'on reconnaît une grande nation à ce qu'elle possède de grands orateurs qui contribuent à la rendre polie, éclairée, sensible, pleine d'esprit et de goût, alors que les nations qui en sont dépourvus demeurent barbares, ce qui est le cas de la Carie, de la Mysie et de la Phrygie qui font preuve d'un extrême mauvais goût qui se traduit par les discours d'orateurs surchargés de fioritures et de styles pompeux. En guise de comparaison, Barthélemy mentionne le dépouillement de la rhétorique spartiate, fruit d'une civilisation austère et frugale où quelques mots peuvent suffire à résumer un traité de morale ou de politique.⁵²

Il y a deux catégories d'orateurs; ceux qui désirent éclairer le peuple par l'éloquence, comme Périclès, défendre des gens comme Antiphon ou ajouter de la poésie à la philosophie comme Platon et Démocrite. Il y a ensuite ceux qui se servent de la rhétorique pour discourir soit sur la nature des gouvernements ou des lois, soit sur les moeurs, les sciences et les arts. Ce sont les sophistes.⁵³ Anacharsis affirme que l'élégance et la beauté qui ornent les ouvrages de ceux-ci finissent par fatiguer le lecteur par leurs outrances esthétiques et leur recherche de l'éclat. Ils n'en ont que pour l'éloge de tout et de rien, sur Hercule, sur les demi-dieux, voire même sur le sel. Ils abusent de la dialectique et ses infinies subtilités au point de décourager la plupart de leurs lecteurs. Toutefois, Barthélemy ne mésestime pas leurs talents qui se manifestent partout, dans les assemblées, dans les tribunaux, dans les écoles mais c'est justement le fait qu'ils en aient qui les rendent dangereux.⁵⁴

⁵²*Ibid.*, vol. 6, chap. LVIII.

⁵³J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁵⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

Au terme de cette description des bons et mauvais usages de la rhétorique, Barthélemy fait un bilan sur ce qui sépare les idéaux prônés par les rhétoriciens et la réalité qui est toute autre. La perfection, quoiqu'ils en pensent, n'étant pas de ce monde, leur raisonnement tombe à plat. De toute façon, la civilisation n'a pas permis à l'homme de l'atteindre. Tout ce qu'il a réussi à faire c'est de substituer des lois faites par les hommes aux lois faites par les dieux, de substituer dans les mœurs l'hypocrisie à la vertu, dans les plaisirs, l'illusion à la réalité, dans la politesse, les manières au sentiment. Donc, partout, règne l'artifice sur la vérité. Chez les nations éclairées, souvent considérées comme supérieures aux autres, elles n'ont de prépondérant que l'art de feindre.⁵⁵

A l'instar de tous les intellectuels du XVIII^e siècle, Barthélemy s'intéresse à l'histoire comme discipline de formation et aussi à sa pratique. Il remarque le large éventail d'historiens, depuis les premiers qui n'avaient comme source que leurs propres souvenirs jusqu'à Acusilaus, Phérécide, Hécatée, Xanthus et Hellanicus qui donnent à l'histoire une plus grande portée. Leur champ d'action se limitait souvent à celui de leur ville ou de leur région. Barthélemy estime que le premier véritable historien est Hérodote. Celui-ci sut s'imposer par son aptitude à envisager les événements qu'il décrit à la fois dans la longue durée et dans leur diversité géographique. Mais si Hérodote a su dépasser le cadre grec pour composer une véritable histoire du bassin oriental de la Méditerranée, la plupart des autres historiens affichent un mépris certain pour tous ceux qui ne sont pas Grecs et dont on peut, par conséquence, ignorer l'histoire. En lisant les historiens, Anacharsis y dénote donc un certain mépris, une certaine ignorance des Grecs concernant les autres peuples éloignés. Il nous en donne quelques exemples comme Éphore qui avait pris l'Ibérie pour une ville.⁵⁶

⁵⁵J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁵⁶*Ibid.*, vol. 7, chap. LXV.

Thucydide captiva aussi Barthélemy, et l'exil de près de vingt ans qu'il dut subir n'y est certes pas étranger. C'est qu'il utilisa cette période de temps pour rédiger son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, où il y raconte sa participation en tant que général dans l'armée athénienne. Il en eut donc une expérience directe qu'il précisa davantage par les renseignements qu'ils put tirer des généraux et des hommes politiques athéniens et spartiates. Barthélemy admire le style et la qualité de l'information de l'histoire ainsi que la réflexion historique qui s'en dégage. Comparativement à Hérodote, Thucydide est habité par un plus grand sens de la vérité et de l'exactitude. Barthélemy va même jusqu'à dire qu'il n'a pas écrit *un espèce de poème* où se mêlent les souvenirs et le *merveilleux*, mais plutôt des annales, une histoire dont il fut le témoin idéal. Il lui reconnaît un sens de la réflexion juste et profond. Après la mort de Thucycide, Xénophon continua la tradition de l'histoire grecque, mais sur un mode mineur.⁵⁷

Bien qu'ils soient fort différents, Barthélemy considère que ces trois hommes sont les seuls véritables historiens que la Grèce ait connu. Du même souffle, il tente de résumer, en quelques termes lapidaires, ce qui constitue l'essentiel de leur conception de l'histoire. Tout dépend de la fatalité pour Hérodote avec une divinité jalouse qui élève les hommes pour ensuite les faire sombrer dans l'abîme, de la prudence avec Thucydide qui ne voit dans les échecs que les erreurs des chefs, de l'administration ou de l'armée; et de la pitié envers les dieux pour Xénophon pour qui les succès ou les revers dépendent de leur faveur ou de leur colère.⁵⁸

⁵⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁵⁸*Ibid.*, vol. 7, chap. LXV

A trois reprises, Barthélemy traite du théâtre: dans *l'Histoire du théâtre des Grecs* (chapitre LXIX), la *Représentation des pièces* (chapitre LXX) et les *Entretiens sur la nature et l'objet de la tragédie* (chapitre LXXI). Anacharsis s'intéresse bien entendu aux origines de cet art dont il décrit les premiers balbutiements de même que les préventions de Solon qui s'inquiétait que la fiction, fondée sur le mensonge et l'illusion, finirait par contaminer la politique et la religion.

C'est à Eschyle que revient le titre de Père de la tragédie. Barthélemy l'absout d'avoir péché contre les lois de la tragédie en faisant de l'illusion une réalité où il recréait la scène et le lieu de l'action. A l'encontre de ses contemporains, Anacharsis ne semble pas choqué d'y voir des *monstruosités* et il trouve dans son oeuvre une grandeur et une morale puissantes.⁵⁹ Avec Sophocle, un troisième, puis un quatrième acteurs apparaissent dont l'un deviendra le protagoniste. Sans doute l'apparition de quelques personnages muets lui valut-elle quelques reproches mais aussi des louanges, car ils apportèrent à la tragédie un climat de sensibilité jusqu'alors inconnu. Néanmoins, Barthélemy regrette qu'il n'ait pas atteint, par peur, à la véritable grandeur, notamment en escamotant la notion d'héroïsme, si présente encore chez Eschyle.⁶⁰

Ce qui fait dire à Anacharsis qu'Eschyle représente les hommes plus grands que nature; Sophocle, comme ils devraient être; et Euripide, comme ils sont.⁶¹ Quant au chapitre LXX, il est une espèce de conclusion d'une dissertation que Barthélemy avait lu à l'Académie des Inscriptions en 1770 sur le nombre de pièces jouées à Athènes.⁶²

⁵⁹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.327.

⁶⁰J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 7, chap. LXIX

⁶¹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁶²M. BADOLLE, *op. cit.*, p.270.

Mentionnons ici que les érudits du XVIII^e siècle avaient peu d'estime pour la tragédie grecque que l'on comparait défavorablement à la tragédie française. A cet égard, son jugement sur les théories de la tragédie est identique à celui de ses contemporains. Sans doute Barthélemy s'abrite-il derrière les opinions d'Aristote. En réalité, il reprend à son compte les opinions de Marmontel, de Voltaire et de Le Batteux. C'est probablement pour cette raison qu'il ne saisit pas l'aspect religieux de la tragédie grecque, qu'il ne tient pas compte de l'importance des légendes, mésestime l'importance du chœur et reproche aux grands tragiques grecs de toujours mettre en scène des rois.⁶³ Donc, en étant prisonnier des idées de son temps, Barthélemy n'a pu comprendre la tragédie grecque dans toute son ampleur, particulièrement dans sa dimension religieuse.⁶⁴

Il s'intéresse aussi à Aristophane, le grand auteur comique. Cet intérêt est assez singulier car au XVIII^e siècle il était méprisé. Aristophane fut stigmatisé pour avoir participé à la condamnation de Socrate et, de ce fait, d'avoir bafoué la philosophie. Diderot le considère avec mépris et ne lui ménage pas ses sarcasmes; Voltaire, dans son *Commentaire sur Corneille*, le traite de bouffon et de fourbe; Marmontel le qualifie de scélérat, de comique grossier et obscène, sans goût et sans mœurs. Barthélemy prit le contre-pied de l'opinion de ses contemporains en le louangeant et en traduisant quelques-uns de ses plus beaux vers.⁶⁵

⁶³*Ibid.*, p.320 et 323-325.

⁶⁴*Ibid.*, p.326.

⁶⁵*Ibid.*, p.316-319.

Conclusion du troisième chapitre

Comme nous venons de le constater, Barthélemy ne put se soustraire aux différentes influences propres à son siècle. Son *Voyage du jeune Anacharsis* reflète l'idée que l'on se faisait de l'histoire de la Grèce ancienne au XVIII^e siècle; un pays divisé entre deux villes, l'une représentant la vertu et la sagesse, l'autre démocratique mais corrompue. Il a construit son héros avec ces contraintes modernes malgré son désir d'essayer de penser en *ancien*. Il est évident que Barthélemy prend parti contre Athènes, du moins au plan politique, économique et social, car comme tous ceux qui s'étaient frottés à la culture antique, il admire la culture athénienne.

Chapitre IV: Sparte

Sparte a souvent été idéalisée au cours de l'histoire; les Juifs de l'époque hellénistique considéraient ses habitants comme les descendants d'Abraham; les Vénitiens de la Renaissance en ont fait le modèle de la république aristocratique; les juristes anglais du XVII^e siècle y trouvaient les fondements de la monarchie constitutionnelle; les révolutionnaires de l'an II l'ont revendiquée, ainsi que, plus tard, les idéologues nazis.¹ Au XIX^e siècle, le mythe spartiate s'éteindra en France au profit de l'Athènes bourgeoise, pour ressusciter en Allemagne avec le mythe dorien.² L'Allemagne s'est donc attachée de Sparte au XIX^e siècle, voyant en elle des vertus aristocratiques et guerrières qu'elle a idéalisée. Elle l'associa à un État allemand hiérarchisé et militarisé (la Prusse). Il faut toutefois préciser que la guerre patriotique était la seule à être adulée. Les guerres de conquêtes, comme celles de César ou Alexandre, rappellent trop souvent les entreprises françaises, que ce soit au XVII^e ou au XIX^e siècle.³ Il fallait bien alors, que la France, rivale de l'Allemagne, s'imprégnât de l'image de l'Athènes bourgeoise.⁴

¹C. MOSSÉ, «La vérité sur Sparte», *L'Histoire*, no 51, décembre 1982, p.17. Sur Sparte, réelle et mythique, voir un ouvrage assez complet, autant en France qu'en Italie, en Angleterre et en Allemagne: E. RAWSON. *The spartan tradition in european thought*. Oxford, Oxford University press, 1969; ainsi que S. L. MARCHAND. *Archaeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*. New Jersey, Princeton University press, 1996 pour l'Allemagne; T. SPENCER, *op. cit.*, pour l'Angleterre et C. J. RICHARD. *The Founders and the Classics; Greece, Rome and the American Enlightenment*. Cambridge, Harvard University press, 1994 pour les États-Unis.

²A. SCHNAPP-GOURBEILLON, «L'invasion dorienne a-t-elle eut lieu?», *L'Histoire*, no 48, septembre 1982, p. 38.

³G. LAUDIN. «Grands hommes et génie en Allemagne», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.221.

⁴A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *op. cit.*, p.38; pour la formation de l'Athènes bourgeoise P. VIDAL-NAQUET. *La démocratie grecque vue d'ailleurs: essais d'historiographie ancienne et moderne*. Coll. Histoires. Paris, Flammarion, 1990, p.167-209.

Pour les gens du XVIII^e siècle, Sparte représenta la modération et sa constitution leur sembla parfaite. Ses principaux adeptes sont, entre autres Rousseau et Mably, mais aussi, pour ce qui nous concerne, Barthélemy. À ceux-ci il faut ajouter quelques artistes comme Cochin qui dessina Lycurgue, et Lagrené qui peignit une scène où une mère spartiate toute entière habitée par des sentiments patriotiques, bien entendu, donne un bouclier à son fils (*La mère Lacédémonienne*).⁵

Dans la société du XVIII^e siècle, Sparte est tellement louangée qu'elle figure au premier rang dans l'*Encyclopédie* au détriment d'Athènes. La plupart des articles concernant l'Antiquité furent écrits par le chevalier de Jaucourt qui témoigne d'une admiration sans bornes pour la ville de Sparte. Turpin eut aussi la chance de pouvoir collaborer à l'*Encyclopédie*, notamment pour l'article *Athènes* du *Supplément*. Mais comme Rousseau et Mably, Turpin prend partie pour Sparte, mais une Sparte mythique qui n'a évidemment aucun fondement historique.⁶ La plupart ne se réfèrent jamais aux sources antiques. Ce qu'ils désirent au fond c'est rejeter le temps présent et faire de cette cité antique un modèle.

Sparte, ville idyllique par excellence, ne fait pas exception sous la plume de Barthélemy. Ses louanges, rassemblées en onze chapitres consécutifs, sont fidèles aux discours de Rousseau et de ses contemporains et portent sur la bonté et la nature. Il est certain que Sparte représente l'antithèse d'Athènes et, en tant que telle, elle doit être ce que l'autre n'est pas. Par conséquent, les monuments ne sont pas aussi riches, pour ne pas dire qu'ils sont médiocres, comme le constate Anacharsis. Pourtant, selon lui, les monuments spartiates inspirent probablement plus de vénération. Ce qui fait dire

⁵J. SEZNEC. «L'invention de l'Antiquité», *Studies on Voltaire*, no 155, 1976, p.2041-2042.

⁶C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.479-483.

à notre philosophe voyageur qu'un amateur d'art serait sûrement déçu d'une visite à Sparte, mais combien ébloui lorsqu'il connaîtrait la ville un peu mieux! Il serait ainsi en mesure de constater *LA* perfection héritée de Lycurgue et de son institution.⁷

1. Les institutions

Malgré sa préférence marquée pour Sparte, Barthélemy ne s'est pourtant pas attardé à ses institutions.⁸ Il leur porte tout de même une certaine attention qui caractérisent bien le caractère singulier de cet état en même temps qu'elles le séparent de la démocratie athénienne contre laquelle il nourrissait tant de prévention.

Le modèle spartiate par excellence était généralement représenté par la monarchie dont Pisistrate était le représentant le plus illustre. Mais Barthélemy prit comme *héros* Lycurgue dont il admire rôle dans la législation, la pratique gouvernementale, l'éducation, la religion et le service militaire. Bref, Lycurgue demeure le souverain le plus accompli de la monarchie spartiate, en même temps qu'il symbolise à lui seul ce que fut Sparte, à tout de moins dans l'esprit de ses admirateurs.

Au début, le pouvoir fut partagé entre vingt-huit vieillards expérimentés et deux rois. Ces derniers détenaient le droit de présider ce qu'Anacharsis nomme le Sénat. A ces deux corps venait se superposer l'Assemblée du peuple. L'équilibre était donc maintenu entre les rois et le peuple grâce à ce Sénat. Par contre, la fonction de sénateur et celle du roi étant à vie, le pouvoir risquait ainsi de reposer sur la collusion

⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLI.

⁸Au sujet des institutions, voir P. CABANES, *op. cit.*, p.133-135; É. WILL, C. MOSSÉ et P. GOUKOWSKY, *op. cit.*, p.151-155.

entre les uns et les autres, sans possibilité d'opposition.⁹

C'est cette crainte qui fut à l'origine de la division du pouvoir: on créa cinq magistrats désignés éphores ou surveillants, nommés tous les ans par le Sénat pour éviter les abus du pouvoir perpétuel, et qui reçurent aussi le mandat de défendre le peuple en cas d'oppression. Cette réforme, oeuvre du roi Théopompe, provoqua l'apparition de l'oligarchie, venant ainsi modifier la constitution de Lycurgue, avec son mélange de royauté, d'aristocratie et de démocratie.¹⁰

Barthélemy s'appuie évidemment sur Montesquieu qui, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* comme dans *l'Esprit des lois* s'interroge sur les qualités qui font que tel ou tel régime politique est meilleur que les autres. Il écarte la classification proposée par Aristote dans sa politique: démocratie, aristocratie et monarchie pour en proposer une nouvelle; la république dont l'Antiquité, en particulier Athènes, fournit le modèle, la monarchie que l'on retrouve en France et en Angleterre, le despotisme qui est le partage de l'Orient. Il associe à la république la vertu, à la monarchie l'honneur et au despotisme la crainte.¹¹

Les bons gouvernements sont ceux qui font appel à la vertu ou à l'honneur, ce qui élimine le despotisme. Il prend appui sur Montesquieu pour considérer le régime monarchique de Sparte comme étant le meilleur, écartant de ce fait, la démocratie athénienne, source de corruption et d'excès de tous ordres. Ainsi donc, Sparte est un véritable modèle politique avec les rois dont les pouvoirs sont certes étendus, mais qui

⁹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol.5, chap. XLV

¹⁰J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

¹¹C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.519.

administrent l'état avec sagesse et modération. Rien n'est plus redoutable que la démocratie, car les excès sont plus terribles et plus fréquents que ceux de la monarchie. Il s'agit ici d'une des idées principales qu'Anacharsis rapporta de son voyage en Grèce.¹²

Barthélemy accorde une place primordiale à la monarchie. Bien que celle-ci fût en quelque sorte double, elle parvenait à se maintenir parce que l'un des deux rois réussissait toujours, avec l'aide des magistrats et du peuple, à imposer sa volonté. Barthélemy consacre plusieurs passages à ce que l'on pourrait appeler les corps intermédiaires qui conseillent ou contrôlent le pouvoir royal, dont le premier serait le Sénat (*Gérousia*). Il le décrit comme le lieu où sont traitées les questions de paix et de guerres, les alliances et les affaires importantes de l'État. Ceux qui le composent sont évidemment des hommes qui se sont distingués toute leur vie et qui sont âgés d'une soixantaine d'années au moins. Anacharsis ne s'inquiète guère de la perte possible, due à l'âge, de la raison. En effet, les corps et les âmes des Spartiates vieillissent beaucoup moins rapidement que partout ailleurs!¹³

Quant au tribunal des époures, il servait à garder et à surveiller les lois et les mœurs. Les époures détenaient certains pouvoirs comme celui de juger les rois que l'on soupçonnait de crime contre l'État. Ils se sont longtemps montrés les ennemis non seulement des rois mais aussi des sénateurs jusqu'à ce qu'ils deviennent finalement leurs protecteurs.¹⁴

¹²M. BADOLLE, *op. cit.*, p.297.

¹³J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLV.

¹⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

Il y avait enfin l'Assemblée du peuple (*Apella*), formée de deux chambres: la petite assemblée et l'assemblée générale. La première, composée uniquement de Spartiates, s'occupait de sujets aussi divers que la succession au trône, l'élection ou la déposition des magistrats, les délits publics, les grandes questions touchant la religion ou la législation, et n'était composée que de Spartiates. La seconde était composée de représentants de différentes villes de la Laconie et des pays alliés et traitait de problèmes relatifs aux questions de paix, de guerres et d'alliances et comprenait, entre autres, des députés des différentes villes de la Laconie et des pays alliés. En réalité, le rôle de l'une et de l'autre était plutôt modeste par rapport à celui qui était imparti aux rois et au Sénat.¹⁵

Barthélemy affirme que la nature est, par essence, à l'opposé de ce que sont les lois. La nature représente les individus sans relations les uns avec les autres, tandis que les lois existent, au contraire, pour statuer sur les relations entre les gens. Il nous explique l'importance de la chose avec quelques exemples dont celui que nous pouvons tous concevoir, c'est-à-dire que des instituteurs, quoiqu'instruits et éclairés, forment néanmoins des sauvages. Mais il insiste aussi, et surtout, sur la supériorité spartiate en la matière puisque les instituteurs ont éduqué une nation déjà formée, preuve de génie selon lui, et qui, de surcroît, a osé restreindre les besoins de ses habitants au minimum. C'est ce que prône d'ailleurs la législation de Lycurgue.¹⁶

Pour Barthélemy, la législation spartiate semble donc fort pertinente. Elle représente le système politique le plus remarquable jamais mis au point par l'homme. Il est fondé sur le mépris du luxe et des besoins superflus, sur la sagesse et la simplicité

¹⁵J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

¹⁶*Ibid.*, vol. 5, chap. XLVI.

des lois et des coutumes, la rigueur de l'éducation, le patriotisme, les vertus militaires les plus strictes quoique édifiées sur la défense plutôt que sur l'offensive.¹⁷ La peine de mort n'est pas volontiers appliquées, si ce n'est qu'après une très longue et minutieuse enquête. Pour éviter tout débordement de sentiments, l'exécution du condamné par strangulation, à l'exclusion de toute autre forme de supplice, était habituellement pratiquée.¹⁸

Pour ce qui concerne les grands hommes qui ont jalonné l'histoire grecque, quatre retiennent son attention: à Athènes, Aristide et Phocion remarquables par leur intégrité et leur sens de la justice, à Thèbes, Epaminondas à la fois grand chef de guerre et homme politique de valeur, mais c'est Lycurgue, législateur de Sparte qui dota sa ville d'un système de lois qu'il recueillit, selon la légende, en Crète, en Asie et en Egypte, voire de la bouche même de l'oracle de Delphes. C'est à partir de cette époque que s'épanouirent les *vertus spartiates* fondées sur l'obéissance, l'éducation et la pratique des bonnes moeurs. Si grande était la réputation de Lycurgue qu'il devint le modèle des hommes spartiates.¹⁹

Barthélemy lui consacre d'ailleurs plusieurs de ses chapitres: sur sa vie et sa législation.²⁰ Aucun autre personnage de cette époque n'a mérité plus d'attention que lui dans l'Anacharsis, car il a appris à ces concitoyens que le bonheur reposait sur la liberté de l'âme et un corps sain. Barthélemy insiste pour nous convaincre que des hommes éclairés ont autrefois réussi à confier les sauvages des forêts à des instituteurs

¹⁷C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.1150-1152.

¹⁸J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLVI.

¹⁹*Ibid.*, vol. 5, chap. XLIV

²⁰*Ibid.*, vol. 5, voir les chapitres XLIII (*Idées générales sur la législation de Lycurgue*), XLIV (*Vie de Lycurgue*) et LI (*Défense des lois de Lycurgue; causes de leur décadence*).

sages qui les ont éduqués, alors, que dire de Lycurgue qui a modifié le comportement d'une nation déjà formée! Et quel courage lui a-t-il fallu pour demander à cette nation de renoncer aux passions, aux idées, aux goûts, aux habitudes et aux prétentions de chaque individu. C'est ce qui caractérise ce législateur qui a donc transporté ses habitants sous un nouveau ciel.²¹

2. Société et économie

L'éducation des Spartiates a suscité de nombreuses réflexions au siècle des Lumières, notamment dans l'*Émile* de Rousseau. Ce sujet se retrouve aussi dans l'*Anacharsis*, particulièrement dans le chapitre XLVII. Ce qui retient notre attention, c'est qu'elle était commune aux pauvres et aux riches, mais aussi publique. Les détails que Barthélemy évoque sur le sujet semblent avoir pour but de démontrer la perfection de l'éducation spartiate en la comparant implicitement avec celle d'Athènes. Là aussi, Barthélemy est bien de son époque par son parti-pris sans concession pour Sparte.

Anacharsis dénonce les peuples civilisés, en particulier les Athéniens, auxquels il attribue des sentiments de violence, de cruauté et de haine. Sa préférence va à l'état de la nature, synonyme de bonheur et de joies.²² Vivant dans l'état de nature, les Spartiates sont confiants et forts, mais surtout *égaux*; ils sont respectueux envers les lois. C'est là l'essence même du bonheur. Et comme le mentionne Badolle, l'auteur impose cette préférence dès la seconde phrase de l'ouvrage; il affirme que les Grecs, sous les ordres de chefs audacieux, ont augmenté leurs besoins et leurs maux.²³

²¹*Ibid.*, vol. 5, chap. XLVI.

²²*Ibid.*, vol. 1, Introduction.

²³M. BADOLLE, *op. cit.*, p.288.

Le style de vie des Spartiates a suscité de nombreux débats à l'époque des Lumières. Toujours habité par ses préjugés à l'endroit d'Athènes, Barthélemy s'attache à exalter Sparte. En cela, il suit la voie tracée par Jean-Jacques Rousseau qui participa très activement au grand débat du milieu du siècle sur la supériorité de la simplicité, de l'austérité et de la vertu contre le culte de la richesse et du bien-être, ce qui amenait les historiens à utiliser des exemples empruntés à Athènes et à Sparte.²⁴

En 1750, Rousseau publia son *Discours sur les sciences et les arts* dans lequel il condamnait sans appel l'Athènes bourgeoise qu'exaltaient Mandeville, Melon et Voltaire et construisit une Antiquité mythique et non historique pour ruiner son image. C'était-là postuler l'existence d'une cité idéale moins fondée sur les institutions politiques que sur la pureté de ses moeurs. Pour lui, Sparte, et dans sa foulée la Rome républicaine, symbolisait véritablement la pureté originelle de la nature, tout à l'opposé d'Athènes et de la Rome impériale, parangons de la corruption morale et politique.²⁵

Etant en quête du bonheur, Anacharsis, un bon sauvage de Scythie empreint de l'état de la nature, parcourt la Grèce de façon à s'imprégner d'une autre nature qui renforce la sienne. Tout au long de son périple, il va constater les effets dévastateurs et l'action corruptrice de la civilisation dans ses aspects politiques, militaires et guerriers. Il méprisa les conquérants, les ambitions des princes qui mènent directement à la guerre et la religion puisqu'elle est un instrument de domination. Seule Sparte échappe à ses critiques.²⁶

²⁴*Ibid.*, p.300-302.

²⁵C. GRELL, *Le dix-huitième siècle...*, *op. cit.*, p.460-464 et pour plus d'informations sur Rousseau et Sparte, voir E. RAWSON, *op. cit.*, p.231-241.

²⁶M. BADOLLE, *op. cit.*, p.287-288.

La société spartiate attire longuement l'attention de Barthélemy. Le nouveau-né n'est laissé en vie que si son état physique lui permet d'être utile à la République, dans le cas contraire, il est jeté dans un gouffre. Il couchera sur un bouclier à côté d'une lance pour pouvoir, déjà, se familiariser avec ces armes. Jamais on ne doit le terroriser, le contraindre, ni restreindre aucun de ses mouvements pour qu'il jouisse pleinement des douceurs de la vie. Dès qu'il atteint l'âge de sept ans, son père doit le faire éduquer selon les lois, faute de quoi il sera lui-même privé de ses droits de citoyens. Cette éducation sera assurée par des surveillants, mais les magistrats et même de simples citoyens sont autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, voire à le châtier. Cette éducation, avec l'âge, deviendra de plus en plus stricte. Ainsi, ses cheveux seront-ils rasés et il devra marcher nu-pieds.²⁷

Pour éviter l'embonpoint, symbole de mollesse, il passera une bonne partie de la journée au gymnase, moins pour apprendre à vaincre un adversaire que pour acquérir le sentiment de l'honneur utile dans la victoire comme dans la défaite. Plus encore, il sera soumis, à l'âge de dix-huit ans, lors de la fête de Diane, à des fustigations. Les exécuteurs, les spectateurs et bien entendu la victime doivent demeurer insensibles, faute de quoi les bourreaux redoublent d'ardeur. L'éducation des filles spartiates diffère de celle des Athéniennes. Elles ne sont pas enfermées mais elles apprennent à danser, à chanter, à lutter entre elles, à lancer le javelot.²⁸

Rien dans l'habillement des Spartiate ne permet de les distinguer selon leur rang ou leur niveau. Ils portent tous une tunique courte en laine avec par dessus un manteau ou une cape. Les femmes portent aussi une tunique courte avec une robe qui descend

²⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLVII.

²⁸J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

jusqu'aux talons. Les jeunes ont des vêtements légers et sans manches pour faciliter leurs mouvements dans la course, aux sauts et à la lutte. Ces vêtements sont attachés aux épaules par des agrafes et sont entourés par une ceinture, de sorte que, de chaque côté, on aperçoit une fente.²⁹

Barthélemy explique que Lycurgue a préféré purifier les mœurs des femmes en faisant accepter naturellement par tous que le port du voile corresponde aux diverses étapes de la vie des femmes. Avant son mariage, elle sort en public le visage à découvert; après, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle porte un voile. Ces femmes, pense Barthélemy, sont très étroitement surveillées mais en même temps, tellement pures, tellement respectueuses, qu'elles adoptent le voile spontanément. Contrairement aux Athéniennes, elles sont soumises mais non étouffées, car elles sont écoutées et respectées. Elles ont une telle considération pour le courage et la vertu qu'elles ne peuvent que conseiller à un fils sur lequel courent toute sorte de rumeurs, de s'employer à les faire cesser ou d'envisager le suicide; ce qui est évidemment contraire aux mœurs athéniennes.³⁰

Barthélemy ne semble pas s'intéresser à la pédérastie spartiate³¹, ou peu s'en faut.³² Lorsque les garçons sont pris en charge par les hommes les plus respectables de la République, ils sont alors soumis à certaines pratiques qu'Anacharsis traite de particulières. Il nous explique que le jeune homme spartiate doit absolument, sous peine d'amende, recevoir les «...*attentions assidues d'un honnête jeune homme attiré*

²⁹*Ibid.*, vol. 5, chap. XLVIII.

³⁰J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

³¹Voir C. MOSSÉ. «La vérité sur Sparte», *op. cit.*, p.23.

³²J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol 5, chap. XLVII.

*auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont elle paroît être l'emblème.»*³³ Anacharsis compare ces relations à celles d'un père pour son fils, à celles d'un frère pour son frère.

«Ces associations qui ont souvent produit de grandes choses, sont communes aux deux sexes, et durent quelques fois toute la vie. Elle étaient depuis longtemps établies en Crète; Lycurgue en connut le prix, et en prévint les dangers. Outre la moindre tache d'imprimerie sur une union qui doit être sainte, qui l'est presque toujours, couvrirait pour jamais d'infamie le coupable et seroit même, suivant les circonstances, puni de mort, les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées qui se font un devoir d'assister à leurs exercices, et d'y maintenir la décence, aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'Irène, ou chef particulier qui commande chaque division. Cet Irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de son courage et de sa prudence, l'honneur d'en donner des leçons à ceux que l'on confie à ses soins.»³⁴

Leurs maisons sont petites et construites sans art. Il est vrai que peu de Spartiates savaient lire, écrire et compter. Ils ne s'y entendaient guère en géométrie, en astronomie et en d'autres sciences. Insensibles à la comédie comme à la tragédie, ils ne considèrent le théâtre que comme un lieu d'exercice. Sans doute aimaient-ils la musique, mais, contrairement aux Athéniens, ils méprisent l'art oratoire, la rhétorique et les sciences. Et aux étrangers qui leur en faisaient le reproche, ils répondaient qu'ils étaient bien content de ne pas être affectés des vices athéniens. Pourtant, malgré le manque d'instruction, les Spartiates sont beaucoup plus éclairés que les autres estime Barthélemy.³⁵

³³*Ibid.*, p.107.

³⁴*Ibid.*, p.108-109.

³⁵*ibid.*, vol. 5, chap. XLVIII.

Les Spartiates, contrairement aux Athéniens, sont hostiles au luxe et à toutes les formes de mollesse, dont, entre autres, les onguents, lotions et parfums.³⁶ Ils préfèrent s'adonner à la pratique des sports et des exercices de toutes sortes: nage, course, lutte, arts martiaux. Ils n'aiment rien tant que d'assister à des jeux guerriers et de participer à des repas entre hommes pris en commun. A Sparte, les gens âgés sont vénérés, consultés, écoutés. La vieillesse n'est pas synonyme de faiblesse mais d'honneur, ce qui provoque la risée des Athéniens, surtout dans leur théâtre.³⁷

Au plan économique, Barthélemy s'intéresse en premier lieu au système monétaire qui est réduit à sa plus simple expression, car les Spartiates, gens austères, n'ont que faire de la richesse. La monnaie n'est composée que de pièces de cuivre, l'or et l'argent étant perçus comme des poisons.³⁸

Le système agraire est fondé sur les prescriptions de Lycurgue. Les terres laconiennes sont divisées en 39 000 portions dont 9 000 reviennent aux Spartiates dont chacune est cultivée par un chef de famille. En aucune manière il ne peut la vendre, la donner ou la partager car elle revient de droit à son fils aîné.³⁹

Cet intérêt appuyé de Barthélemy pour le droit d'aînesse témoigne bien de la mentalité des hommes de son époque, généralement attachés à ce système de transmission de la propriété. Le système agraire spartiate, en apparence égalitaire, a

³⁶A ce sujet, voir un article intéressant: P. FAURE. «Les parfums de la Grèce.», *L'Histoire*, no 65, mars 1984, p.44-51.

³⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 8, chap. LXXI.

³⁸*Ibid.*, vol. 5, chap. XLIII.

³⁹*Ibid.*, vol. 5, chap. XLVI.

profondément marqué les admirateurs de Sparte qui voyaient là un modèle de société dont on pouvait légitimement s'inspirer.

C'est sur cela que se sont appuyés les admirateurs de Sparte pour dire que ses citoyens étaient «égaux». En réalité, les terres n'étaient pas distribuées selon la superficie, mais selon le rendement. Ce qui fait que chacun avait la même quantité d'orge, de fruits et de légumes. Par conséquent, les Spartiates pouvaient tous accorder approximativement le même temps à leurs terres; laissant ainsi le reste pour se consacrer à la défense de leur patrie.⁴⁰ Barthélemy reproche à Montesquieu d'avoir cru au partage des biens à Sparte alors qu'il ne se serait fié, selon l'auteur, qu'aux lois de la Crête.⁴¹

3. Vie religieuse

La religion des Spartiates présente de nombreuses similitudes avec celle des autres Grecs, en ce sens qu'ils adorent les Dieux et les héros (Hercule, Castor. Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue).⁴² Barthélemy s'étonne toutefois que des personnages féminins comme Hélène et Clytemnestre accèdent à la même gloire que leurs époux Ménélas et Agamemnon. Barthélemy est frappé par la crédulité étonnante des Spartiates qui croient aux spectres et aux superstitions; pratiques encouragées par les Éphores qui prennent les songes qu'ils font durant leurs déambulations nocturnes pour des réalités.⁴³

⁴⁰C. MOSSÉ, «La vérité sur Sparte», *op. cit.*, p.18.

⁴¹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.272.

⁴²J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLIX.

⁴³J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

Leurs prières sont courtes et n'ont d'autre but que de demander aux dieux la grâce de faire de bonnes actions et de pouvoir supporter l'injustice, autre preuve de vertu chez ces gens. Leur religion est évidemment d'essence guerrière et ils ont représenté leurs dieux en fonction de cette conception. C'est ainsi qu'ils ont remplacé les ailes des divinités telles que Vénus et Mars par des armes et placé la statue de la mort à côté de celle du sommeil pour mettre en parallèle ces deux phénomènes. Barthélemy est impressionné par le sens de la sobriété, de la discipline et de la pudeur qui caractérisent les Spartiates lors de leurs fêtes à caractère religieux, de même que par la simplicité qu'ils déploient lors des fêtes d'Hyacinthe au cours desquelles ils permettent aux esclaves de manger à la même table que leurs maîtres.⁴⁴

Dans ses mémoires et dans sa correspondance, Barthélemy manifeste un certain sens de la dérision à l'endroit de la religion, sans doute parce qu'il n'a guère apprécié ses anciens professeurs jésuites et aussi parce que, à l'instar de ses contemporains, il croyait à un certain désenchantement du monde. Il affirme que le merveilleux s'estompe dès lorsqu'on tente de le définir et que les prêtres qu'il traite de fourbes profitent de l'ignorance des hommes, mais qu'ils réussissent tout de même à leur faire croire qu'ils concourent à leur bonheur.⁴⁵ C'est pourquoi il décrit avec une profusion de détails parfois inutiles les croyances et les pratiques religieuses des Athéniens; alors qu'il se contente d'effleurer en quelques pages celle des Spartiates. Sans doute appréciait-il leur tiédeur en ce domaine.

⁴⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁴⁵M. BADOLLE, *op. cit.*, p.294.

4. Vie militaire

S'il existe une différence entre Athènes et Sparte, c'est ce mode de vie guerrier.⁴⁶ Sparte est fondamentalement un état guerrier. Tout en dépend, que ce soit au plan politique, religieux ou social. Ainsi, les garçons sont-ils élevés pour devenir des soldats par toute une série d'exercices et d'épreuves. Même les filles doivent apprendre à lutter et à courir, nues comme les hommes. On s'attend à ce qu'elles enfantent de préférence des mâles quitte à s'unir à des partenaires différents.⁴⁷

L'armée spartiate est composée de quelque 1 500 cavaliers et 30 000 fantassins, regroupés en cinq phalanges, commandées par un polémarque, elles-mêmes divisées en unités plus restreintes jusqu'à l'énomotie. Les soldats, dont l'âge varie de vingt à soixante ans, sont armés de piques et de poignards et protégés par un bouclier d'airain de forme ovale, clairement identifié à son possesseur. Ils sont vêtus d'une casaque rouge pour donner l'illusion du sang.⁴⁸

La stratégie repose sur l'attaque. Avant tout engagement, le roi, à l'instar d'Hercule, immole une chèvre. Et les soldats doivent faire montre d'un courage sans faille, fondé sur le sentiment de l'honneur et le sens du sacrifice. Toute fuite est sanctionnée sévèrement. Quant à ceux qui meurent au combat, ils sont enterrés avec les autres citoyens, mais ils sont revêtus d'un vêtement rouge et portent un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières spartiates. Une sépulture leur sera accordée, rappelant leurs faits d'armes. Les cadavres ennemis ne sont point exposés

⁴⁶J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. L.

⁴⁷C. MOSSÉ, «La vérité sur Sparte», *op. cit.*, p.19.

⁴⁸J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. L.

publiquement car ils sont considérés comme des lâches et donc laissés sur le terrain.⁴⁹

Barthélemy constate que cette armée, qui a la responsabilité de la Laconie toute entière, comprend moins de Spartiates et de Laconiens que de supplétifs ou de mercenaires. Ainsi, à la bataille de Platée, on comptait 35 000 Hilotes contre 10 000 Spartiates. A vrai dire, la supériorité de cette armée résidait surtout dans ses alliances avec ses alliés, ce qui compensait pour les faibles effectifs spartiates.⁵⁰

Barthélemy décrit la Cryptie d'une manière différente de ses contemporains qui l'ont toujours considérée comme un massacre annuel barbare.⁵¹ Barthélemy accorde de l'importance à cette *chasse* aux Hilotes, qu'il considère comme une stratégie préparatoire en vue d'assurer la puissance militaire spartiate de la cité, un peu comme Platon qui la classait comme un exercice d'endurance.⁵² Lors de la Guerre du Péloponnèse, Thucydide raconte que les Spartiates, toujours *méfiant*s lorsqu'il s'agit d'Hilotes, leur ont tendu un piège. Ils ont offert l'affranchissement à ceux dont l'attitude et le comportement méritaient examen. Ceux qui le firent, se virent revêtu d'une couronne et firent le tour des sanctuaires, pour disparaître. Pierre Vidal-Naquet nous fait remarquer que personne ne peut affirmer de quelle façon ils furent éliminés ni quand, sinon qu'*antérieurement* selon Thucydide.⁵³ Il en va de même pour Barthélemy, qui raconte que le gouvernement fit disparaître 2 000 Hilotes qui avaient

⁴⁹J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁵⁰J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

⁵¹ Voir l'annexe E: *Quelques textes sur la Cryptie* à la page 117.

⁵²M. BADOLLE, *op. cit.*, p.272; voir aussi J. DUCAT. «Le mépris des Hilotes», *Annales, économies, sociétés, civilisations*, no 6, novembre-décembre 1974, p.1461 et J. DUCAT. *Les Hilotes*. Coll. Bulletin de correspondance hellénique, supplément XX. Paris, Diffusion de Boccard, 1990, p.23.

⁵³P. VIDAL-NAQUET. *Les assassins de la mémoire*. Première édition: 1987. Coll. Points, Paris, Seuil, 1995. Document électronique <http://www.anti-rev.org/textes/VidalNaquet87c/part-1.html>

montré trop de courage, sans que l'on connaisse la manière dont ils ont péri. Il déclare aussi qu'ils sont difficiles à gouverner à cause de leur nombre, de leur valeur et de leurs richesses. Il s'écarte donc des pensées traditionnelles puisque les plus grands admirateurs de Sparte ne peuvent rester insensibles à la cruauté que les Spartiates avaient envers les Hilotes.⁵⁴ Claude Mossé nous rappelle que plusieurs soulèvements de ces derniers étaient sûrement l'une des conséquences directes de cette barbarie.

5. L'Arcadie

Nous avons décidé d'inclure cette région dans le chapitre sur Sparte puisqu'elle porta ombrage sur cette dernière. Cette contrée utopique fit rêver les Anciens mais aussi les Modernes, jusqu'au XVIII^e siècle. Pensons simplement aux *Bergers d'Arcadie* de Nicolas Poussin. Bref, l'Arcadie apparaît comme le lieu d'élection d'une société idéale, vivant dans un paysage riant empreint de douceur et de paix, où plantes, animaux et humains vivent ensemble en parfaite harmonie. En réalité, la région est quasi-désertique et pauvre.

En conduisant son héros en Arcadie, Barthélemy nous décrit des montagnes impressionnantes mais peuplées de bêtes sauvages. Le réseau hydrographique est irrégulier, voire dangereux. Les cours d'eau se transforment parfois en torrents abondants qui ruinent les terres et les rendent impropres à la culture. Malgré tout, l'Arcadie demeure pour Barthélemy un lieu enchanteur à cause de ses prairies fertiles, une fraîcheur du climat qui invite au repos et la pureté de quelques-uns de ses cours d'eau.⁵⁵

⁵⁴J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*, vol. 5, chap. XLII.

⁵⁵*Ibid.*, vol. 5, chap. LII.

Quant aux Arcadiens, ils apparaissent comme bienfaisants, respectueux des lois de l'hospitalité, travailleurs, excellents guerriers. Ils n'ont pas d'armée propre mais s'engagent comme mercenaires. En effet, l'Arcadie ne constitue pas un Etat mais est plutôt formée de plusieurs républiques liées les unes aux autres par des relations plus ou moins lâches, comme Mantinée et Tégée.⁵⁶

Sans doute peu de temps avant l'arrivée d'Anacharsis, les Arcadiens tentèrent une vaste entreprise de centralisation, dans le but de pouvoir statuer plus efficacement sur les problèmes de guerre et de paix. Cette confédération rassemblent des villes plus ou moins jalouses les unes des autres et dont les plus importantes sont Mantinée et Tégée. Des troubles s'en suivirent, et le thébain Épaminondas profita de la situation pour battre Sparte et cette confédération à la bataille de Leuctre en 371 et à celle de Mantinée en 362.⁵⁷

Au plan religieux, les Arcadiens honorent le dieu Pan. De nombreux temples, statues, autels, bois sacrés, voire des pièces de monnaie lui sont consacrés. Il les protège, en effet, contre les animaux nuisibles qui menacent leurs troupeaux. Ils sont également persuadés qu'il récompense et punit les hommes durant leur vie. Ils organisent en son honneur des jeux célébrés dans lesquels les athlètes sont parfois amenés à fouetter la statue de ce dieu pour le punir lorsque la chasse a été défavorable. Sur l'Arcadie, donc, Barthélemy semble avoir été à la fois émerveillé et surpris. Comme chez les Spartiates, les Arcadiens misent sur les vertus et la bonté naturelle. Mais Barthélemy nous indique tout de même que Platon refusa l'honneur que lui avait fait les Arcadiens de lui demander de préparer à leur intention des textes de lois. C'est

⁵⁶J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, loc. cit.

⁵⁷J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, loc. cit.

qu'il avait entendu dire que les Arcadiens n'accepteraient jamais l'égalité des biens.⁵⁸
Ils n'étaient donc pas si *parfaits*!

Conclusion du quatrième chapitre

Sparte représenta un modèle de vertus, de morales civiques et patriotiques. Elle fut vantée par plusieurs et glorifiée par antithèse, par rapport à Athènes. Elle doit une bonne partie de sa réputation à Lycurgue qui lui donna ses lettres de noblesse, du moins était-ce l'opinion de Barthélemy et de bien d'autres, qui admiraient sa législation et la constitution dont il dota Sparte ils admirent aussi le patriotisme des Spartiates.

⁵⁸J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *loc. cit.*

Conclusion générale

Le voyage du jeune Anacharsis connut un grand succès littéraire mais également un succès politique. Les révolutionnaires eux-mêmes y ont cherché des exemples de personnages importants. Chateaubriand affirma que la Révolution avait été faite par des gens de lettres, préoccupés davantage par Rome et Athènes, et qui désiraient amener leur pays aux moeurs antiques. Des figures de rhétorique, amusantes, sont demeurées célèbres comme «*je jure sur la tête de Brutus*». A l'instar de Cloots, plusieurs personnes ont choisi de se nommer comme les Anciens, espérant ainsi conquérir le respect auquel ils aspiraient: Anacharsis, Aristide, Socrate, Phocion, Brutus et Caton, pour ne citer que ceux-là. Aucun de ces Socrate ne s'est offert pour boire la cigüe, ou plutôt, personne n'en a bu!¹

Quoiqu'il en soit, se rapprocher des *Anciens* pouvait signifier, pour les révolutionnaires, se promener sur l'*Agora* ou au *Forum*. Il était donc permis de rêver à l'égalité et à la liberté de tous les citoyens comme l'avaient fait avant eux les *Anciens* qu'ils connaissaient depuis le collège. Robespierre a déclaré qu'il fallait élever l'âme à la hauteur des vertus républicaines et aux exemples antiques et que Sparte brillait comme un éclair dans les ténèbres immenses.² Et Boufflers refuse d'obéir aux ordres et d'ouvrir le courrier des personnes en fuite ou aux prises avec la justice, au prétexte que Philippe reçut le sien intact lors de la guerre contre Athènes malgré quelques tentatives d'arrêter les messagers. Ce ne sont que peu d'exemples pour démontrer, tout de même, jusqu'à quel point l'Antiquité influence la vie en générale mais aussi certains révolutionnaires.³

¹M. BADOLLE, *op. cit.*, p.342-346 et 350-351.

²P. VIDAL-NAQUET. *La démocratie grecque vue d'ailleurs...*, *op. cit.*, p.174.

³*Ibid.*, p.211-235; BADOLLE, *op. cit.*, p.352-353.

«Robespierre and Saint-Just used Sparta to characterize their own society as transparent, ideally unified; they rejected the idea of conflict of interests or of conflict between classes and groups. They were convinced that men were either pure or traitors and rogues who could be lawfully eliminated. At first glance, it seems strange that such radical democrats would invoke Sparta, the city that led a coalition of oligarchies against Athens in the fifth century and introduce the rule of the thirty tyrants.»⁴

Si Barthélemy s'est largement inspiré des idées qui circulaient chez ses contemporains, il est néanmoins vrai qu'il les a, à son tour, confrontés dans leurs opinions. Le triomphe s'est ressenti parmi les érudits et philosophes du XVIII^e siècle; mais n'est-ce-pas étonnant que Barthélemy ait bel et bien puisé plusieurs influences parmi eux. La société des Lumières ne pouvait être insensible à la plus grande synthèse jamais écrite sur les libertés grecques.⁵ Il avait donc réussi à plaire à la majorité des hommes de 1789 et des années suivantes en faisant de son oeuvre un *livre de chevet*, un ouvrage essentiel et qui pouvait enrichir l'esprit de tous ceux qui étaient épris de l'Antiquité grecque.

Plusieurs personnes se sont donc nourries de cet ouvrage. Parmi eux, mentionnons surtout Chateaubriand, qui, dans son *Essai sur les Révolutions*, s'est largement inspiré de Barthélemy, pour ne pas dire qu'il en a copié de larges extraits au point que certains ont prétendu qu'il avait complété l'*Anacharsis*. Badolle a signalé de nombreux passages où Chateaubriand n'a pas cru bon d'indiquer les références

⁴P. VIDAL-NAQUET. «Enlightenment on the Greek City-State» dans *Leaders and masses in the roman world: studies in Honor of Zvi Yavetz*. I.MALKIN, Z.W. RUBINSOHN (éd.). New York, Leiden, Köln, E. J. Brill, 1995, p.228.

⁵M. BADOLLE, *op. cit.*, p.342.

empruntées à l'*Anacharsis*.⁶ Tout comme Barthélemy, Chateaubriand utilisa énormément de références en citant parfois seulement des noms d'auteurs, souvent des pages ou des paragraphes. Il affirma néanmoins en 1826 qu'il ne lui aura fallu que sa mémoire pour écrire son essai *sans bibliothèque et sans ressources*.⁷ Tout ce qui se rapporte à l'histoire grecque est souvent emprunté à l'*Anacharsis*. Et pis encore, il cite Hérodote à certains endroits alors qu'il aurait dû citer Plutarque; ses références faisait appel à la *Vie de Solon* du premier auteur, comme l'avait correctement signalé Barthélemy.⁸

Dans sa *Littérature*, madame de Staël puise constamment, elle aussi, dans l'ouvrage de Barthélemy, et en ce sens, son ouvrage fait brillamment écho de l'*Anacharsis*, sauf pour ce qui concerne l'hommage fait à Aristophane et la comédie ancienne. Comme Chateaubriand, elle n'eut pas tellement de reconnaissance envers Barthélemy, car elle ne le cite qu'une seule fois et c'est pour le critiquer: preuve, comme le signale Badolle, qu'elle l'avait étudié intensément.⁹

Bien que certains aient plagié Barthélemy, plusieurs ont insinué qu'il se serait lui-même grandement inspiré de deux autres romans historiques soit *Séthos* (1731) et les *Lettres athéniennes* (première édition en 1741). Les trois oeuvres renferment les aventures d'un *Ancien* en quête de connaissances sur l'Antiquité. Mais *Séthos* ne fut pas tellement bien accueilli et D'Alembert le considéra ridicule et ennuyeux. C'est l'histoire d'un jeune homme écarté du trône au décès de sa mère et qui sera laissé pour

⁶*Ibid.*, p.367-370, et voir l'annexe F: Comparaisons entre Barthélemy (*l'Anacharsis*) et Chateaubriand (*Essai sur les Révolutions*) p.118.

⁷M. BADOLLE, *op. cit.*, p.367.

⁸*Ibid.*, p.366-368.

⁹*Ibid.*, p.381-382.

mort lors d'un combat. Il prendra alors le nom de Chérès lorsqu'il sera recueilli par des ennemis pour lesquels il réglera quelques conflits déjà existants et partira faire le tour de l'Afrique, civilisant les peuples. A son retour, il reprendra son identité, donne son royaume à son demi-frère et à sa fiancée pour se retirer chez des prêtres. Les ressemblances avec Anacharsis semblent assez minimes.¹⁰

Par contre, les *Lettres athéniennes* en présentent davantage. D'abord, la popularité de cette oeuvre fut beaucoup plus grande. C'est l'histoire de la guerre du Péloponnèse où Cléander doit renseigner les notables perses. Il commente les événements, sur les constitutions mais élargit la discussion aux institutions, à la littérature et aux arts. Il y a des similitudes avec Barthélemy. Anacharsis apprend pour sa culture personnelle et Cléander pour rendre compte à son roi. Dans les deux cas, beaucoup d'archives existent pour les époques, et surtout, les deux servent à informer les érudits du XVIII^e siècle, même si la forme diffère. Dans les *Lettres athéniennes*, l'histoire paraît plus invraisemblable car Cléander raconta des détails que son ministre connaissait forcément alors qu'Anacharsis put aisément user de ses souvenirs ou de celui des rencontres qu'il fit tout au long de son périple pour renseigner sur une foule de détails les gens des Lumières.¹¹

Barthélemy, quoique très apprécié, fut peu à peu oublié. Nous avons voulu, dans ce mémoire, montrer l'importance de cet auteur et tenter de le réconcilier avec l'historiographie. Lui qui, rappelons-le, a réussi, en 82 chapitres, à composer une véritable encyclopédie de l'Antiquité.

¹⁰*Ibid.*, p.275-276.

¹¹*Ibid.*, p.276-277.

Bien que de nombreuses rééditions et de traductions succédèrent à Barthélemy, il tomba dans l'oubli. Sans doute sa méthode de travail ne correspondait-elle plus aux exigences de la méthode érudite qui s'imposa à partir des années 1820-1830. En outre, les recherches menées par les historiens de l'Antiquité rendirent souvent caduques certaines de ses démonstrations. Nous croyons juste qu'il soit tout de même rétabli et mieux apprécié. Lors de la rédaction pour ce mémoire, nous avons constaté qu'il existait plusieurs versions de l'oeuvre de Barthélemy sur l'internet, probablement un juste retour des choses qui s'amorce. L'intérêt pour l'Antiquité qu'il a cultivé et chéri mérite notre attention puisqu'il fut un précieux témoin de cette soif du retour à l'Antiquité qui a marqué le XVIII^e siècle.

Sources documentaires

Sources

BARTHÉLEMY, Jean-Jacques. *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire*. Paris, De Bure, 1789, 9 volumes.

BARTHÉLEMY, Jean-Jacques. *Voyage en Italie*. Paris, Buisson, 1802 [2e édition].

CHATEAUBRIAND, François-René de. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans *Oeuvres romanesques et voyages*, tome II, M. Regard (éd.), coll. Pléiade, Paris, Gallimard, 1969.

SAINTE-AULAIRE (publié par). *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt*. Coll. Bartin, Paris, Lévy, 1866.

S.N. *Les épistoliers du XVIII^e siècle: extraits*. Paris, Renaissance du Livre, s.d.

Ouvrages généraux

BERSTEIN, Serge, MILZA, Pierre. *Histoire de l'Europe*, tome 3: *États et identité européenne; XVI^e siècle-1815*. Paris, Hatier, 1994.

DEBICKI, J., FAVRE, J. B. *Histoire de l'art*. Paris, Hachette, 1995.

DELON, Michel, MALANDAIN, Pierre. *Littérature française du XVIII^e siècle*. Coll. Premier Cycle. Paris, Presses universitaires de France, 1996.

FLAMARION, Édith, VOLPILHAC-AUGER, Catherine. «L'Antiquité au XVIII^e siècle: état des recherches et tendances actuelles, la source est un miroir», *Dix-huitième siècle*, no 27, p.5-23.

HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne, 1680-1715*. Paris, librairie Arthène Fayard, 1961.

LACOUTURE, Jean. *Champolion, une vie de lumières*. Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1988.

LEBRUN, François. *L'Europe et le monde; XVI^e, XVII^e XVIII^e siècle*. 4e édition. Coll. U. Paris, Armand Collin, 1997.

Ouvrages sur l'Antiquité

CABANES, Pierre. *Introduction à l'histoire de l'Antiquité*. Coll. Cursus, série Histoire. Paris, Colin, 1992.

DUCAT, Jean. «Le mépris des Hilotes», *Annales, économies, sociétés, civilisations*, no 6, novembre-décembre 1974, p.1451-1464.

DUCAT, Jean. *Les Hilotes*. Coll. Bulletin de correspondance hellénique, supplément XX. Paris, Diffusion Bocard, 1990.

FAURE, Paul. «Les parfums de la Grèce.», *L'Histoire*, no 65, mars 1984, p.44-51.

JOST, Madeleine. *Aspects de la vie religieuse en Grèce, du début du V^e siècle à la fin du III^e siècle av. J.-C.* Coll. Regards sur l'histoire. Paris, Sedes, 1992.

MOSSÉ, Claude. «La démocratie athénienne», *L'Histoire*, no 9, février 1979, p.24-31.

MOSSÉ, Claude, «La vérité sur Sparte», *L'Histoire*, no 51, décembre 1982, p.16-25.

MOSSÉ, Claude, «L'esclavage a-t-il existé?», *L'Histoire*, no 64, février 1984, p.26-33.

VIDAL-NAQUET, Pierre. «Enlightenment on the Greek City-State» dans *Leaders and masses in the roman world; studies in Honor of Zvi Yavetz*. I.MALKIN, Z.W. RUBINSOHN (éd.). New York, Leiden, Köln, E. J. Brill, 1995.

VIDAL-NAQUET, Pierre. *La démocratie grecque vue d'ailleurs: essais d'historiographie ancienne et moderne*. Coll. Histoires. Paris, Flammarion, 1990.

VIDAL-NAQUET, Pierre. *Le chasseur noir: formes de pensée et formes de sociétés dans le monde grec*. Paris, La Découverte/Haspero, 1983.

VIDAL-NAQUET, Pierre. *Les assassins de la mémoire*. Première édition: 1987. Coll. Points, Paris, Seuil, 1995. Document électronique <http://www.anti-rev.org/textes/VidalNaquet87c/part-1.html>

WILL, Édouard, MOSSÉ, Claude et GOUKOWSKY, Paul. *Le monde grec et l'Orient*, tome II, *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique*. Coll. Peuples et civilisations. Paris, Presses universitaires de France, 1975.

Relations de Barthélemy

Document électronique: <http://www.lire.presse.fr/Français/269p.1>: Tison, Jean-Pierre, «La première épouse de Choiseul», *Arpège*, octobre 1998.

DOSCOT, Gérard. *Mme du Deffand ou le monde où l'on s'ennuie*. Lausanne, Rencontre, 1967.

MAUGRAS, Gaston. *La disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul: la vie à Chanteloup, le retour à Paris, la mort*. Paris, Plon et Nourrit, 1903.

Hellénisme et érudition au XVIII^e siècle

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*. Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 1717-1808.

ALTHUSSER Louis. *Montesquieu, la politique et l'histoire*. Coll. Initiation philosophique. Paris, Presses universitaires de France, 1969.

ANDRIVET, Patrick. «Jean-Jacques Rousseau: quelques aperçus de son discours politique sur l'Antiquité romaine», *Studies on Voltaire*, no 51, 1976, p.131-148.

ANGUÉ, F, LAGARDE, A, MICHARD, L. (Dir.) *Encyclopédie, extraits*. Paris, Bordas, 1985.

BADOLLE, Maurice. *L'abbé Jean-Jacques Barthélemy et l'hellénisme en France*. Paris, Presses universitaires de France, 1927.

BASH, Sophie. *Le mirage grec; la Grèce moderne retrouvée devant l'opinion française*. Coll. Confluences. Paris, Hatier, 1995.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE FRANÇAISE. Document électronique au sujet du *Journal des savants*: <http://www.bnf.fr/web-bnf/pedagos/dossism/gc189-35.htm>

BIRN, Raymond. «Le Journal des Savants sous l'ancien régime». *Le Journal des savants*, janvier-mars 1965.

CHEVALLIER, Elizabeth. *Iter italicum. Les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*. Coll. Le monde romain. Paris, Genève, 1984.

GRELL, Chantal. *Herculanum et Pompéi dans les récits des voyageurs français du XVIII^e siècle*. Coll. Mémoires et documents sur Rome et sur l'Italie méridionale. Naples, Institut français de Naples, 1982.

GRELL, Chantal. *Le dix-huitième siècle et l'Antiquité en France, 1680-1789*. Voltaire Foundation, Oxford, 1995.

GRELL, Chantal. «Les ambiguïtés du philhellénisme: l'ambassade de Choiseul-Gouffier auprès de la Sublime Porte», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.222-235.

GRELL, Chantal, MICHEL, Christian. *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*. Coll. Mythes, Critiques et Histoire. Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 1989.

JAGER, Patrick. «Voyageurs au Levant», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.89-98.

LAUDIN, Gérard. «Grands hommes et génie en Allemagne», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.213-222.

LUCIANI, Gérard. «Voyageurs français en Italie», *Dix-huitième siècle*, no 27, 1995, p.99-107.

MARCHAND, Suzanne L. *Archaeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*. New Jersey, Princeton University press, 1996.

MOSSER, Monique. «Le souper grec», *Dix-huitième siècle*, no 15, 1983, p.155-168.

MOUSSA, Sarga. «Le débat entre philhellènes et mishellènes chez les voyageurs français de la fin de XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle», *Revue de littérature comparée*, 68, 1994, p.411-433.

NICOLAÏDIS, Dimitri. *D'une Grèce à l'autre: représentation des Grecs modernes par la France révolutionnaire*. Coll. Histoire. Paris, les Belles-Lettres, 1992.

SPENCER, Terence. *Fair Greece sad relic; literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*. Angleterre, Weidenfeld and Nicolson, [1954].

RASKOLNIKOFF, Mouza. *Histoire et critique historique dans l'Europe des Lumières: la naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*. Coll. École française de Rome. Strasbourg, Palais Farnèse, 1992.

RAWSON, Elizabeth. *The spartan tradition in european thought*. Oxford, Oxford University press, 1969.

RICHARD, Carl J. *The Founders and the Classics; Greece, Rome and the American Enlightenment*. Cambridge, Harvard University press, 1994.

SCHNAPP-GOURBEILLON, Annie, «L'invasion dorienne a-t-elle eut lieu?», *L'Histoire*, no 48, septembre 1982, p. 38-49.

SEZNEC, Jean. «L'invention de l'Antiquité», *Studies on Voltaire*, no 155, 1976, p. 2033-2047.

TROUSSON, Raymond. «Diderot et l'Antiquité grecque», *Diderot Studies*, no 6, 1994.

TSIGAKOU, Fani-Maria. *La Grèce retrouvée: artistes et voyageurs des années romantiques*. [Paris], Seghers, 1984.

WAQUET, Françoise. *Le modèle français et l'Italie savante; conscience de soi et perception de l'autre dans la république des lettres (1660-1750)*. Coll. De l'École française de Rome. Rome, École française de Rome, 1989.

Le système éducatif en France aux temps modernes

CHARMOT, François. *La pédagogie des Jésuites*. Paris, Éditions Spes, 1951.

De DAINVILLE, François. *L'éducation des Jésuites*. Paris, Éditions de minuit, 1978.

GRELL, Chantal. *L'histoire entre érudition et philosophie; études sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*. Coll. Questions. France, Presses universitaires de France, 1993.

GRELL, Chantal, «Histoire grecque et romaine en France au XVIII^e siècle», *Histoire et conscience historique à l'époque moderne*, Paris, P.U.P.S., Association des historiens modernistes des universités, bulletin no 11, 1986, p.59 à 79.

NEVEU, Bruno. «L'histoire littéraire de la France et l'érudition bénédictine au siècle des Lumières», *Journal des savants*, avril-juin 1979, p.73-113.

SCHIMBERG, André. *L'éducation morale dans les collèges de la compagnie de Jésus en France sous l'Ancien régime (XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle)*. Paris, Honoré Champion, 1913.

Annexes

A: Auteurs latins et grecs étudiés dans les collèges jésuites et oratoriens

ans	collèges jésuites		collèges oratoriens	
	auteurs latins	auteurs grecs	auteurs latins	auteurs grecs
6e	Cicéron, Phèdre, Caton		Cicéron, Caton, Vérinus	
5e	Cicéron, Ovide, Phèdre		Cicéron, Caton, Vé- rinus, Phèdre, Ovide	
4e	Cicéron, Aurélius, Eutrope, Virgile, Victor	Esope, Epictète, Cébès	Cicéron, Ovide, Virgile, Tibulle	Esope, Isocrate
3e	Cicéron, Virgile, Ovide, Quinte-Curce, Justin, César	Isocrate, Lucien	Cicéron, César, Jus- tin, Florus, Virgile, Térence, Martial	Lucien, Iso- crate, Diodo- re de Sicile
2e	Cicéron, César, Salluste, Florus, Virgile, Horace	Isocrate, Lucien, Théophraste, Homère	Cicéron, Aphonius en latin, Stace, Virgile, Florus, Valère Maxime, Salluste, Corné Cornélius, Népos,	Isocrate, Hérodien, Xénophon, Hésiode, Théognis
Rhé- tori- que	Cicéron, Pline, Tite- Live, Velléius- Paterculus, Valère Maxime, Tacite, Suétone, Virgile, Horace, Sénèque, Claudien, Juvénal, Perse, Martial	Démosthène, Lucien, Thucydide, Plutarque, Hérodien, Homère, Sophocle, Euri- pide, Pindare, Anacréon	Cicéron, Tacite, Suétone, Velléius- Paterculus, Virgile, Horace, Juvénal	Démosthène, Homère, Pindare, Théocrite, Sophocle, Euripide, Eschine

Source: C. GRELL. *Le dix-huitième siècle...*, op. cit., p.9.

B: La *Querelle homérique*

A Cambridge, un bibliothécaire du roi, Richard Bentley (1662-1742), supposa que les fables d'Esopé auraient été écrites aux environs du XIV^e siècle. Un débat s'ensuivit, mettant même en cause Homère. En effet, selon Bentley, les poèmes homériques ne seraient qu'une compilation d'écrits composés sur plusieurs siècles. En France, furent publiées, à titre posthume en 1715, *Les Conjonctures académiques* de l'abbé d'Aubignac, dans lesquelles il exposa sensiblement les mêmes conclusions que Bentley. Ces deux ouvrages ne connurent que peu de succès: qui oserait y croire publiquement et surtout qui oserait porter ainsi offense aux *Anciens*, source de modèles?

C'est à Anne Dacier que revint le titre d'instigatrice de la *Querelle homérique*. Elle traduisit en 1711 l'Iliade et en 1717 l'Odyssée et provoqua de nombreux débats sur le style, le génie, la morale et la pureté d'Homère. D'un côté, le groupe des *Anciens* avait préféré les écrivains grecs dont Homère et Démosthène; c'est ce qui explique l'augmentation, jusque dans les années 1730, des travaux de l'Académie des inscriptions portant sur la Grèce. Les *Modernes* ont, quant à eux, privilégié les écrivains romains qu'ils jugeaient modernes par rapport aux Grecs. Ce sont les *Modernes* qui remportèrent la victoire, en faisant de l'étude des Romains et des textes latins un triomphe.

Source: *Ibid.*, p. 126-127 et 430-432.

C: Éditions et traductions du *Voyage du jeune Anacharsis*

BARTHÉLEMY, J.-J. *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire.*

- | | |
|---------------------------------|------------------------------------|
| Paris, De Bure, 1788. | Paris, Jarret et Cotelte, 1824-26. |
| Paris, De Bure, 1789. | Paris, Briquet, 1825. |
| Paris, De Bure, 1790. | Avignon, Arnaud Guichard, 1828. |
| Paris, De Bure, 1792. | Paris, Armand Aubrée, 1830. |
| Madrid, B. Carro, 1796. | Paris, Grimpelle, 1830. |
| Paris, Didot jeune, 1799. | Paris, Ledoux, 1830. |
| Avignon, Joly, 1810. | Paris, Rolland, 1830. |
| Avignon, Offray, 1810. | Paris, Lebigre, 1834. |
| Paris, Mame, 1810. | Paris, Payen, 1834. |
| Avignon, Offray, 1817. | Paris, Hiard, 1835. |
| Paris, Saintin, 1817. | Paris, Payen, 1838. |
| Paris, Dabo et Tremblay, 1819. | Paris, Ardant, 1840. |
| Paris, Ménard et Desenne, 1820. | Paris, Didier, 1843. |
| Paris, Gueffier et Dabo, 1821. | Paris, Lavigne, 1843. |
| Paris, Ledoux, 1821. | Paris, Didot, 1857. |
| Paris, Lequin, 1822-24. | Paris, Hachette, 1860. (Rééditions |
| Avignon, Offray, 1824. | en 1864, 1866, 1868, 1870, 1873, |
| Paris, Ledoux, 1824-25. | 1881 et 1893) |

Abrégés du *Voyage du jeune Anacharsis*:

- 1813: Breton, J.-B.-J. *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. 2^e édition, Paris, Dufour.
- 1819: C. Ant. *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Paris, Brunot-Labbé.
- 1820: LE MAIRE, H. *Petit Anacharsis ou Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, abrégé de J.-J. Barthélemy pour l'usage de la jeunesse. Paris, P. Blanchard (réédité en 1828, 1841 chez Lehuby, en 1843 chez Périsset, 1861 chez Ducrocq)
- 1821: S.N. *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis ou le Barthélemy de la jeunesse*. Paris, Delanlain.
- 1833: BARTHÉLEMY, J.-J. *Les trois siècles d'Athènes, extraits du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Paris, Delanlain.
- 1835: LÉGLUSE. *L'Anacharsis de la jeunesse*. Paris, Langlumé et Peltier.
- 1838: BARTHÉLEMY, J.-J. *Anacharsis*. Paris, Petit Panthéon littéraire.
- 1848: JOUHANNEAUD, Paul. *Voyage abrégé du jeune Anacharsis, extrait de J.-J. Barthélemy*. Paris et Limoges, Ardant (réédité en 1852)
- 1870: S.N. *L'Anacharsis du Jeune Age*. Limoges, Barbou (réédité en 1874 et 1881)

1876: LÉGLUSE. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Limoges, Ardant (réédité en 1878, 1882, 1885)

1894: MULLER, Eugène. *Voyage dans la Grèce ancienne, Athènes et les Athéniens*, par J.-J. Barthélemy, notes et introduction. Paris, Delagrave.

S.D. S.N. *L'Anacharsis du Jeune Age*. Paris, Lavigne.

Traductions du *Voyage du jeune Anacharsis*:

Traduction allemande de Biester, Berlin, 1790; Vienne, 1792; Vienne, 1835.

Traduction anglaise par Beaumont, Londres, 1791.

Traduction italienne, à Venise, 1791.

Traduction danoise par Overs, Copenhague, 1797.

Traduction hollandaise par Stuart, Amsterdam, 1802.

Traduction espagnole par Pablo Sandino de Castro, Majorque, 1811 et Madrid, 1813, Paris chez Rosa, 1835.

Traduction grecque (grec moderne), Vienne, 1819.

Traduction arménienne par Hurmuz, Venise, 1847.

Source: M. Badolle, *op. cit.*, p.397-398.

D: Table des matières du *Voyage du jeune Anacharsis*

Introduction: Crécrops, Hercule, Première guerre de Thèbes, Deuxième guerre de Thèbes ou des Epigones, Guerre de Troie, Retour des Héraclides, Réflexions sur les siècles héroïques, Etablissement des Ioniens dans l'Asie mineure, Homère, Siècle de Solon, Dracon, Législation de Solon, Pisistrate, Réflexions sur la législation de Solon, Siècle de Témistocle et d'Aristide, Bataille de Marathin, Combat des Thermopyles, Bataille de Salamine, Bataille de Platée, Réflexions sur le siècle de Thémistocle et d'Aristide, Siècle de Périclès, Guerre du Péloponnèse, Guerre des Athéniens en Sicile, Prise d'Athènes, Réflexions sur le siècles de Périclès, notes.

I: Départ de la Scythie, la Chéronèse taurique, le Pont-Euxin, état de la Grèce depuis la première prise d'Athènes en 404 avant J.C. jusqu'au moment du voyage, le Bosphore de Trace, arrivée à Bylance.

II: Description de Bysance, voyage de cette ville à Lesbos, le détroit de l'Hellespont, colonies grecques.

III: Descriptions de Lesbos, Pittacus, Alcée, Sapho.

IV: Départ de Mytilène, description de l'Eubée, arrivée à Thèbes.

V: Séjour à Thèbes, Epaminondas, Philippe de Macédoine.

VI: Départ de Thèbes, arrivée à Athènes, habitants de l'Attique.

VII: Scéance à l'Académie.

VIII: Lycées, gymnases, Isocrate, palestres, funérailles des Athéniens.

IX: Voyage à Corinthe, Xénophon, Timoléon.

X: Levées, revues, exercices des troupes.

XI: Séance au théâtre.

XII: Description d'Athènes.

- XIII: Bataille de Mantinée, mort d'Épamondas.
- XIV: Du gouvernement actuel d'Athènes.
- XV: Des magistrats.
- XVI: Des tribunaux de justice à Athènes.
- XVII: De l'aréopage.
- XVIII: Des accusations et des procédures parmi les Athéniens.
- XIX: Des délits et des peines.
- XX: Mœurs et vie civile des Athéniens.
- XXI: De la religion des ministres sacrés, des principaux crimes contre la religion.
- XXII: Voyage de la Phocide, les jeux Pythiques, le temple et l'oracle de Delphé.
- XXIII: Événements remarquables arrivés dans la guerre (depuis 361 jusqu'à l'an 357 avant J.C.), mort d'Agésilas, roi de Lacédémone, guerre sociale.
- XXIV: Des fêtes des Athéniens.
- XXV: Des maisons et des repas des Athéniens.
- XXVI: De l'éducation des Athéniens.
- XXVII: Entretiens sur la musique des Grecs.
- XXVIII: Suite des mœurs des Athéniens.
- XXIX: Bibliothèque d'un Athénien, classe de philosophie.
- XXX: Suite du chapitre précédent, discours du grand prêtre de Cérès sur les causes premières.
- XXXI: Suite de la bibliothèque, l'astronomie.
- XXXII: Aristippe.
- XXXIII: Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuse et Dion, son beau-frère, voyage de Platon en Sicile.

XXXIV: Voyage de Béotie, l'antre de Trophonius, Hésiode, Pindare.

XXXV: Voyage de Tessalie, Amphictions, Magiciennes, rois de Phéros, vallée de Tempé.

XXXVI: Voyage d'épire, d'Acarnanie et d'Étolie, oracle de Dodone, saut de Leucade.

XXXVII: Voyage de Mécare, de Corinthe, de Sicyone et de l'Achaïe.

XXXVIII: Voyage de l'Élide, les jeux olympiques.

XXXIX: Suite du voyage de l'Élide, Xénophon à Scillonte.

XL: Voyage de Messénie.

XLI: Voyage de Laconie.

XLII: Des habitants de Laconie.

XLIII: Idées générales sur la législation de Lycurgue.

XLIV: Vie de Lycurgue.

XLV: Du gouvernement de Lacédémone.

XLVI: Des lois de Lacédémone.

XLVII: De l'éducation des Spartiates.

XLVIII: Des moeurs et des usages des Spartiates.

XLIX: De la religion et des fêtes des Spartiates.

L: Du service militaire chez les Spartiates.

II: Défense des lois de Lycurgue: causes de leur décadence.

LII: Voyage d'Arcadie.

LIII: Voyage d'Argolide.

LIV: La République de Platon.

LV: Du commerce des Athéniens.

LVI: Des impositions et des finances chez les Athéniens.

LVII: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, la logique.

LVIII: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, la rhétorique.

LIX: Voyage de l'Attique, agriculture, mines de sunium, discours de Platon sur la formation du monde.

LX: Événements remarquables arrivés en Grèce et en Sicile (depuis l'an 357 jusqu'à l'an 354 avant J.C.), expédition de Dion, jugement des généraux Timothé et Iphicrate, commandement de la guerre sacrée.

LXI: Lettres sur les affaires générales de la Grèce adressées à Anacharsis et à Phitolas pendant leur voyage en Égypte et en Perse.

LXII: De la nature des gouvernements, suivant Aristote et d'autres philosophes.

LXIII: Denys, roi de Sicile à Corinthe, exploits de Timoléon.

LXIV: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, la physique, histoire naturelle, génies.

LXV: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, l'histoire.

LXVI: Sur les noms propres usités parmi les Grecs.

LXVII: Socrate,

LXVIII: Fêtes et mystères d'Eulésis.

LXIX: Histoire du théâtre des Grecs.

LXX: Représentation des pièces.

LXXI: Entretiens sur la nature et l'objet de la tragédie.

LXXII: Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie et dans une des îles voisines.

LXXIII: Suite du chapitre précédent, les îles de Rhodes, de Crète et de Cos.

LXXIV: Description de Samos.

LXXV: Entretien d'Anacharsis et d'un Samien sur l'institut de Pythagore.

LXXVI: Délos et les Cyclades.

LXXVII: Cérémonies du mariage.

LXXVIII: Suite du voyage de Délos, sur le bonheur.

LXXIX: Suite du voyage de Délos, sur les opinions religieuses.

LXXX: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, la poésie.

LXXXI: Suite de la bibliothèque d'un Athénien, la morale.

LXXXII: Nouvelles entreprises de Philippe, bataille de Chéronnée, portrait d'Alexandre.

Table I: Contenant les principales époques de l'histoire grecque depuis la fondation du royaume d'Argos jusqu'au règne d'Alexandre. Table II: Contenant les noms de ceux qui se sont distingués dans les lettres et dans les arts depuis les temps voisins de la prise de Troie jusqu'au règne d'Alexandre. Table III: Les mêmes noms par ordre alphabétique. Table IV: Rapport des mesures romaines avec les nôtres. Table V: Rapport du pied romain avec le pied de roi. Table VI: Rapport des pas romains avec nos toises. Table VII: Rapport des milles romains avec nos toises. Table VIII: Rapport du pied grec avec notre pied de roi. Table IX: Rapport des stades avec nos toises ainsi qu'avec les milles romains. Table X: Rapport des stades avec nos lieux de 2500 toises. Table XI: Évaluation des monnaies d'Athènes. Table XII: rapport des poids grecs avec les nôtres. Index des auteurs et des éditions cités dans l'ouvrage.

J.-J. BARTHÉLEMY, *Le voyage du jeune Anacharsis...*, *op. cit.*

E: Quelques textes sur la Cryptie

Plutarque, Vie de Lycurgue, 28:

Voici ce qu'était la cryptie: ceux qui ont autorité sur les jeunes gens envoyaient, au bout d'un certain temps, les plus délurés d'entre eux en pleine campagne, au hasard des chemins; ils ont un poignard, de quoi manger et rien d'autre. Tant qu'il fait jour, ils se disséminent dans les retraites les plus ignorées, sans rien faire; la nuit tombée, ils gagnent les chemins que suivent les Hilotes; s'ils en surprennent un, ils l'égorgent. Ou encore, se glissant jusqu'aux cultures, ils font disparaître les plus robustes et les plus braves...Aristote prétend même que les éphore, dès leur entrée en charge, déclarent la guerre aux Hilotes pour que ce soit oeuvre pie que les supprimer.

Héraclide, F.H.G., II, 210:

On dit que Lycurgue institua aussi la cryptie en vertu de laquelle, aujourd'hui encore, ils font des sorties en se cachant le jour; mais la nuit, ils se livrent à des agressions à mains armées et font disparaître les Hilotes, selon qui est à propos.

Platon, Lois, 633b:

En cinquième lieu, je pourrais mentionner (c'est Mégillos qui résume les points essentiels de la discipline de Lycurgue) ce qui a trait à l'endurance de la douleur, et encore quelque chose qu'on appelle cryptie, admirable source de souffrances pour nous éprouver, l'hiver pieds nus et obligé de coucher sur le sol, forcé de suffire à soi-même sans aucun serviteur et de courir la campagne toute la nuit jusqu'au petit jour.

Source: P. CABANES, *op. cit.*, p.131-132.

F: Comparaisons entre Barthélemy (l'*Anacharsis*) et Chateaubriand (*Essai sur les Révolutions*)

Badolle affirme que Chateaubriand a pris les mêmes expressions que Barthélemy mais en les adaptant à son propre style. Il ajoute aussi, que Chateaubriand cite une fois l'*Anacharsis* dans son *Essai sur les Révolutions* et, malgré l'ironie qui s'en suit, c'est pour corriger une erreur de référence. Le fait qu'il s'attacha énormément, officiellement et officieusement, à l'ouvrage de Barthélemy, montra, encore une fois l'importance de la place qu'il a occupée comme manuel d'histoire de la Grèce antique au XVIIIe siècle.

Barthélemy

chapitre XXXV

[Quand le jugement a été entendu, si les nations coupables] «n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret et d'armer contre elles tout le corps amphyctionique, c'est-à-dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue amphyctionique, ou de la commune union du temple.»

Barthélemy

introduction, II

«Il [Dracon] fit un code de lois et de morale; il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devait le nourrir et l'élever, le suivit dans les différentes époques de sa vie.»

Chateaubriand

chapitre IV (note)

«Le corps amphyctionique...avait le droit d'armer toute la Grèce au soutien de son décret et de séparer le peuple condamné de la communion du peuple.»

Chateaubriand

chapitre XIX

«Il [Dracon] avait composé un traité de l'éducation où, prenant l'homme à sa naissance, il le menait, à travers les misères de la vie, jusqu'au tombeau.»

Barthélemy

chapitre LXXVI

«Il [Simonide] réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir... La vertu a fixé son séjour parmi des rochers escarpés; si, à force de travaux, (les hommes) s'élèvent jusqu'à elle, bientôt mille circonstances fatales les entraînent au précipice.»

Chateaubriand

chapitre XXII

«Lorsqu'il [Simonide] venait à toucher sur sa lyre des notes plaintives de l'élégie, la tristesse et la volupté de ses accents jetaient l'âme en un trouble inexprimable. Il disait que la vertu habite des rochers escarpés où l'homme ne saurait atteindre sans être entraîné dans l'abîme.»

Source: M. BADOLLE, *op. cit.*, p.368-369.